

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

Le Samedi
Echantillon
J. ROBINARD & FILS
100, RUE JOSEPH, QUÉBEC
Téléphone 1-1111

NOTRE ROMAN :

La Vieille Gousine

Par HUGUETTE CHAMPY

NOTRE FEUILLETON :

Le Chemin du Bonheur

Par O'NEVES

CHRONIQUE DOCUMENTAIRE :

Domestiques d'Autrefois

Par FRED CHAMPAGNE

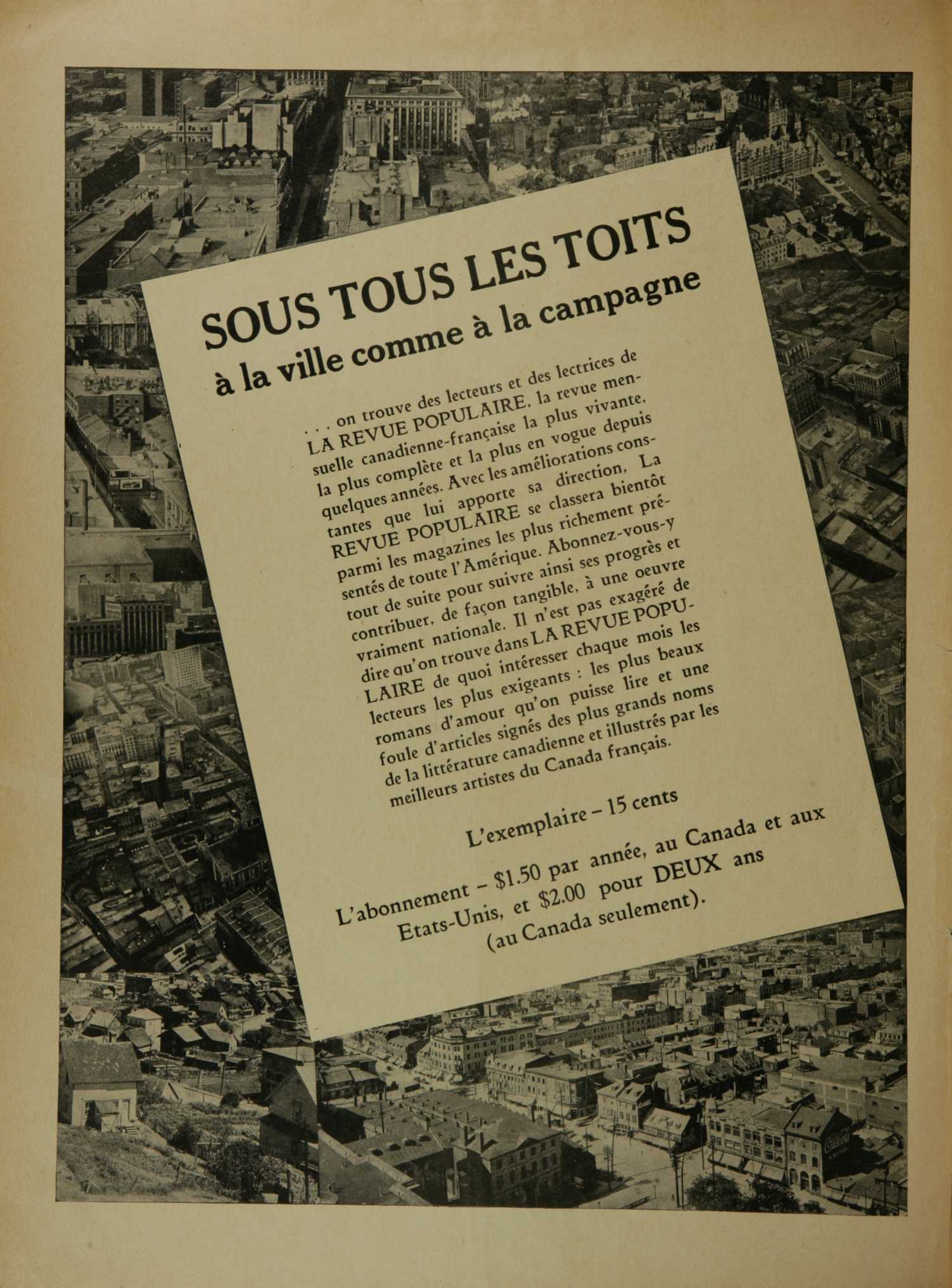
NOUVELLE :

Le Retour à la Terre

Par HENRI CABAUD



LA BALLERINE

An aerial photograph of a city, likely Montreal, showing a dense urban landscape with numerous buildings and streets. A large, light-colored rectangular area is tilted diagonally across the center of the image, containing text. The text is in French and promotes a magazine called 'LA REVUE POPULAIRE'.

SOUS TOUS LES TOITS à la ville comme à la campagne

... on trouve des lecteurs et des lectrices de **LA REVUE POPULAIRE**, la revue mensuelle canadienne-française la plus vivante, la plus complète et la plus en vogue depuis quelques années. Avec les améliorations constantes que lui apporte sa direction, **LA REVUE POPULAIRE** se classera bientôt parmi les magazines les plus richement présentés de toute l'Amérique. Abonnez-vous-y tout de suite pour suivre ainsi ses progrès et contribuer, de façon tangible, à une oeuvre vraiment nationale. Il n'est pas exagéré de dire qu'on trouve dans **LA REVUE POPULAIRE** de quoi intéresser chaque mois les lecteurs les plus exigeants : les plus beaux romans d'amour qu'on puisse lire et une foule d'articles signés des plus grands noms de la littérature canadienne et illustrés par les meilleurs artistes du Canada français.

L'exemplaire - 15 cents

L'abonnement - \$1.50 par année, au Canada et aux Etats-Unis, et \$2.00 pour **DEUX** ans (au Canada seulement).

Le Roman d'un Sage

Carnet éditorial

C'EST une humble maison, mais elle est rustique dans la plus belle signification du mot. Elle fait penser aux bons vieux contes d'autrefois, et j'imagine que le « Petit Poucet » devait en habiter une à peu près pareille.

Cette Cendrillon de petit village ferait piteuse mine auprès des somptueuses résidences de la ville, mais elle a eu, comme marraine, une très grande dame qui s'appelle la Nature, et cette bonne fée de tous les temps s'est montrée généreuse envers elle.

Pour cadeau de naissance elle lui a donné la sagesse.

Elle lui a fait, de plus, de multiples présents : le bois de ses forêts comme charpente, l'eau pure d'une source à proximité, l'air salubre des grands espaces et la lumière à profusion d'un soleil opulent.

Lentement avec les années, l'humble maisonnette s'est imprégnée de cet indéfinissable élément qu'on pourrait appeler l'âme des choses ; restée chaumière pour l'indifférent elle est devenue palais pour qui sait la comprendre.

D'ailleurs, pourquoi ne serait-elle pas réellement un palais ? Les premières maisons qui furent ainsi désignées tirèrent leur nom du fait qu'elles étaient bâties sur un endroit d'où la vue était magnifique, le mont Palatin près de Rome ; c'est donc une circonstance de lieu plutôt que de luxe qui a fait le mot, et je puis l'appliquer à une chaumière souriante et bien située avec plus de raison qu'à un château rempli de richesses mais sombre et triste comme une prison.

L'humble maison dont je vous parle a vu bien des choses, car elle n'est plus très jeune ; il semble qu'avec l'âge elle s'est resserrée, tassée sur elle-même à la manière des gens qui se courbent chaque jour un peu plus sous le fardeau de l'existence, mais elle est robuste encore et durera plus longtemps peut-être que bien des jeunes édifices à la merci des événements dans la grande ville.

Celui qui l'a construite y a vécu, pendant toute une longue vie, dans ce bonheur calme et sain qu'on chercherait vainement dans l'agitation des foules. Pour vivre heureux, vivons cachés, c'est ce que semblait dire la maisonnette quand elle s'abritait sous la verdure des étés ou se faisait plus petite encore sous le manteau blanc de la neige des hivers.

Son modeste propriétaire était une façon d'ermite qui avait oublié bien des choses : les vaines querelles des hommes, l'esclavage de leurs progrès et peut-être même jusqu'à son âge. On l'avait payé de retour ; il n'y avait guère, à de longs intervalles, qu'un chasseur de passage ou bien un touriste égaré pour découvrir ce lointain asile et son vieil occupant.

Celui-ci vivait donc heureux, autant qu'on peut l'être ici-bas, puisqu'il était content de tout et ne désirait rien.

De quoi vivait-il ? Ah ! la plaisante question qui l'eût bien étonné ! Mais, il était riche puisqu'il n'avait pas un sou vaillant pour lui causer du souci et que la pitance quotidienne ne lui manquait jamais ! Il grattait un coin de terre pour avoir quelques légumes, ses poules lui donnaient des œufs et le lac le fournissait, à son gré, de poisson savoureux. A de longs intervalles il échangeait quelques produits de la nature pour un morceau de vêtement solide, et la forêt lui dispensait gratuitement l'éclairage en même temps que le chauffage.

Quand un homme a la chance et la sagesse de vivre dans cette tranquillité d'âme et de corps ; quand il ne regrette rien du passé et ne craint rien de l'avenir ; quand il ignore les turpitudes et les bas calculs des hommes dans les grandes agglomérations ; quand il a continuellement, devant les yeux, la magie de la nature et qu'il l'aime et la comprend parce qu'elle lui a lentement pénétré jusqu'au fond de l'âme, ne vous étonnez pas qu'il soit heureux et, loin de le plaindre, enviez plutôt son sort !

Le vieil ermite était donc parfaitement heureux et, comme il n'enviait rien, comme il ne jalousait personne, la bonté avait fini par dominer lentement tout autre sentiment dans son cœur ; il souhaitait que tout le monde eût, sur la terre, la même indépendance et la même satisfaction que lui. Nous

avons tous nos illusions, quel que soit notre âge, la sienne fut de croire que tout se passait sur la terre comme dans les limites étroites de son horizon et de penser que le principal progrès réalisé dans ce monde était celui de la vertu.

Comme tous les simples, il avait le sens profond de la justice, de la liberté individuelle et du droit à la vie. Quoique ne demandant rien à personne, il



Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée

MEMBRES DE L'A. B. C.

975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CANADA

Tél : PLateau 9638 *

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau : 9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.

aurait donné sans hésitation pour aider son prochain, mais il n'aurait jamais admis qu'on lui volât quelque chose ou qu'on empiâtât d'autorité sur son existence. En quoi il avait cent mille fois raison mais faisait preuve de la plus complète ignorance en ce qui concerne l'habituelle façon d'agir des hommes.

Il avait oublié, le bon vieux, ou peut-être même n'avait-il jamais su que, dans la société bâtie par les hommes, ceux que l'on protège le mieux, ce sont les puissants, les adroits et les riches, c'est-à-dire ceux qui sont capables de se défendre eux-mêmes.

Ne me demandez pas pourquoi ; je ne sais si c'est un effet de la couardise générale, de l'indifférence des masses ou de l'ambition personnelle. Je suppose aussi que c'est un « des ordres » établis dans la nature où l'on voit perpétuellement le gros manger le petit — qu'il s'agisse d'un animal ou d'un pays — et que l'opulence est faite pour s'arrondir comme la misère pour crever de faim.

Ceci bien admis, puisque constaté journellement, nous trouverons toute naturelle l'aventure qui prit place un jour dans la vie du vieil ermite.

Il avait à peu près oublié tout le monde, mais il en fut qui se souvinrent de lui.

Ou, sans doute, le découvrirent.

La chose causa, pour commencer, un peu d'étonnement.

Comment ! il y avait, quelque part au monde, un homme ne demandant rien à qui que ce soit, se suffisant à ses besoins et qui trouvait le moyen de vivre tout de même ! La chose parut peut-être admirable mais à coup sûr irrégulière ; les hommes sont faits pour se sentir les coudes et se les enfoncer mutuellement dans les côtes de temps à autre afin de voir qui délogera le voisin de sa place. Cet homme qui n'avait presque plus d'âge, ce vieux débris avait-il l'intention d'inaugurer un nouvel état de choses et de se poser en exemple ?...

Il ne savait donc pas, le malheureux, que la lutte est le premier devoir de l'existence, que la vie bien comprise est un perpétuel va-et-vient d'opinions, de besoins et d'argent ? que le vrai sens de la vie est de faire des trous pour en remplir d'autres avec la terre que l'on retire des derniers creusés ?... que la nature est une vieille radoteuse, bonne tout au plus à être pillée et gaspillée ; enfin, que ne demander rien à personne n'est pas une raison suffisante pour qu'on ne vous demande rien à vous ?

Ah ! il ignorait tout cela, le bon vieux ? eh bien, on allait le lui apprendre !

Et, très légalement, donc très justement, on lui réclama un montant de taxes formidable parce qu'il comprenait le présent, le passé, les intérêts et les intérêts des intérêts. Paye, vieux philosophe inoffensif qui as le toupet de vivre de l'air gratuitement donné par le bon Dieu et des produits de la terre qu'il a créée ! Tu ne peux pas payer ? eh bien, crève !

De fait, comme il n'avait, ainsi que je vous l'ai dit, pas un sou vaillant, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était en effet de crever. La rustique maisonnette qui avait fini par avoir une âme avec le temps fut vendue et revendue à des gens dont le dernier la démolit parce qu'il la trouvait laide. Ainsi s'en vont la poésie des choses et la beauté de la nature.

Le vieux, lui, j'ignore ce qu'il advint. On me dit qu'il fallut en fin de compte l'hospitaliser et qu'il mourut bien vite dans un « château » des pauvres où il regretta bien amèrement son château du pauvre. Et bien entendu ce fut la société, c'est-à-dire monsieur Tout-le-Monde qui paya.

Parce qu'elle avait voulu faire payer monsieur Tout-seul qui n'avait rien, ne demandait rien et vivait tout de même bien tandis qu'elle l'a fait mourir. La morale de tout ceci...

Non, je ne la dégagerai pas ; vous avez tous assez de bon sens pour faire cela vous-mêmes.

J. de Verneuil



VIVEMENT, ELLES S'INSTALLÈRENT DANS LA PETITE ROUTIÈRE BEIGE QUE MAURICE FIT DÉMARRER AUSSITÔT...

Illustrations de Luce

EN PANNE

par

Jeannette Lapointe

VRAI, c'est désolant, mais je n'ai pas la moindre inspiration, ce soir !
— Et moi plus une goutte d'encre de Chine pour terminer ces cartes !

Les deux amies se regardaient soucieuses, un moment, puis emportées par le comique de la situation, Pauline éclata franchement de rire :

— Pour une soirée de travail, voilà qui promet !
De sa plume noircie, elle gratta rageusement le fond de l'encrier :

— Il n'y a pas à dire, plus rien !

— Toi, cependant, observa Odette, tu peux toujours t'approvisionner à la première librairie venue, alors que moi, j'aurais beau fouiller tous les établissements du monde, je ne réussirais à trouver nulle part ce qui me fait défaut.

— Evidemment, l'inspiration, ça ne se vend guère en tubes ni en bouteilles. Seulement, il existe cent autres moyens de s'attirer la faveur des Muses : une adorable petite promenade par un temps idéal comme celui-ci, et l'on revient débordant d'idées, n'ayant plus ensuite qu'à transcrire.

— Je t'en prie, ne me tente pas ; si je sors, là, je crois que le courage me manquera pour rentrer.

— Moi, j'en meurs littéralement ; d'ailleurs, il le faut de toutes façons, pour aller m'acheter de l'encre.

Sur ce, elle se leva, s'étira un peu, et repoussant sur sa table stylo et cartes inachevées, elle s'appro-

cha de l'unique fenêtre de la pièce double où elles logeaient, en commun toutes deux, depuis plusieurs mois.

— Il n'a jamais fait si beau ! soupira-t-elle en écartant le fin rideau. Ah ! combien j'aimerais être riche, libre et indépendante de tout souci financier.

Une longue minute son regard brun, pétillant de vie contenue, plongea jusqu'à la chaussée envahie par une foule grouillante de piétons et d'automobilistes ; puis prenant une subite résolution, elle déclara en se retournant vers son amie :

— Je sors, moi, sans plus de résistance. Je me procurerai de l'encre, tout à l'heure, et au retour je travaillerai. S'il est trop tard, eh ! bien ce sera pour demain ; rien ne presse, au fond.

— Pour moi, ce n'est pas la même chose : j'ai à remettre demain matin, sans faute, cet article au journal.

Un indicible ennui se lisait sur le visage de la jeune fille, qui à petits coups de crayon secs et nerveux, tapotait sur sa feuille encore aux trois-quarts blanche.

— Ma parole, je n'en viendrai jamais à bout.

Pauline vint alors vers elle, et affectueusement, posant ses mains sur les épaules délicates :

— Ma pauvre chérie, tu t'épuises vainement. Allons, viens, accompagne-moi ; l'air te fera du bien, et tu verras ensuite comme ton travail ira de lui-même. Mon Dieu, nous ne ferons qu'une très courte promenade, si tu crois vraiment que...

Odette, redressant la tête, l'interrompit aussitôt :

— Ecoute, Pauline, si je t'accompagne, tu promets qu'à dix heures, au plus tard, nous serons rentrées ? Ce n'est qu'à cette condition-là que j'irais, car ainsi je pourrai me remettre au travail au retour.

— Mais oui là, petite nerveuse, quand je t'assure que nous ne ferons que mettre le nez dehors quelques instants. Voyons, il est à peine huit heures, fit-elle en consultant sa montre. Nous serons revenues avant le temps.

Odette, s'étant levée, commença de remplacer ses cheveux ondulés avant de les enfouir dans le minuscule chapeau bleu-marin qui lui donnait un air de petit caporal. Regardant, par la glace, son amie derrière elle, qui en était déjà à se ganser :

— C'est que je te connais, toi ; un petit tour par là, et puis un peu plus loin, bon, il faut arrêter au restaurant avaler un chocolat chaud, pour se réchauffer avant de continuer, ou quand on meurt de chaleur, c'est une crème glacée pour se rafraîchir ; on bavarde, on bavarde en écoutant la radio forcément qui nous abreuve de publicité outrée, et de cotes de mines et du marché plus que de bonne musique ! C'est bien joli cela, mais pas quand on a du travail qui nous attend chez soi... tu comprends ?

— C'est tout ? demanda ironiquement Pauline. Ajoute donc pour terminer que je ne suis qu'une tête de linotte, et toi...

— Et moi ? Un vieux cœur sec que plus rien ne touche et n'intéresse, tu as raison au fond.

— Je n'ai pas dit cela, voyons, et n'y ai pas seulement pensé.

— C'est la vérité, de toutes façons, alors peu importe. Allons je suis prête maintenant ; toi aussi ? Alors, descendons.

Elles n'avaient pas fait deux pas sur la rue, qu'une automobile stoppait près d'elles, et le grand cou mince du chauffeur s'étirant au dehors de la vitre baissée, arracha une exclamation ravie à Pauline qui s'avança aussitôt :

— Maurice ! Quelle bonne surprise ! Ça va ?

— Oui, pas mal merci, et vous ? Où allez-vous de ce train ?

— Oh ! tout simplement faire un petit bout de chemin, expliquait Odette en s'approchant à son tour.

— Avec un temps pareil, impossible de rester en fermé, n'est-ce pas ?

— Tout à fait impossible, à preuve que moi, croyez-le ou non, je passe des examens pas plus tard que demain matin, donc je devrais être à me travailler les méninges pour repasser et même apprendre trois, quatre matières, et vous voyez... je me balade...

— Pas sérieux ! remarqua Odette d'un ton de reproche.

— Peut-être mais, philosophe, j'ai pensé : des études, ça peut toujours se reprendre, mais un soir comme celui-ci, c'est rien moins que certain.

Pauline éclata franchement de rire :

— Pour un raisonnement, c'en est un, mais je doute qu'il soit du goût de vos professeurs.

Une lueur de malice éclaira, une minute, les yeux rieurs du jeune homme, qui reprit aussitôt en ouvrant la portière de sa voiture :

— Puisque vous n'avez aucun but déterminé à votre promenade, à ce qu'il paraît, vous allez me faire l'honneur de monter, n'est-ce pas ?

Pauline, qui grillait d'envie d'accepter, se retournait vers son amie :

— Qu'en penses-tu, Odette ?

Celle-ci, hésitante, les regardait tous deux :

— Je ne sais pas ; cela dépend où compte aller Maurice.

— Mais je n'ai aucun programme en tête. J'étais parti, allant au hasard, et ce dernier heureusement m'a fort bien servi. fit-il en s'inclinant galamment vers elles. Vous plairait-il d'aller à quelque endroit défini ?

— La place importe peu, reprit Odette. L'essentiel pour moi est d'être rentrée pour dix heures, car j'ai un travail à terminer.

— Moi également, je tiens à revenir assez tôt pour jeter un œil dans mes livres avant de me coucher, car au fond, vous savez, je suis un garçon sérieux, et avec ça, sage.

— Aucun doute là-dessus !

— ... Ça se voit tout de suite ! dirent en même temps les deux jeunes filles.

— Merci ! D'accord alors pour une courte randonnée ?

— Absolument !

— Eh ! bien vite partons, car si nous continuons à délibérer ainsi, nous ne quitterons guère Montréal.

Vivement, elles s'installèrent dans la petite roulotte beige que Maurice fit démarrer aussitôt.

— Où nous dirigeons-nous ?

— N'importe où, pourvu que ce soit vers la campagne, répondit joyeusement Pauline qui exultait de plaisir.

— Soit, filons... au caprice du volant.

La vitesse les emporta bientôt hors des rues de la métropole tapageuse, dans la campagne laurentienne

où s'accroissaient le charme et la splendeur du renouveau printanier. Le long de la grande route les arbres ployaient sous le poids du feuillage neuf, et des sous-bois aux échappées moins nombreuses, arrivaient des parfums d'herbe fraîche ; le ciel offrait un pâle azur, parsemé d'étoiles, semblant faire escorte à la lune qui, perchée très haut, dominait ce paysage de sérénité.

Subissant l'ambiance langoureuse de ce soir de mai, peu à peu, le trio avait cessé son joyeux verbiage pour s'abandonner imperceptiblement à une douce rêverie.

Mais tout à coup, l'auto fit entendre un bruit insolite, et s'arrêta coïncé dans un angle du chemin, refusant de rouler plus avant.

— Allons, une panne ! cria Odette brusquement sortie de sa torpeur.

Maurice Desjarlais s'était levé, commençant d'un air peu entendu l'inspection du véhicule. Evidemment, il ne sut rien découvrir d'anormal, et revint à son siège.

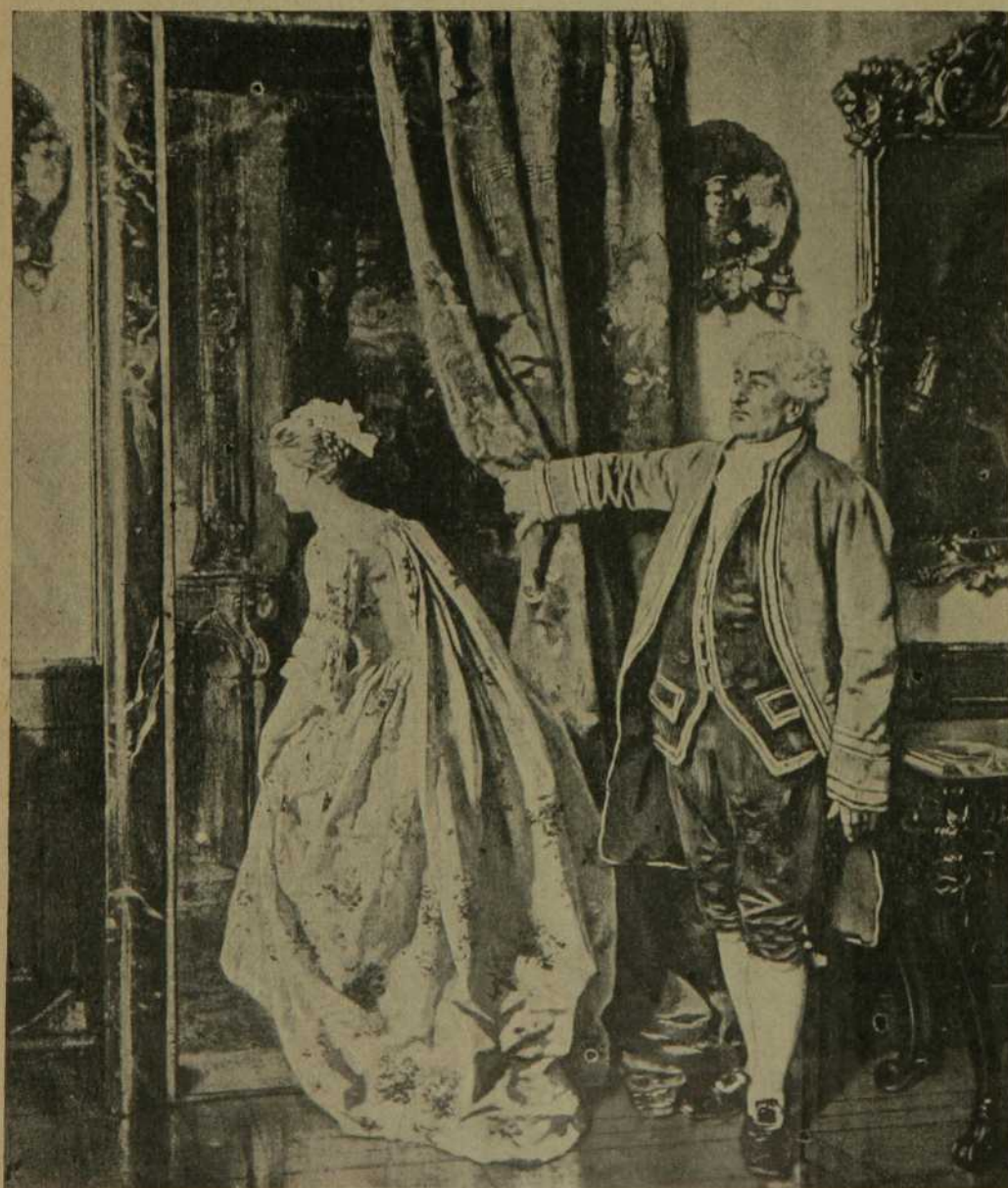
(Lire la suite page 38)



PAULINE EUT UN SOURIRE DE COMPRÉHENSION ET EMBRASSA SON AMIE...



De la servante de ferme au domestique de grande maison dans les siècles passés, il y a toute la gamme des serviteurs. Certains hauts valets avaient vraiment des allures de grands seigneurs.



Domestiques d'Autrefois

CHRONIQUE DOCUMENTAIRE

par Fred Champagne

✱

NOTRE époque, qui a perfectionné tant de choses et en a même inventé pas mal de nouvelles, ne pourrait guère rivaliser avec les siècles passés en ce qui concerne la qualité et surtout la quantité du personnel domestique.

Par « qualité », j'entends, non pas l'habileté professionnelle, ni la valeur morale des serviteurs, mais le rang social qu'on leur octroyait dans les grandes maisons à personnel nombreux. On appelait gens de qualité les personnages de grande importance, mais le titre déteignait un peu sur les domestiques.

Autrefois, être domestique, surtout dans une bonne maison, n'avait rien d'amoindrissant, bien au contraire. C'était un travail subordonné, mais il était de nature supérieure ; le serviteur se voyait attribuer un peu de la dignité de la personne à laquelle il était attaché et sa livrée était, aux yeux de tous, un peu du blason de son maître. La chose est fort bien illustrée par le procédé qu'employa le marquis de Genlis à l'égard d'un de ses domestiques.

L'homme était accusé de tentative d'empoisonnement, mais le marquis refusa de le livrer à la justice ; il se borna à le chasser de chez lui mais, auparavant, il lui fit ôter sa livrée et la fit brûler devant lui.

— Il n'y a pas un domestique, dit-il, qui voudrait maintenant porter ce vêtement qui a été sur le dos d'un vilain personnage !

De nos jours, bien des hommes qui ne sont pas de simples domestiques s'estimeraient heureux de voir leurs méfaits punis par la simple mise au feu de leur vêtement.

Ce personnel d'autrefois jouissait donc de véritables privilèges, et il était véritablement hiérarchisé, même pour les repas. L'intendant et les maîtres d'hôtel avaient leur table à eux, où les valets de chambre n'étaient pas admis; ceux-ci, à leur tour, mangeaient à part des valets ordinaires et des femmes de service qui, de leur côté, ne se mélangeaient pas avec les laquais. Ces derniers n'acceptaient pas à leur table les marmitons et les relaveuses qui, peut-être, pour montrer leur supériorité sur quelque chose ou sur quelqu'un, ne voulaient pas manger avec les chats de la maison.

Il va sans dire que ces règles s'observaient dans les maisons à nombreux personnels, mais il n'en manquait pas. Quelques exemples entre mille autres: le duc de Nevers avait cent quarante-six domestiques et M. de Pontchartrain cent treize. Pendant son séjour à Saverne, le cardinal de Rohan avait quatorze maîtres d'hôtel, vingt-cinq valets de chambre et deux cents autres domestiques. Cela ne l'empêchait pas de se plaindre fréquemment d'être mal servi.

Un simple conseiller d'Etat, il y a deux ou trois cents ans, s'offrait le luxe d'imiter un peu les grands seigneurs. Il lui fallait, généralement, un secrétaire, un écuyer, deux valets de chambre, un concierge, un maître d'hôtel, un officier d'office, une servante de cuisine, deux pages, six laquais, deux cochers, deux postillons, deux garçons de carrosse et quatre palefreniers.

De son côté, madame la conseillère se contentait de deux filles de service, une femme de chambre et quatre servantes. Cela ne faisait, après tout, au total que trente-trois personnes pour en servir deux et les voler à l'occasion; c'était assez modeste...

On se doute bien que, malgré la besogne qu'il pouvait y avoir dans les grandes maisons, vu le grand nombre de domestiques, la part de chacun ne devait pas être énorme; il faisait bon pour les domestiques d'un grand seigneur dans l'ancien temps, surtout quand on savait gagner la confiance du maître. En tout cas, c'était un emploi stable et dans lequel le souci du lendemain n'existait pas.

Des familles entières de domestiques passaient leur vie dans la même maison et leurs enfants prenaient places plus tard. Les vieux domestiques, rendus infirmes par l'âge n'étaient pas abandonnés, on les conservait, même à ne rien faire et on leur faisait la vie aussi douce que possible.

Que d'enfants, aujourd'hui, ne traitent pas leurs vieux parents comme on traitait autrefois les simples domestiques!

Je n'irai pourtant pas jusqu'à dire qu'autrefois tous les maîtres étaient d'une indulgence paternelle et tous les domestiques des modèles de fidélité! De tout temps il y a eu les « petits profits », plus ou moins honnêtes et qui ont trop souvent permis aux domestiques de s'enrichir aux dépens de leurs maîtres.

En voici un assez coquet exemple pour le temps passé. La duchesse du Maine eut, dans son personnel, un laquais du genre débrouillard qui rêva de finir ses jours dans la peau d'un bon bourgeois. En conséquence, il fit toutes les économies possibles et, un

beau jour, il vint demander à la duchesse sa recommandation pour un emploi assez élevé dans les finances.

— Mais, dit la duchesse, c'est une charge qui s'achète fort cher et le prix en est, je crois, de cent vingt mille livres!

— Je le sais, répondit le laquais, mais je suis prêt à les verser.

Le bon bougre avait trouvé le moyen d'économiser cette somme considérable avec des gages de trente écus seulement par an.

Les salaires d'autrefois n'étaient certainement pas aussi élevés qu'aujourd'hui pour les domestiques, mais, tout est relatif, et la vie était alors à un bon marché qui nous étonnerait fort. D'autre part, les domestiques étaient défrayés de tout, et ils avaient droit à certains profits en plus de leurs gages.

Evidemment, tous n'avaient pas l'audace « d'économiser » cent vingt mille livres, comme celui que je viens de citer, mais beaucoup pouvaient se

faire d'appréciables bénéfices avec de multiples choses.

L'écuyer de cuisine avait droit aux graisses tombées de la lèchefrite, et il les revendait à son compte. Qu'il aidât de temps à autre à en faire tomber, c'est très possible. Qui les en blâmerait avec sincérité?

Le sommelier prélevait pour lui le treizième pain et tous les tonneaux vides lui appartenaient. Le maître d'hôtel avait, entre autres privilèges, celui assez curieux de la vente des cendres du foyer. On se chauffait et on faisait la cuisine uniquement au bois en ces temps-là et la cendre de bois était de vente facile à cause de la soude qu'elle contient et qui la rendait très utile aux lessives. Or, les grandes maisons produisaient de la cendre en quantité mais, cependant, jamais assez pour le désir de certains ambitieux.

Un riche fermier général qui rentrait tard dans son hôtel vit, une nuit, toutes les fenêtres des cuisines bril-

lamment illuminées; voulant savoir ce qui s'y préparait, il y entra et vit un marmiton assoupi auprès d'un feu énorme dans une grande cheminée.

— Que fais-tu là? lui demanda-t-il.

— Je fais des cendres pour le maître d'hôtel, répondit le petit domestique naïvement.

Les temps sont bien changés, l'espèce des domestiques d'autrefois, et surtout celle de leurs maîtres, s'est modifiée avec le temps, mais il est des traits qu'on retrouve toujours, quelle que soit l'époque.

Les domestiques d'aujourd'hui ne font, il est vrai, plus de cendres, mais ils n'en sont pas moins ingénieux pour cela, et il y en a encore plus d'un qui se sent de force à ne laisser d'une maison entière qu'un tout petit tas de cendres. Comme si elle avait passé au feu.

Cela se rencontre surtout parmi les hauts valets de certains pays et qui portent la livrée de la politique sur l'échine...



Autrefois—comme d'ailleurs aujourd'hui encore—il y avait des serviteurs de bonne volonté; ces serviteurs-là se mettaient à la disposition des jolies femmes et grimpaient volontiers aux arbres pour faire la cueillette des fruits à leur avantage. C'était un genre de service qui se payait généralement avec des sourires et, mieux encore, avec des baisers.

Nouvelle, par Henri Cabaud

JEAN Barthier ne s'était jamais senti aussi léger, aussi joyeux qu'au cours de ces manœuvres, si fatigantes qu'elles fussent. Vivre en pleine nature réveillait l'atavisme terrien du jeune caporal. C'était la grande échappée vers le rêve confus qu'avait mis en lui la tradition ancestrale, rompue, pour la première fois, par son père.

Jean était bien certain que ce dernier avait maintes fois regretté d'avoir sacrifié au mirage citadin les frustes, mais solides réalités de la vie à la campagne et les simples bonheurs qu'elle comporte. Pauvre père ! il n'en avait jamais parlé à sa femme, que ce fût par fierté ou pour ne point l'attrister, mais, un jour de misère, devant Jean, alors qu'ils contemplaient tous deux un horizon morne de banlieue aux faux airs champêtres, il avait laissé échapper à mi-voix, du plus profond de lui-même, cette brève confidence :

— Ton grand-père avait peut-être raison lorsqu'il voulait m'empêcher de quitter le pays !

C'avait été, d'ailleurs, l'origine de tout un drame de famille ce départ, autrefois. Le cultivateur n'avait jamais pardonné à son fils ce qu'il considérait comme une folie, une désertion, vouant à l'abandon, ultérieurement, la terre sur laquelle ses ascendants et lui-même avaient peiné, qu'ils avaient acquise à force de travail et d'économies, par lambeaux, pièce à pièce.

Le père de Jean n'avait pas écouté la voix de la sagesse. Il avait mené la sombre existence d'ouvrier d'usine, la jugeant, de prime abord, non sans naïveté, plus relevée, plus indépendante. L'orgueil l'avait ensuite rivé à son illusion première et empêché, plus tard, d'avouer ses défaites, le chômage, la détresse de son foyer. Il avait épousé une citadine qui, bien qu'elle eût de très bons sentiments, avait inconsciemment creusé le fossé séparant les deux hommes ; lorsqu'elle avait pris l'initiative d'informer le vieux paysan des premières difficultés du ménage, elle n'avait pas compris qu'il se butât dans cette décision : « Aussi longtemps que mon fils ne sera pas revenu à la terre, qu'il ne compte point sur moi pour lui, sa femme, ni son enfant, quoi qu'il advienne ! »

Tant il est vrai que les dissensions entre proches proviennent le plus souvent de malentendus, les désaccords d'opinions préconçues.

Dans le même ordre d'idées, les parents de Jean s'étaient mis en tête, bien à tort, que la brave paysanne qui, depuis plusieurs années, remplaçait dans les travaux de la ferme, comme cela s'imposait, l'épouse du cultivateur, morte dès l'adolescence de son fils unique, détournait le vieillard de celui-ci dans le dessein de capter son héritage.

En réalité, la pauvre femme, veuve elle-même, mère d'une fillette, n'avait d'autre pensée que de bien élever cette dernière et témoignait d'autant plus de dévouement au père Barthier que, privé de la tendresse de son propre enfant, il s'était pris à aimer la gamine comme si elle avait été sa fille.

A présent, les parents de Jean étaient morts tous les deux, les soucis, les difficultés de l'existence et les privations y contribuant.

Au plaisir qu'éprouvait le caporal Barthier de vivre au grand air, s'ajoutait aujourd'hui un sentiment grave, une émotion profonde qu'il dissimulait à ses camarades : le hasard avait conduit son régiment dans le village dont, seul, le nom lui était connu jusque-là, — celui qu'habitait son grand-père et où le jeune homme allait cantonner pendant les trois jours de repos prévus pour les troupes en manœuvre.

Lorsque le fourrier eut distribué les billets de logement, un soldat dit ingénument à Jean :

— Tiens, le civil qui doit m'héberger s'appelle, comme toi, Barthier !

Jean pâlit et d'un ton qu'il s'efforça de rendre léger, il demanda à son camarade d'échanger contre le sien son titre de couchage, en disant :

— Ce sera très amusant et ce « particulier » ne pourra manquer de bien me recevoir, quand il saura que nous portons le même nom.

Pourtant, à la ferme, le jeune homme se présenta sous le nom de Dujoux, qui était celui du premier détenteur du papier qu'il remit à son hôte.



JEAN TOMBA DANS LES BRAS DU VIEILLARD, TANDIS QUE

Le Retour

La gêne régnait au foyer du père Barthier, car lui-même était usé et, par suite de la mévente des produits de la terre, ses économies s'étaient raréfiées, au cours des dernières années, au point qu'il lui était devenu impossible de payer des ouvriers agricoles. Il faisait le peu qu'il pouvait, vaillamment secondé par les deux femmes. Ils ne réussissaient, tous trois, qu'à vivre chichement. Néanmoins, ils firent bon accueil au soldat. La fermière et sa fille, Mathilde, une jolie brune de dix-huit ans, le conduisirent jusqu'à une chambre constamment fermée d'habitude, — celle qu'occupait autrefois de père de Jean et où le maître du logis, depuis le départ de son fils, n'avait jamais consenti



MATHILDE CROYAIT ENTREVOIR POUR ELLE-MÊME UN RÊVE D'AMOUR.

à la Terre

à loger que des militaires de passage, dont la présence évoquait secrètement chez lui l'absent, parti à peu près à leur âge.

Jean fut profondément remué, sans le laisser percer, de se trouver dans la chambre de son père. Il s'étonna de voir au milieu d'un panneau un grand cadre retourné contre le mur.

— Surtout, n'y touchez pas ! dit Mathilde. Il est ainsi depuis plus de trente ans, paraît-il. Grand-père avait juré de ne pas le retourner jusqu'à ce que son fils, parti à la ville contre son gré, revienne et le malheureux est mort dans la misère sans lui avoir causé cette joie qui les eût sauvés tous les deux et le

Illustration de G. - M. Roy

bien de famille en même temps, comme le répète fréquemment le brave homme dont nous nous efforçons d'adoucir les vieilles années alourdies d'une injuste peine.

Avec quelle émotion Jean contempla, dès qu'il fut seul dans la pièce, le portrait de son père, auquel il ressemblait, d'ailleurs !

Depuis bien longtemps, la ferme n'avait été emplie d'éclats de rire comme pendant les trois jours qu'y passa le jeune homme pour qui les deux femmes et le vieux paysan lui-même étaient pleins d'attentions. La gaieté de la jeune fille répondait à sa propre allégresse. Il ne restait pas inactif, au contraire ! Son courage, son ardeur compensaient son inexpérience dans les travaux de la terre auxquels il se consacrait d'autant mieux que ses chefs l'avaient dispensé de service, sachant qu'il s'employait utilement chez les cultivateurs dont il était l'hôte. A côté de lui, penché sur sa terre, le paysan cassé, retrouvait plus de vigueur. Parfois, il s'arrêtait et, à la dérobée, regardait, songeur, le jeune homme qui, sans vareuse, les manches de chemise retroussées, le col dégagé, animé par une saine dépense de forces, lui rappelait beaucoup son fils !...

Lorsque le régiment fut sur le point de partir et qu'il fallut songer aux adieux, à la veillée, le vieillard amena tout naturellement Jean Barthier à confier ses inquiétudes en envisageant l'avenir, avec l'horrible perspective des horizons rétrécis, du chômage fréquent, des terribles difficultés qu'avaient connus ses parents pour aboutir à la misère atroce des grandes villes. La fermière lui montra que, de leur côté, faute de bras vigoureux, ils étaient condamnés à une situation lamentable. Une larme furtive coula sur les joues du grand-père, lorsqu'elle évoqua la douleur qu'il avait éprouvée quand il avait dû vendre, déjà, un premier lopin de terre, que d'autres suivraient fatalement bientôt...

— Alors, lui dit-elle, si, à votre libération toute proche, vous ne trouvez pas de travail à la ville et que le cœur vous en dise, — si, d'autre part, Monsieur Barthier voulait bien vous accueillir, vous pourriez venir ici...

— Bien sûr ! bien sûr ! opina le vieillard.

Les yeux de Jean, brillants de joie, allaient successivement de ce dernier à Mathilde, toute rose d'émotion. Il s'exclama :

— Si le cœur m'en dit ? Je crois bien ! Je ne chercherai même pas une place !

A ce moment, on frappa à la porte. Un camarade de Jean entrebaila l'huis et lança :

— Barthier ! Rassemblement, demain matin à quatre heures, pour le départ ! Je suis chargé de te prévenir.

« Barthier ! » Jean tressaillit. Ainsi, à l'instant où il se demandait s'il devait révéler sa véritable personnalité, ou s'il ne valait pas mieux attendre jusqu'après sa libération et son installation à la ferme, un incident fortuit venait de précipiter les événements. Le jeune homme regardait son grand-père avec une sorte d'angoisse, mais celui-ci, dominant le trouble que trahissait le tremblement de sa voix, lui dit avec un grand calme apparent et beaucoup de tendresse :

— Va ! mon gars, j'étais déjà fixé ! D'abord tu as bien la tête d'un Barthier ; puis, cela fait trois fois que j'entends l'un de tes camarades t'appeler par ton nom... Tout cela n'enlève rien ce que nous avons dit !

Jean tomba dans ses bras ouverts, tandis que, devant les yeux de Mathilde, des larmes formaient un voile derrière lequel elle croyait entrevoir — elle ne se trompait pas — un rêve de bonheur pour elle-même, un rêve d'amour.

L'aïeul dit à son Jean :

— Allons ! tu pars de bonne heure, viens te coucher !

Appuyant sa main débile sur l'épaule du jeune homme, il le conduisit lui-même lentement à sa chambre, l'entraîna juste devant le cadre toujours face au mur et, d'une main tremblante, comme avec dévotion, il retourna le portrait...



M. ARTHUR DUVAL



M. E. BOITEAU



M. PIERRE BERTRAND



M. E. MORIN

M. J. ERNEST GREGOIRE
Maire de Québec

M. JULES GINGRAS



M. PH. GARNEAU



M. TANCREDE GIGNAC



M. HUBERT SIMARD



M. FRANK DINAN



M. EDMOND TREPANIER



M. WILFRID SAMSON

LE CONSEIL MUNICIPAL DE LA VILLE DE QUÉBEC

LE SAMEDI est très heureux de consacrer ces deux pages à la ville de Québec, capitale de notre province, où il compte des milliers de sympathiques lecteurs. Divisée en deux parties bien distinctes dont l'une, la Haute-Ville, est construite entièrement sur la falaise et l'autre, la Basse-Ville, s'étend autour du cap Diamant, Québec offre un coup d'œil magnifique et occupe un site unique au monde. La cité de Champlain est la seule ville fortifiée de l'Amérique et sa citadelle, qui couronne le sommet du cap Diamant, d'où elle commande un vaste territoire, la fait comparer à Gibraltar.

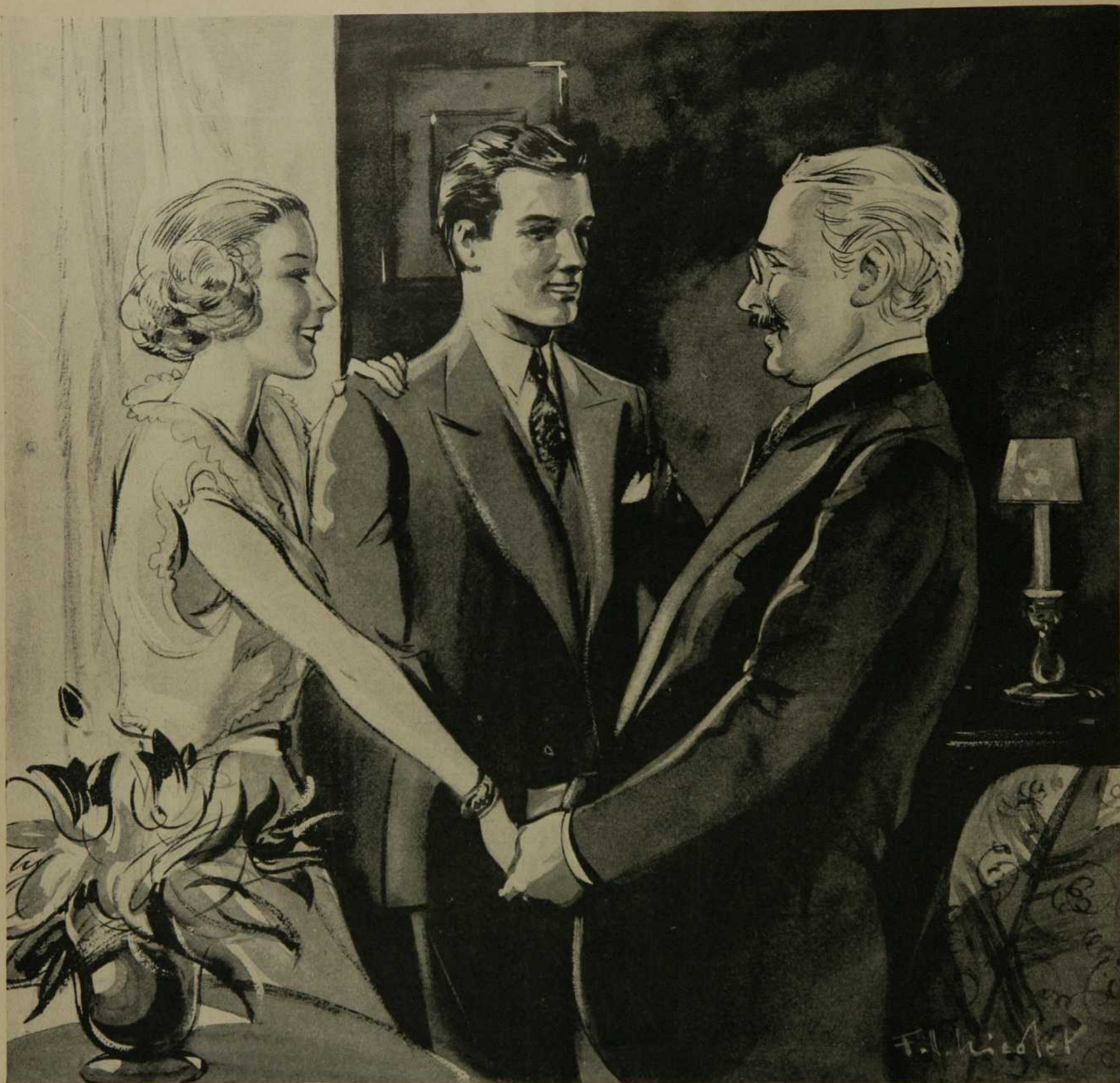
Les photos qui illustrent ces deux pages sont des photographes Montminy & Cie, de l'Institut Franco-Belge et du Studio Audet, de Québec.



M. L. F. MARTEL



M. CHR. JOBIN



— ALORS, MA PETITE, EMBRASSEZ VOTRE FIANCÉ, VOUS EN AVEZ LA PERMISSION MAINTENANT.

La Vieille Cousine

UNE CLOCHE TINTA, mais Aline ne bougea pas et demeura assise sur le lit du box étroit, qui lui servait de chambre, dans le dortoir commun à toutes les pensionnaires.

— On sonne pour la promenade, pensa-t-elle, attentive, mais je ne descendrai pas. C'est trop triste d'être obligée, bête dans un troupeau docile, d'errer par des chemins détrempés jusqu'aux affreux remparts.

Et la jeune fille évoqua les routes empâtées de glaise molle, creusées de traîtresse ornières et jonchées de branches craquantes.

— Et dire que si je n'étais pas orpheline je pourrais mener une vie si heureuse !

Aline se mit à pleurer sur son sort présent. Ses parents étaient morts quelque temps auparavant; elle jouait au tennis insoucieusement, quand on était venu la chercher afin de lui apprendre, avec ména-

gement, qu'un malheur était survenue, sans spécifier tout d'abord l'étendue de la catastrophe. La petite se rappelait la sensation d'écrasement qui l'avait terrassée quand elle avait soudain compris son irrémissible solitude, devant les corps meurtris des siens retirés de leur automobile à demi carbonisés.

Aline Tessier se trouvait maintenant sous la tutelle d'une tante, Mme Crossley; celle-ci, veuve depuis vingt ans et esclave d'habitudes tatillonnes, n'avait pas vu surgir sa nièce sans ennui. Si l'adolescente avait été besogneuse, Mme Crossley aurait prétexté son manque de ressources personnelles et refusé de se charger d'elle, mais comme Aline avait de la fortune, Mme Crossley s'était crue obligée de s'en occuper. Bientôt, d'ailleurs, elle décida de la mettre en pension.

— Elle n'a que dix-sept ans, après tout, pensait Mme Crossley, à son âge elle peut encore pour-

suivre utilement ses études. Et un peu de discipline scolaire lui fera du bien. Ma sœur l'avait élevée d'une manière ridicule, la gâtant beaucoup trop et lui laissant faire toute chose à sa guise.

— Et puis, me voyez-vous obligée de la sortir ? Et quand son deuil sera terminé, de la conduire au bal ? Ah ! mais non, je n'ai jamais aimé la danse et je ne me sens nulle disposition pour faire maintenant tapisserie afin de satisfaire cette gamine. Et puis, d'ailleurs, elle déplaît à Coco, et je ne veux pas mécontenter mon chéri...

Et la veuve désignait sur son perchoir voisin, attaché par une chaîne dorée, un perroquet, habillé de plumes plus vertes qu'un drap de billard, et qui se grattait dubitativement la tête de sa patte noire et lisse comme du caoutchouc.

C'est ainsi qu'Aline avait été mise dans le pensionnat provincial de Mlle Marthe Brancion. Murs

gris, réfectoires austères, vastes couloirs au relent de moisissure. Cour où quatre arbres se haussaient, vernis de pluie, malmenés par l'automne. Dépaysée, la petite ne s'habitait pas à sa geôle. Elle ne savait comment sympathiser avec les autres pensionnaires qui, d'ailleurs, la traitaient encore "nouvelle" et ne s'adaptaient pas dans leurs rangs.

Ces grandes filles ne s'intéressaient à rien de ce qui plaisait à Aline : musique moderne, acteurs fameux, pièces de théâtre d'avant-garde, matches sportifs. Par contre, Aline qui avait fait des études fort superficielles, bâillait à tous les cours et trouvait fort pénible l'obligation soudaine de composer des devoirs et d'apprendre des leçons. Elle ne savait jamais ces dernières d'ailleurs, ratait invariablement ses problèmes, s'échappait aux interrogations quotidiennes, et à cause de tout cela se voyait accablée de penums divers. Cette vie de recluse et de condamnations à des travaux qu'elle appelait dramatiquement "forcés", lui pesait tant qu'elle en perdait l'appétit et le sommeil. Elle écrivait :

— Tante Emma, je vous en supplie, ne me laissez pas ici, rappelez-moi à Paris...

Mais Mme Crossley faisait la sourde oreille et se réjouissait du départ de sa nièce avec ses partenaïres habituelles.

Le premier trimestre à peine commencé semblait à l'adolescente d'une longueur effrayante. La cloche tinta une fois encore, la jeune fille ne l'entendait point, car maintenant elle sanglotait. Une élève, Charlotte, ouvrit brusquement la porte du dortoir, courut vers Aline qu'elle secoua sans ménagement en criant :

— Grouille-toi, malheureuse, qu'est-ce que tu vas avoir comme zéro de conduite, on t'appelle partout...

Charlotte entraîna sa dolente compagne et descendit précipitamment avec elle.

Dans la cour, les élèves étaient rassemblées, la surveillante, Mlle Lessignol, rajusta ses lorgnons et dévisagea Aline en persiflant :

— Enfin, voilà Mlle Tessier qui se décide à paraître ! Vous savez que je ferai un rapport à Mme la Directrice sur votre impolitesse. Pleurnichez à votre aise, mais ne forcez pas vos professeurs ni vos camarades à attendre votre bon vouloir. C'est par trop de sans-gêne.

Aline recevait la mercuriale sans souffler mot ni essayer de se disculper. Elle rectifia la position de son canotier de feutre sur ses cheveux tirés en arrière, selon un rite réglementaire et obligatoire, mais qui s'échappaient et voletaient en soyeuses virgules blondes autour de son visage clair.

Les élèves, en rangs, franchirent le seuil de l'établissement.

— Mesdemoiselles, commanda la surveillante de son ton pointu habituel, nous ne prendrons pas aujourd'hui le même chemin qu'à l'ordinaire, ce sentier est d'une telle humidité que les servantes se sont plaintes parce que vos souliers étaient par trop boueux. Nous traverserons donc cette fois la ville.

Les rues s'étendaient mornes, délavées par une averse récente. Les magasins étaient tous fermés, aveuglés par leurs rideaux de fer ondulé. Des groupes endimanchés circulaient gauchement, comprimant d'incorrigibles bâillements et s'efforçant avec décence de "tuer le temps".

Un cinéma flamboyait. Au bout d'un fil, une ampoule allumée peinte en rouge et anémisée par le plein jour, se balançait.

— Si je pouvais agir à mon gré, soupira Aline, si j'étais encore à Paris, par exemple, j'irais voir un film, au lieu d'être une prisonnière comme je le suis ici.

Devant l'affiche qui dénombrait les différents numéros du programme, se tenait un jeune homme, les mains enfoncées dans les poches de son loden, un feutre sur le front et le cou protégé d'un large foulard multicolore. Il regardait avec indifférence défiler, terne chenille, le pensionnat. Puis ses yeux rencontrèrent ceux d'Aline, il sourit brusquement.

La jeune fille, interdite, baissa les paupières, rougit, et se sentit à la fois choquée et satisfaite.

— Quelle audace a cet homme, tout de même, pensait-elle.

Puis elle ajouta, flattée :

— Il m'a trouvée jolie sans doute, malgré mon petit uniforme.

Elle continuait à suivre les autres, car étant la plus grande elle fermait la marche. Elle essayait de se rappeler les traits à peine entrevus de l'audacieux, mais elle n'y parvenait guère, ne conservant qu'un très vague souvenir de sa silhouette.

Ces pensées l'occupaient si vivement que la promenade lui parut bien moins ennuyeuse qu'à l'ordinaire. Rentrée à la pension, elle accepta de faire une partie de dames avec Charlotte, qui constata

très haut, en s'adressant aux autres fillettes qui l'entouraient :

— Allons, notre sauvage commence à se civiliser.

Et cette nuit-là elle dormit très bien.

Mais cette amorce d'aventure ne suffit tout de même point les jours suivants à la rendre courageuse. Aline mérita force réprimandes et mauvaises notes, peina sur des narrations insipides et vécut en somme des heures détestables. Cependant, le dimanche, Aline se trouva prête pour la promenade bien avant ses compagnes ; c'est qu'une petite curiosité la soulevait : reverrait-elle le jeune homme ?

Le vent aigre dans la cour du collège bousculait les dernières feuilles accrochées encore aux branches noires des tilleuls. Les petites, afin de se réchauffer, s'amusaient à jouer à la marelle en attendant l'ordre du départ. Aline s'impatientait.

— On ne s'en ira donc jamais ? bougonnait-elle, on gèle positivement dans ce courant d'air.

Les élèves suivirent le même chemin que celui pris le dimanche précédent. Mlle Tessier guettait de loin l'emplacement du cinématographe, embrasé de lettres de feu. Le jeune homme s'y trouvait encore campé devant la porte béante.

— Que dois-je faire ? s'interrogeait Aline fébrile. Baisser les yeux ? Il va me prendre pour une sottise. Mais si je le regarde j'aurai l'air de solliciter son attention.

Sans savoir encore quelle contenance tenir, elle arriva à hauteur du jeune homme. Celui-ci, lorsqu'Aline passa, descendit nonchalamment du trot-

par

**Hugette
Champy**

...

**Illustration de
F. L. Nicolet**

toir et lui glissa dans la main un billet. Puis il poursuivit sa route d'un air candide. Son geste avait été si prompt que nul ne s'en aperçut. La jeune fille tenait la lettre reçue avec ébahissement.

— Elle me brûle les doigts, pensait-elle. Si je la laissais tomber.

Mais elle la serrait bien plus fort au contraire, tout en imaginant, éperdue de crainte :

— Si la pionne m'avait vue ? que serait-il donc arrivé ? Et si elle me surprenait encore maintenant ?

Une fièvre légère heurtait ses tempes, Aline soupirait :

— Mais quand donc rentrera-t-on ? cette promenade n'en finit plus.

Ce à quoi Charlotte rétorqua, agacée :

— Tout à l'heure on ne s'en allait pas assez vite, maintenant on ne retourne pas assez tôt à ton gré. Tu ne sais pas ce que tu veux, tu deviens dingo, ma parole.

Dès qu'elle fut arrivée à la pension, Aline courut en trombe aux cabinets, seul refuge où elle se sentirait suffisamment en sûreté pour prendre connaissance du mystérieux message qu'elle triturait nerveusement.

"N'êtes-vous pas Aline Tessier ? Je vous ai reconnue tout de suite. Ce qui me trouble, c'est que je vous sais Parisienne et que je vous vois ici. Je suis Jean Margerie, nous avons fait connaissance à Dinard, il y a trois ans. Vous étiez encore bien gamine à ce moment-là, mais moi qui me croyais un homme, je vous recherchais comme ex-

cellente nageuse. Vous rappelez-vous ? Mon père m'a installé ici pour apprendre le commerce chez un de ses amis. Dites-moi par quel hasard je vous y retrouve ? Dimanche, je serai au même carrefour, laissez tomber votre réponse, je la ramasserai, mais froissez le papier afin qu'il ne soit pas trop apparent sur le sol et même enveloppez-le d'un bout de journal, c'est plus prudent."

Aline relut plusieurs fois ces phrases, elle se sentait à la fois ravie et inquiète, si jamais la directrice apprenait qu'elle correspondait avec un jeune homme !

— Dois-je conserver le billet ? se demandait la petite. Je voudrais bien, mais c'est trop dangereux, d'ailleurs je le sais par cœur maintenant.

Alors elle le déchira en menus morceaux et l'éparpilla dans la cuvette. Puis elle remonta à l'étude.

— Une parties de dames ? proposa aimablement Charlotte.

— Non, refusa Aline. Laissez-moi ce soir, je me rappelle mes souvenirs. Vous ne pouvez pas comprendre, vous autres.

— Nous sommes sans doute trop bêtes ! insinuèrent les élèves vexées.

Mlle Tessier haussa les épaules. Non, elles ne pouvaient pas deviner, ces gamines, l'amère joie qu'avait Aline à évoquer, paupières closes, les deux jours passés à Dinard, au temps de son bonheur, quand vivaient encore ses chers parents. Et la jeune fille revit la plage de sable pâle, nacré, fait le coquilles pulvérisées, les rochers flagellés de vagues crachantes, odorants, crépus d'algues rousses. La mer d'un bleu aigu, tachée de plaques d'émeraude, et portant à l'horizon, comme une frise, des barques ailées de pourpre. Jean et toute une bande d'adolescents prenaient leur bain avec des explosions de cris joyeux, ensuite ils rythmaient des mouvements de gymnastique, afin de se sécher. L'après-midi, on sautait dans un autocar ou dans quelque voiture particulière pour gagner Saint-Lunaire, son aride et merveilleux chemin du calvaire ; Saint-Briac avec sa presque déchiquetée, et, plus loin, encore dans les terres, le château de Combours, où Chateaubriand passa son enfance, qui dressait ses rondes tours grises dans un parc parfumé par les bottes d'un foin fraîchement fauché, et sa porte bardée de fer, peinte en rouge vif, qui donnait au domaine l'aspect redoutable du repaire de Barbe Bleue. Et le cap Fréhel, gîlé de rafales hurlantes et balayé d'une vivante tempête de mouettes.

Aline à ses souvenirs sentait des larmes naître lentement à ses paupières, mais elle les retint rageusement. N'allait-on pas une fois de plus se gausser d'elle.

La petite ne savait comment rédiger sa réponse à Jean, sans qu'une élève ne se penchât pour chuchoter :

— Qu'est-ce que tu fais ?

Ou qu'une surveillante ne lui demandât ce qu'elle écrivait.

Le samedi suivant, protégée par un bastion de dictionnaire et de livres de classe, elle grifonna sur un cahier de brouillons (elle arracherait la page après) :

"Je me souviens très bien de vous, Jean, nous faisons des matches de vitesse, près la Malouine. C'était le bon temps. Maintenant je suis orpheline et ma tante m'a emprisonnée ici. Je m'y ennuie à périr, mais n'en partirai qu'aux vacances dans deux mois. Je serais infiniment heureuse de correspondre avec vous, croyez-le bien, mais c'est impossible. Toutes les lettres sont ouvertes et lues ici avant que je n'en prenne connaissance moi-même. C'est le règlement. Vous ne pourrez donc pas m'écrire directement, ce ne serait pas toléré et cette façon de me glisser des billets dans la rue est vraiment trop dangereuse. Si j'étais surprise, la directrice raconterait tout à ma tante et je souffrirais de pénibles représailles. Donc, c'est avec tristesse que je vous dis adieu, Jean..."

Le lendemain, Aline serrait dans sa paume le billet habilement froissé et sali, et elle trépassait d'impatience, ayant hâte de mener sans encombre sa mission. Devant le cinématographe, la jeune fille laissa choir la lettre, réduite en boule, et qui roula jusqu'au ruisseau, mais demeura impassible. Cependant, Mlle Lessignol commençait à s'inquiéter de cet inconnu planté avec une fidélité remarquable sur le passage du pensionnat, aussi elle décréta :

— Dimanche prochain, nous reprendrons notre chemin habituel.

— Cela m'est bien égal, assurait mentalement Aline, on peut bien désormais aller où on voudra, puisque j'ai dû me priver d'une distraction inoffensive, qu'il m'a fallu renoncer à correspondre avec

Jean. Je l'ai à peine vu, il m'a paru grandi, changé, ses joues sont plus maigres qu'avant. Dire que si j'étais libre j'aurais pu le fréquenter à nouveau. Quelle misérable destinée, est la mienne !

Elle prenait une déchirante délectation à creuser son chagrin, à l'enjoliver d'une rancœur nouvelle et de bonne foi, se croyait une manière de martyre.

Rentrée à l'étude, elle murmura de façon romantique :

— Ah ? je voudrais mourir.

— Tu exagères, ripostèrent ses compagnes ironiquement.

Cependant, Aline devenait de plus en plus morose. Le mercredi, alors que pendant la récréation elle grelottait affalée sur un banc en serrant contre elle un châle de laine, Mlle Brancion, la directrice, s'approcha d'elle :

— Vous n'êtes pas raisonnable, reprocha-t-elle doucement, vous refusez de participer aux jeux de vos compagnes, vous mettez une mauvaise volonté évidente à ne pas vous adapter. Je n'ai jamais connu d'élève qui, peu à peu, ne se plût ici. Enfin, je vous apporte cette lettre qui vous distraira.

Et elle tendit à l'adolescente une enveloppe ouverte, naturellement. La petite remercia, en esquissant une révérence, selon le code de politesse de l'établissement.

Puis elle lut, toute soulevée d'une intense stupéfaction :

"Ma chère petite, j'ai appris par votre bonne tante que vous étiez pensionnaire dans la parfaite et inimitable institution de Mlle Brancion. Vous devez vous y trouver on ne peut mieux. J'irai prendre de vos nouvelles jeudi, au parloir, je saurai de la sorte si vous êtes, comme je l'espère, studieuse, car voyez-vous, mon enfant, il faut travailler quand on est jeune, croyez-en votre vieille cousine Jeanne Margerie."

Ainsi, Jean avait trouvé le moyen de lui écrire sans susciter l'alarme. Mais la visite annoncée épouvantait l'élève. Qu'allait inventer l'imprudent mystificateur ? Enverrait-il quelque dame de ses amies, afin de réconforter l'orpheline ?

L'adolescente se sentait fort inquiète, quant à la suite de cette subite initiative. Le jeudi, quand le concierge, boiteux, le père Thillois, appela Mlle Tessier au parloir, elle s'y rendit avec une sournoise appréhension. Il y avait auprès de la directrice une personne aux bandeaux gris, lunettes jaunes, voilette opaque, et manteau en guêrite.

— Ah ! voilà notre chère Aline, s'écria la dame en regardant entrer la jeune fille. Et bien ! mon enfant, vous n'embrassez pas votre cousine Jeanne ?

Aline s'approcha de Jean avec quelque indécision.

— J'ai appris par votre admirable directrice, que vous ne travailliez guère, mon petit, mais je suis sûre que désormais vous serez plus attentive, n'est-ce pas ? Vous me le promettez ?

Jean prenait pour parler une voix aiguë et sursurrante qui rappelait irrésistiblement les intonations de Saint-Granier, quand il imitait au Music-Hall quelque impayable concierge. Mais Mlle Brancion, fort myope et extrêmement candide, ne soupçonnait là aucune supercherie et elle allait quitter discrètement la pièce quand Mme Margerie reprit :

— Chère mademoiselle Brancion, me permettez-vous de conduire cette enfant (elle est ravissante, n'est-il pas vrai ?) goûter chez Caron, le pâtissier ? Ne craignez rien, je la ra-

mènerai ponctuellement à cinq heures. Les règlements doivent être soigneusement observés.

— Eh bien, soit, allez mettre votre chapeau. Aline.

Cinq minutes plus tard, celle-ci partait avec Jean et ils riaient follement tous les deux. Les gens, dans la rue, s'étonnaient un peu qu'une dame d'apparence respectable comme Mme Margerie, émit des éclats de voix aussi sonores, Aline reprochait :

— Jean, c'est fou ce que vous avez fait là. Si jamais nous étions démasqués, quelle histoire épouvantable !

— Mais nous ne serons pas pris. Je ne voulais pas que vous vous désoliez dans votre prison, il fallait donc bien trouver un moyen pour vous distraire.

Les camarades mangèrent des éclairs tout en se remémorant leurs souvenirs de vacances, et à cinq heures exactement, Jean reconduisait son amie au collège.

— A jeudi prochain, promit-il.

— Oh ! Jean, c'est trop dangereux, vous verrez que nous nous ferons prendre.

— Mais non, n'ayez donc pas peur comme cela.

II

Désormais, chaque semaine, la pseudo Mme Margerie vint chercher Aline à la pension. Mlle Brancion avait pour la visiteuse une particu-

adresse à la carabine et d'examiner narquoisement les phénomènes "uniques au monde". Un photographe, momentanément sans client, leur proposa de "tirer" leur portrait, ils acceptèrent. Sur la carte, Aline apparut serrée contre Mme Margerie, fort imposante, cette même Mme Margerie, qui, malgré son âge trop apparent, n'hésita point à grimper, quelques minutes après sa séance de pose, sur un manège et se carra avec des allures guindées d'une amazone de l'ancien régime sur une vache badi-geonnée de rouge et encornée d'or. Que de rires alors, quelle gaieté inextinguible !

Maintenant Aline ne s'ennuyait plus en classe, elle travaillait et se trouvait même félicitée par ses professeurs, surpris de son zèle nouveau. La jeune fille craignait seulement que ses sorties lui fussent supprimées si elle méritait des mauvaises notes et son feu sacré n'était alimenté que de cette peur. Aline chantait, devenait une camarade pleine d'entrain, au grand ébahissement des pensionnaires.

Celle-ci virent un soir, dans le box d'Aline, la photographie faite à la foire. Elles l'examinèrent curieusement.

— C'est ta cousine ? interrogèrent-elles.

— Oui.

— Elle a une façon de s'habiller bien démodée. Quelle touche ! s'es-

éprouchèrent, en leur temps, des petits pois, des asperges ou des groseilles.

— Jean, n'établissons pas trop de projets, soupira la petite ; croyez-moi, c'est plus prudent.

— Au contraire, je m'imagine déjà faisant mon service militaire, à Paris, naturellement, et tous les soirs rêvant auprès de ma chère Aline.

— En tout cas, je ne sais pas comment je pourrais annoncer une pareille nouvelle à ma tante, dit la pensionnaire pensivement, car si elle apprend que je vous vois ici, elle est capable de m'envoyer dans un autre patelin, pendant un an encore, à seule fin de montrer que c'est elle qui me commande et régit ma vie.

— Alors, attendons les vacances, mon père ira rendre visite à votre cerbère et on tâchera de s'arranger.

De tendres rêveries emplissaient maintenant l'esprit de la jeune fille. Jamais elle ne s'était montrée si gaie. Un dimanche, la pluie battant aux vitres obligea les pensionnaires à demeurer inactives et sans but dans une pièce particulièrement lugubre de l'établissement. Les jeunes recluses soupiraient :

— Quelle existence ! Tout de même, il y a de quoi avoir le cafard par des journées pareilles.

Alors, Aline répliqua avec élan :

— Le temps des études est le meilleur de la vie.

— Tu n'as pas toujours dit cela, grondèrent les élèves révoltées par tant de mauvaise foi.

— Parce que je n'étais pas habituée, voilà tout.

Et Mlle Tessier, afin de distraire ses compagnes, se fit à faire le pitre, marcha sur les mains, gratta de la guitare, se trémoussa, à la grande stupéfaction des spectatrices improvisées, qui avaient peine à croire qu'Aline, ainsi déchaînée, fut la même personne qui, quelques semaines auparavant, pleurait en fontaine du matin au soir.

Maintenant quand Mlle Tessier sortait avec Jean, le couple juvénile ne cessait plus de composer mentalement l'organisation de son futur intérieur, les voyages qu'il entreprendrait, le quartier qu'il choisirait pour s'installer. Que les douces conversations ainsi échangées ! Jean, tout en devisant, en expliquant ses goûts en matière d'ameublement, allumait machinalement une cigarette, ce qui choquait les promeneurs rencontrés, qui chuchotaient entre eux avec indignation :

— Une si vieille dame, fumer ainsi publiquement.

Jean, désormais, ne prenait guère de précautions, ne redoutant plus qu'aucune fâcheuse surprise put un jour le confondre. Quant à Aline, elle luttait contre elle-même pour conserver son secret. Tant d'amour partagé rendait sa langue brûlante et avide de confidences.

Mais elle possédait assez de prudence instinctive pour se taire. C'était parfois difficile, et il lui arrivait de soupirer :

— Le roi Midas trouvait des roseaux pour étancher sa soif de bavardages... moi, tout m'est péril, il me faut garder le silence toujours.

Alors elle parlait de sa vieille parente, intarissablement, aux élèves médusées.

— Vous savez, disait-elle, ma cousine aime, en fait de mobilier, uniquement "le moderne".

— Ce n'est pas comme dans ses robes, jetait Charlotte narquoise.

— Elle trouve que des lits, c'est bien "coco", vivent les divans, très bas, les tables de verre, les tableaux peints au couteau.

— Elle est piquée, hasardait une autre interlocutrice, est-ce qu'elle

La Semaine Prochaine

Le Secret du Palais de Bronze

par Claude ASCAIN

lière estime. Il est vrai que la "vieille cousine" envoyait à la directrice des boîtes de marrons glacés et des chocolats de prix, attentions délicates qui comblaient d'aise Mlle Marthe, particulièrement friande de sucreries.

Parfois, Jean entraînait Aline sur les remparts, ces ramparts qui avaient tant déplu à la jeune fille et qui maintenant lui paraissaient charmants avec leurs antiques murailles croulantes, feutrées d'herbe blondes et de mousses sèches. A l'horizon, posé dans la vallée aussi creuse qu'une coupe, un village éparpillait ses toits mauves, comme une jonchée de violettes.

— C'est ravissant ce paysage, reconnaissait Aline, sincère.

S'il pleuvait, les deux amis se rendaient volontiers au cinéma (le même devant lequel Jean était apparu pour la première fois à la pensionnaire qui ne le reconnaissait pas encore, afin de voir les actualités. Le jeune homme jugeait tout de même plus sage de ne point s'attabler chaque semaine pour goûter chez le pâtissier Caron, où les demoiselles intriguées le regardaient si attentivement qu'elles finiraient bien par découvrir son déguisement, si ce n'était déjà fait, et en dauberaient par toute la ville.

En décembre s'ouvrait une foire avec baraques et chevaux de bois. Ce fut une joie pour les jeunes complices de manger du nougat, des beignets spongieux, d'essayer leur

claffèrent les moqueuses, tu devrais bien lui dire de s'affubler autrement.

— Moi, je ne voudrais pas sortir avec elle, ricana une autre.

Mais Aline se fâcha tout de suite.

— Ne critiquez pas ma cousine, trancha-t-elle, vous ne la connaissez pas. Moi, je l'adore.

Et elle embrassa fougueusement la photographie.

Une après-midi, Jean confia à sa camarade, en attirant contre lui le bras mince de la jeune fille :

— J'ai toujours eu un sérieux béguin pour vous, et vous avez tellement embelli depuis trois ans. Je serais rudement content si on se mariait tous les deux.

La petite se sentit si troublée qu'elle s'arrêta de marcher, mais elle rétorqua sagement :

— Ce n'est pas possible, voyons.

— Pourquoi ? Je ne vous plais pas ?

— Bête, mais si, seulement ma tante nous trouvera trop jeunes, vous n'êtes même pas majeur.

— Les mariages précoces sont très à la mode, cette saison.

— Et votre situation ?

— Oh ! pour cela, je ne m'en fais pas. Papa est riche, il me donnera des rentes en attendant que je prenne ma place dans son usine de conserves. Vous n'avez jamais visité notre "boîte" ? C'est épatant, vous savez, on s'y croirait toujours à la campagne, avec toutes les ouvrières qui

devrait seulement connaître tout cela?

— Elle juge aussi que nous ne faisons pas assez de gymnastique dans ce collège, que nous devrions porter des robes moins montantes et avoir les jambes nues, c'est bien plus sain, il faut que la peau respire.

— Et c'est ta cousine qui te dit tout cela?

— Mais parfaitement.

— Eh bien, c'est la première fois que nous entendons une vieille dame parler de cette façon-là. C'est un phénomène, ta cousine.

Alors Aline s'arrêtait à regret, car discuter les idées de Jean, parler de lui sous le truchement d'une vieille personne, cela lui était encore un délire.

Elle faisait des vers magnifiant son amour, éprouvant mille difficultés pour soustraire ses essais à la surveillance assidue de Mlle Lossignol, qui furetait volontiers dans les pupitres des élèves, mais cette crainte constante pimentait l'inspiration de la jeune fille.

On commémora bientôt l'anniversaire de Mlle Brancion. Toutes les élèves devaient offrir une fleur à la fillette. Cela durait fort longtemps. Jean, mis au courant de la cérémonie, s'enquit :

— Quel âge a-t-elle, Mlle Brancion?

— Elle ne le dit pas.

— C'est bien fâcheux, j'aurais pu commander pour elle un gâteau, planté de petites bougies, mais ne sachant point le nombre exact qu'il faut en mettre, c'est délicat, j'ai peur de la froisser, si j'en fais disposer une soixantaine, par exemple.

— Jean, pas de bêtises, surtout.

— Soyez tranquille.

Il envoya une corbeille en vanne piquée de roses pâles; la directrice se sentit extrêmement flattée. Elle manda Aline dans son bureau.

— Regardez, lui dit-elle, les admirables fleurs que m'a adressées votre cousine.

— Comment, c'est elle qui vous a donné...

— Oui. Mme Margerie est une femme du plus haut mérite et remplie d'attentions délicates. Il faut beaucoup l'aimer, Aline.

— Oh ? je n'y manque pas, madame la Directrice.

— Tant mieux. J'ai déjà remarqué, d'ailleurs, que depuis que vous la fréquentez hebdomadairement, vous vous étiez grandement améliorée, à tous les points de vue. Il faudra que je félicite Mme Margerie, quand je la verrai, de l'heureuse influence qu'elle a sur vous.

— J'en suis ravie, madame la Directrice.

— Vous vous plaisez bien mieux parmi nous, n'est-ce pas ? Et c'est depuis la venue de Mme Margerie. Elle a dû vous sermonner, au moins ?

— Je ressentais surtout le besoin de savoir que quelqu'un avait de l'affection pour moi, cette certitude m'a donné du courage.

— Allons, mon enfant, vous pouvez rejoindre vos compagnes.

La petite plia les genoux en manière de salut et partit. Elle se sentait toujours d'exquise humeur maintenant. La recommandation de Mlle Marthe lui intimait le devoir d'aimer Jean lui semblait fort comique. Elle s'en esclaffa de bon cœur, tandis que ses camarades affirmaient :

— Autrefois, elle pleurait sans savoir pourquoi, maintenant elle rit de la même manière.

Bien avant le 25 décembre, on organisa un arbre de Noël. Les élèves se distrairent beaucoup à garnir le sapin, à l'enjoliver de guirlandes d'argent, de luisants "cheveux d'ange" et de noix dorées. Il était convenu que

les pensionnaires récolteraient bien quelques bibelots lors de la distribution, mais que la plupart des lots et des bonbons échoueraient à des enfants pauvres, spécialement conviés à un jour fixé. On permit à cette date, aux internes, de troquer leurs sombres costumes d'uniforme pour des robes légères et plus élégantes. C'est pourquoi on vit descendre soudain du dortoir une Aline métamorphosée. Elle portait une toilette longue et blanche, toute unie mais d'une coupe habile. Elle avait détaché ses cheveux qui tombaient moussus jusqu'à ses épaules comme ceux d'un page. Les élèves demeurèrent un instant silencieuses devant cette apparition.

— Elle a l'air d'un ange, chuchotaient-elles avec une attention quelque peu jalouse.

Mlle Tessier, par jeu, mêla à ses boucles tombantes une guirlande argentée comme celles qui festonnaient l'arbre de Noël, et elle parut plus immatérielle encore.

— Tu as embelli depuis que tu es ici, remarqua Charlotte.

Aline pirouetta joyeusement sur elle-même ayant envie de chanter : "C'est l'amour... l'amour... l'amour qui me rend ainsi..."

Mais elle retint à temps cette dangereuse confidence. Elle s'approcha d'un miroir et examina ses yeux clairs comme une eau de montagne, entre les roseaux noirs de ses cils, son visage frais, sa bouche un peu pâlotte mais si tentante... Ah ! si Jean était là, au moins, pour la voir.

Elle regrettait que le jeune homme ne pût l'admirer ainsi, joliment parée, au lieu de ne la connaître que mal coiffée sous un feutre rêche et engoncée dans une robe de serge sombre.

Mais Mme Margerie, invitée tout spécialement, avait prétexté un empêchement.

— Car, songeait Jean, si la directrice est assez myope pour me prendre pour une vieille dame, mon identité serait bien vite découverte par la centaine de paires d'yeux féminins qui me dévisageraient aujourd'hui.

Et sagement il s'était abstenu.

Aline n'en paraissait pas moins gaie, juchée sur une échelle, elle distribuait les jouets, semblant aux petits malheureux conviés qui la regardaient d'en bas, une manière d'archange. Mlle Brancion souriait à sa suave pensionnaire, lui pardonnant pour une fois sa coquetterie manifeste. Les professeurs remarquaient, aigrement :

— Cette enfant change curieusement, ne trouvez-vous pas ? Qu'est-ce qu'elle a donc ?

Une sauterie fut ensuite organisée, Aline entraînait ses compagnes, glissant avec une maîtrise singulière et paraissant particulièrement gracieuse au milieu de ses camarades un peu gauches.

Ce fut vraiment une belle journée, tout le monde se déclarait heureux. Mais dans ce ciel sans nuages un orage se préparait en silence.

Il éclata sous la forme de Mme Crossley qui, un jeudi, fit irruption inopinément au collège. Elle descendit de la voiture qui l'amenait avec quelques difficultés, car elle souffrait de rhumatismes, et se présenta devant la directrice.

— Vous ne m'attendiez pas, mademoiselle, s'excusa-t-elle aussitôt, j'aurais dû, en effet, vous aviser de mon arrivée.

— Mais, chère madame, vous êtes toujours la bienvenue, croyez-le.

— Ma visite, poursuivit la voyageuse, est tout à fait fortuite. Il m'a fallu assister à un enterrement dans la contrée. La cérémonie achevée, je ne savais plus que faire en attendant l'heure de mon train, et ayant cons-

Pour Noël DES BOÎTES DE CADEAU COLGATE-PALMOLIVE SUPERBES COMME ÉTRENNES DONNÉES OU REÇUES

de 25c à \$1.50

La boîte de cadeau Colgate pour ces milliers d'hommes qui font un usage quotidien de Colgate. De la Crème à Dents pour garder leurs dents blanches et brillantes ; de la Crème à Raser, pour leur donner des barbes rapides et durables ; puis la Lotion et le Talc pour le complément d'une barbe parfaite. La boîte d'un dollar contient de grands articles. Les mêmes articles de grandeur moyenne coûtent 50¢ la boîte.

Cette boîte de Cashmere Bouquet au parfum délicat sera reçue avec joie le matin de Noël. L'odeur durable du parfum, de la poudre, du talc et du savon fait la joie des femmes depuis plus de cent trente ans. Les cadeaux de Cashmere Bouquet sont toujours bien accueillis. 75¢

Pour garder ce monsieur important, bien mis et beau... donnez-lui la boîte "haut de forme" de Colgate. Son complet assortiment d'articles de toilette Colgate comprend le grand tube de Crème à Dents, de Crème à Barbe Rapide, le grand modèle de Poudre à Dents, de poudre de Talc et de Lotion à Barbe. Elle durera très longtemps.

Pour ces messieurs qui ont la barbe dure et la peau tendre... Palmolive à l'huile d'olive adoucissante. La grande boîte de cadeau Palmolive contient un tube géant de Crème à Barbe Palmolive, une grande bouteille de Lotion à Barbe Palmolive, la grande boîte de Talc Palmolive et un morceau de Savon Palmolive. La boîte de cadeau Palmolive moyenne coûte 50¢.

COMME CADEAUX
SUPPLÉMENTAIRES
DONNEZ CES ARTICLES
COLGATE-PALMOLIVE
INDIVIDUELS. ILS
PLAIRONT CERTAINEMENT.



Ces belles boîtes Colgate-Palmolive pour Noël ont été préparées pour vous aider à résoudre votre problème des cadeaux. Elles ne manqueront pas de plaire à ces personnes auxquelles vous vous demandez ce que vous pourriez bien offrir.

Chaque boîte contient un assortiment utile d'articles de toilette de haute qualité. Chacune présente un dessin fort attrayant, en des couleurs appropriées à la saison des fêtes... et le prix de chaque boîte est très raisonnable. Passez maintenant votre liste en revue. Il y a une boîte Colgate-Palmolive pour chacun, quelque chose que vous serez content de donner et qu'on sera heureux de recevoir.



Poudre Cashmere Bouquet, le savon le mieux aimé du monde... et le parfum de la grande odeur délicieuse et durable. Un cadeau vraiment attentif.

Ces cadeaux sont en vente à toute pharmacie et à tout magasin à rayons

tâté que je n'étais pas bien loin de chez vous, je me suis fait conduire jusqu'ici. Êtes-vous satisfaite d'Aline ?

— Au plus haut point, assura Mlle Marthe triomphante. Et je suis fort heureuse de vous recevoir. Vous constaterez au moins par vous-même combien votre nièce se trouve bien portante, physiquement et surtout moralement. Car elle se plaît maintenant beaucoup à la pension et je la cite volontiers en exemple aux mères qui désirent placer leur fillette ici et craignent l'ennui des enfants entre ces murs.

— Et son travail ?

— Elle a fait des progrès énormes.

— Vous m'en voyez ravie, mademoiselle. Alors, voulez-vous être assez aimable pour aviser Aline de mon arrivée, que je puisse constater ces heureux résultats.

— C'est que Mlle Tessier n'est pas ici pour l'instant, répondit la directrice, elle se promène avec sa cousine.

— Avec qui ? interrogea Mme Crossley stupéfaite.

— Avec Mme Margerie, votre parente.

— Je ne comprends pas.

— Comment ? Vous ne connaissez pas Mme Margerie ?

— Pas le moins du monde, nous ne comptons sûrement personne de ce nom-là dans notre famille.

— C'est extraordinaire, murmura Mlle Marthe saisie, cependant Aline semble fort liée avec cette dame, très respectable d'ailleurs.

— Il y a combien de temps que ma nièce fréquente cette personne ?

— Cinq ou six semaines environ.

— Vous auriez dû m'en aviser, reprocha la visiteuse, tandis que la directrice devenait très rouge, c'est peut-être une aventurière que cette femme-là, une intrigante, que sais-je, pis encore. On ne laisse pas une enfant de l'âge de ma nièce errer sans surveillance, avec n'importe qui.

Mlle Brancion sentait une sourde inquiétude grandir en elle. Elle se rappelait maintenant que Mme Margerie s'était présentée comme l'envoyée de Mme Crossley, qui assurait aujourd'hui ne point du tout la connaître. Tout en s'efforçant d'apaiser le juste ressentiment de cette dernière, Mlle Marthe essayait de se rassurer elle-même. Cette Mme Margerie, si discrète, et qui lui offrait de si succulents bonbons, ne pouvait pas, voyons, être une créature dangereuse. Et avisant que d'un pied coléreux Mme Crossley, oubliant ses rhumatismes, martelait le parquet, elle ajouta :

— Ne vous impatientez pas de la sorte, chère madame, Aline sera reconduite ici par sa cousine à cinq heures, elles sont toujours exactes. Je confronterai alors cette dame avec vous et toutes vos défiances à son égard tomberont à sa vue.

Mlle Brancion sonna et commanda au concierge accouru :

— Père Thillois, dès que Mlle Tessier rentrera, vous lui direz qu'elle vienne immédiatement dans mon cabinet, ainsi que la personne qui l'accompagne.

— Bien, madame la Directrice.

Le boiteux disparut derrière les portes matelassées du bureau. Mme Crossley, silencieuse, surveillait avec énervement les pesantes aiguilles d'un large œil-de-bœuf qui garnissait un mur, entre deux têtes de cerf naturalisées. Il lui semblait que les minutes duraient des heures tant son impatience croissait.

Aline et son jeune mentor revenaient tranquillement de leur promenade hebdomadaire. Cette fois, ils étaient allés à la campagne, profitant d'un soleil hivernal, particulièrement

engageant. Ils avaient goûté dans une guinguette. On leur avait servi des gâteaux légers et croustillants à souhait. Ils avaient dû courir ensuite afin de sauter dans un tramway et d'être revenus à l'heure voulue à la pension. Essoufflés, joyeux, ils assumaient entre eux que c'était là une de leurs meilleures escapades. Quand Jean aperçut le père Thillois, guettant leur retour sur le seuil du pensionnat, il jeta précipitamment la cigarette qu'il fumait et déduisit aussitôt qu'il y avait quelque chose.

— On vous attend toutes les deux dans le cabinet de la directrice, déclara le concierge.

— Ce serait le moment ou jamais de filer, observa mentalement le jeune homme.

Mais il remarqua alors que sa compagne avait un visage si défait par l'appréhension, qu'il voulut la reconforter :

— Ne craignez rien, mon petit, tout se passera très bien, chuchota-t-il.

Aline pénétra dans le bureau.

— Oh ! ma tante, balbutia-t-elle consternée.

Jean faisait à son tour son entrée. Mme Crossley marcha vers lui, menaçante, et interrogea :

— Qui êtes-vous ?

— Ma chère Emma, vous ne me remettez donc pas ? demanda la pseudo Mme Margerie en faisant des grâces.

— Non, trancha durement Mme Crossley, je ne sais pas qui vous êtes, et si vous ne me fournissez pas d'explications immédiates, je vous fais arrêter, moi.

Mlle Brancion lança un coup d'œil rapide autour d'elle, afin de vérifier si les fenêtres et les doubles portes étaient soigneusement closes, puis elle supplia :

— Madame Crossley, je vous de demande en grâce, pas d'altercation dans mon établissement. Songez au tort que vous me feriez.

— Alors, que cette personne donne son identité.

Mme Margerie eut une seconde d'hésitation, puis, prenant désormais son parti, ôta lentement ses lunettes, retira son chapeau en même temps que sa perruque grise cousue au feutre, et effaçant de la main les traces de crayon qui rideaient son juvénile visage, se présenta.

— Jean Margerie, pour vous servir. — Ciel ! un homme, glapit Mlle Marthe effondrée.

Et elle faillit s'évanouir.

— Dévergondée, hurlait la tante d'Aline en dardant sur la jeune fille des yeux furibonds.

— Une minute, interrompit Jean très calme. Je ne demande qu'à épouser Mlle Tessier. Moi, je suis le fils de Jacques Margerie, des "Grandes Conserves", vous connaissez certainement notre marque, elle est importante. Et si vous n'avez jamais goûté nos produits, vous vous rappelez sûrement nos affiches qui couvrent les murs de Paris. Aline pourrait trouver plus mauvais parti que moi.

— Non, décréta rudement Mme Crossley, le nez froncé, vous ne vous marierez pas. Ah ! vous vous êtes moqués de moi, je vous punirai comme vous le méritez. Aline ira dans un couvent jusqu'à sa majorité, cela lui apprendra...

— Vous avez tort, madame, observa Jean péremptoire, voilà deux mois que je fréquente assidûment votre nièce, une union entre nous presse peut-être plus que vous ne pensez... réfléchissez-y.

— Misérable ! s'étrangla la tante.

— Mais pourquoi dites-vous cela, murmura Aline frissonnante. Vous savez bien que nous ne faisons rien de mal ensemble ? Nous mangions des éclairs chez Caron, le pâtissier,

nous nous promenions sur les remparts...

— Maladroite, souffla Jean en lui poussant le coude, oulez-vous vous taire, vous allez faire rater ma combine.

— Mariez-les donc, plaidait Mlle Marthe affolée, pourquoi susciter un scandale, quand tout peut s'arranger encore au mieux de vos intérêts.

— Vous entendez-là la voix du bon sens, émit M. Margerie sentencieusement. Mlle Brancion m'a toujours paru une femme intelligente et de profond discernement.

— Parlons-en, jeta Mme Crossley furieuse, vous vous payez sa tête depuis des semaines et elle ne s'en est jamais aperçue. Ce qu'elle désire, c'est que je ne lui porte pas préjudice, en dévoilant partout son manque de perspicacité et de surveillance. Si les mères de familles apprenaient ce qui se passe ici elles retireraient immédiatement leurs filles de cet établissement soi-disant de premier ordre, et elles auraient fichtre raison.

Mlle Marthe, mécontente d'avoir été devinée, répliqua perfidement :

— Ce que vous vouliez, vous, c'était d'être débarrassée de votre nièce, vous ne l'avez mise ici que pour cette raison. Vous trouvez aujourd'hui l'occasion de vous en défaire à jamais, profitez-en.

— Le mieux, poursuivit le jeune homme, ce serait de nous marier le trimestre scolaire achevé. Tout le monde serait satisfait, et il n'y aurait point à craindre de médisance ni de racontars.

On frappait à la porte.

— Vite, remettez votre chapeau, commanda Mlle Brancion à Jean.

Le jeune homme qui depuis un instant s'éventait avec sa perruque, la réajusta tant bien que mal sur son crâne, fit retomber sa voilette, replanta ses lunettes.

— Voilà, annonça-t-il goguenard, je suis enfin prêt.

— Entre, jeta Mlle Marthe.

C'était Thillois qui venait apporter une carte.

— Je ne reçois personne pour le moment, décréta la directrice nerveusement, je suis trop occupée, dites qu'on repasse tout à l'heure.

Quand le concierge fut sorti, elle ajouta :

— Allons, il faut terminer cette aventure au mieux, n'est-ce pas, madame Crossley ?

Mais la tante, profondément dépitée, ne répondit pas. La fièvre allumait deux taches rouges sur les joues de la directrice qui paraissait ainsi, contrairement à ses habitudes, outrageusement fardée. Jean s'approcha d'elle en murmurant :

— Mademoiselle, je vous en prie, défendez Aline, empêchez surtout que sa tante ne l'emmène avant demain, je vais faire venir mon père, ici, et j'espère qu'il pourra fléchir la mauvaise volonté de Mme Crossley.

— Je ferai pour le mieux, promit Mlle Marthe, mais vous êtes un mauvais enfant de m'avoir jouée de la sorte. Quand je pense que je réjouissais de voir Mlle Tessier s'habituer à ma maison et assurer à ses compagnes, "le meilleur temps de la vie est celui des études". Je ne me doutais guère de ce qui motivait son contentement.

— Pardonnez-moi, supplia Jean, confus et humble comme un petit garçon.

Puis il partit, en hâte, et courut jusqu'à une cabine téléphonique. Les passants regardaient avec stupéfaction une aussi vieille personne qui, jupes relevées, faisait d'impressionnantes foulées de coureur à pied, sans en paraître manquer de souffle.

— Allo ! allo ! criait le jeune homme nerveux et volubile. C'est toi,

papa ? Ecoute, arrive, je t'en prie... Oui, tout de suite. J'ai à te parler... Ne te tourmente pas, c'est assez grave, mais je n'ai pas fait une irrémédiable bêtise. Tout peut s'arranger, je te raconterai... Alors, tu viens ? Merci, tu es vraiment gentil... Et puis aussi, apporte une caisse de confitures, oui, je la donnerai à quelqu'un. A bientôt ?... Je t'attends avec impatience.

III

Le jeune homme rentra chez lui, afin de retirer enfin son déguisement.

M. Jacques Margerie arriva vers dix heures du soir ; il avait pris sa voiture.

— Que se passe-t-il donc ? interrogeait-il un peu inquiet.

— Je suis amoureux, annonça Jean.

— Et alors ?

— Et alors, pour pouvoir rencontrer facilement celle que j'aime dans sa pension, je me suis transformé en vieille dame.

— Mais tu es fou.

— Tout s'est fort bien passé, jusqu'à cette après-midi, où j'ai été subitement obligé de me démasquer, devant une tante revêche qui déteste Aline, dont elle est la tutrice. Elle va certainement la faire souffrir, si nous ne parvenons pas à retirer la petite de ses griffes. Et puis je serais vraiment trop malheureux si je ne l'épousais pas tout de suite.

— Tout de suite ? Comme cela, dans les vingt-quatre heures sans doute ? Tu perds la tête. Comment est cette jeune fille d'abord ?

— Adorable.

— Mais encore ?

— La fille unique de Joris Tessier, l'avocat, qui s'est tué avec sa femme en auto voilà quelques mois. Te souviens-tu de cet accident ?

— Parfaitement.

— J'avais rencontré Aline à Dinard il y a trois ans, et dès que je l'ai revue, ici, toute menue et blonde parmi les autres pensionnaires, j'ai senti que c'était le coup de foudre, le vrai. Oh ! papa, aide-moi, je t'en supplie.

— Que faut-il que je fasse ?

— Aller trouver demain la directrice, ensuite parler à la tante, Mme Crossley, et tâcher d'obtenir son consentement.

— Tout cela me paraît bien précipité, et puis, réellement, tu t'es mis dans ton tort, on n'agit pas de la sorte. La tante a raison d'être fâchée.

— J'ai tout de même l'espoir qu'elle acceptera, car je lui ai fait croire qu'il était grand temps, si on voulait éviter un scandale, de nous unir Aline et moi.

— Jean...

— Mais ce n'est pas vrai, papa. J'ai dit cela uniquement pour influencer Mme Crossley.

— Et la caisse de confitures que tu m'as fait apporter ?

— C'est pour la directrice, elle les adore, c'est une sucrée. Et puis je lui dois bien un cadeau, je l'ai tant mystifiée depuis deux mois.

Le lendemain, Jacques Margerie pénétrait de bon matin dans le cabinet de Mlle Brancion. Il s'entretint longuement avec elle, tâchant d'excuser le stratagème un peu osé de son fils.

— Il s'est très mal conduit à votre égard, mademoiselle, je le sais, et pourtant je vous demande de ne point lui en tenir rigueur, car il faut pardonner aux amoureux.

— Je ne lui en veux pas, affirma Mlle Marthe, tout ce que je souhaite, c'est que cette affaire ne s'ébruite point et ne puisse nuire au bon renom de mon institution.

— Nous allons agir le plus discrètement possible, promit Jacques Mar-

gerie. Puis-je vous prier de me faire connaître cette petite Aline, que mon fils me destine pour bru ?

— Mais parfaitement, je vais l'appeler immédiatement.

Aline se présenta quelques instants plus tard. Elle apparut douce et charmante dans son austère tenue de pensionnaire. Elle se sentait fort troublée.

— J'ai très bien connu vos parents, mademoiselle, lui apprit aimablement le visiteur, je me suis trouvé plusieurs fois en leur compagnie à la chasse. Vous ressemblez à votre père, d'ailleurs, avec en plus le charme blond de votre mère.

La petite, très émue par cette évocation, avait les larmes aux yeux.

— Alors vous voulez bien épouser mon brigand de fils ? Oui ? En ce cas, nous allons essayer de fléchir votre tante. J'aimerais assez avoir une entrevue avec elle ici, plutôt que de la déranger à l'hôtel où elle est descendue. Connaissez-vous même son adresse ?

— Oui, affirma la directrice, je vais lui téléphoner afin de lui demander un rendez-vous, elle ne peut guère vous le refuser.

Et Mlle Marthe demanda la communication avec l'Hostellerie de l'Outarde Bleue, résidence momentanée de Mme Crossley, mais le portier assura que la dame venait justement de sortir.

Ce contretemps imprévu irrita visiblement M. Margerie, pressé d'en finir avec sa difficile négociation. Heureusement, quelques minutes après, Mme Crossley se faisait annoncer à la pension. Mais elle venait retirer sa nièce de cet établissement, et refusait de rencontrer aucun des membres de la famille Margerie.

Mlle Brancion dut particulièrement insister afin qu'elle voulût bien accepter un court entretien avec Jacques Margerie. La vindicative tante opposa tout d'abord un visage de glace aux propos de son interlocutrice, l'accablant de reproches au sujet de son fils, et se répandant en invectives contre le manque de retenue de la jeunesse actuelle.

Jacques Margerie essaya toute cette algarade avec patience, essayant de disculper Jean sans y parvenir. Mais il trouva bientôt pour adoucir sa furieuse partenaire, que mots heureux.

— Chère madame, dit-il, je comprends toute votre colère, et je suis moi-même fort courroucé contre mon gredin de fils, qui s'est fâcheusement conduit en cette affaire, cette petite prisonnière s'ennuyait tant... elle a accepté la première distraction venue, sans en mesurer les périls. Mme Crossley, ne soyez pas inhumaine à l'égard de ces enfants. Vous paraissez si jeune que vous comprenez, j'en suis certain, leur désir de s'unir. Jolie comme vous êtes, vous devez bien sûrement recevoir encore force madrigaux. Excusez donc ces petits qui, eux aussi, ont écouté leur cœur.

Mme Crossley, qui n'avait jamais été séduisante et qui, depuis vingt ans, ne connaissait plus aucun hommage masculin, fut singulièrement flattée que M. Margerie parût soupçonner qu'elle remportait tant de succès auprès des hommes. Elle le regarda attentivement, le jugea fort élégant et beau avec ses tempes grises et ses longs yeux sombres. Il était veuf... donc libre de se remarier un jour.

— Il ne faut pas le contrarier, pensa Mme Crossley, sait-on jamais ce que l'avenir nous réserve.

Et, avec un sourire qu'elle voulait croire irrésistible, elle accorda enfin son consentement.

— Tout de même, pensait Jacques Margerie, comme quelques compli-

ments judicieusement distribués peuvent entamer des résolutions qui paraissent farouches.

— Alors, dit Mlle Brancion très satisfaite, Aline, vous pouvez aller faire vos paquets, je vous mets en vacances immédiatement.

Elle attira la jeune fille contre elle en murmurant :

— Ma petite, je suis infiniment contente de la tournure qu'ont prise les événements. Vous vous êtes conduite de façon bien inconsidérée, mais j'aime savoir les gens heureux, et ce n'est pas parce que j'ai dû, moi, demeurer célibataire, que j'envie ou reprouve celles qui suivent leur vrai devoir, celui pour lequel elles ont été créées. J'espère, mon enfant, que vous conserverez de votre séjour parmi nous un bon souvenir et que vous songerez à moi avec douceur.

— Oh ! oui, mademoiselle, s'écria Aline, touchée, je vous aime bien, vous savez, et je n'ai jamais songé à vous occasionner des ennuis ni à vous faire de la peine.

Et la jeune fille s'en fut légère jusqu'au dortoir. Ses compagnes, intriguées, vinrent regarder ce qu'elle y faisait.

— Tu prépares déjà ton baluchon ? Tu t'y prends à l'avance, les vacances ne commencent que dans huit jours.

— C'est que je pars tout de suite.

— Avec ta tante ? Elle est donc venue te chercher ?

— Oui.

— Alors tu reviens au début de janvier ?

— Non. Je reste à Paris définitivement.

— Ta tante te conserve près d'elle ? Elle a changé d'avis, elle qui prétendait que tu devais poursuivre tes études.

— Elle pense sans doute toujours de la même façon, seulement maintenant... je me marie.

— Comment ? Tu te moques de nous. C'est une blague.

— Mais non, je vous assure, je vais me marier.

— Avec qui donc ?

— Jean Margerie.

— Où l'as-tu rencontré ?

— Oh ? il y a longtemps que je le connais.

— Mais tu ne nous en as jamais parlé.

— Je n'en ai pas eu l'occasion, voilà tout.

— Tu n'es qu'une cachotière, tu étais fiancée et tu ne disais rien.

— Voilà pourquoi tu te montrais si contente.

— Evidemment.

— Et... menteuse ! Quand on te demandait ce qui te rendait si gaie, tu répondais que c'était parce que ta vieille cousine te faisait sortir et que cela te distrait.

— Mais c'était vrai.

— Tais-toi donc, tu nous a monté le cou.

— Ecoutez, déclara doucement Aline, vous ne pouvez pas comprendre. Sachez simplement que j'ai eu des fiançailles très romanesques et que je vous souhaite à toutes d'être un jour aussi heureuse que je le suis en ce moment.

Les jeunes filles observaient avec ébahissement leur camarade qui empilait, avec des yeux brillants et des gestes radieux, son linge dans des mallettes. Quand ses bagages furent bouclés, elle embrassa chacun de ses compagnes et dit :

— Allons, bon courage, et, vous savez, je penserai souvent à vous. Vous êtes toutes bien gentilles.

M. Margerie avait proposé à Mme Crossley :

— Je vais vous conduire à Paris, si vous me le permettez, il y a place largement pour quatre personnes dans

(Lire la suite page 19)



...exigent que vous recouriez à la Poudre Woodbury à l'abri des Microbes !

SUR vos joues, votre front, votre nez et votre menton, la nouvelle poudre fa-

son extrême finesse, ses teintes délicates mettent de la vie sur les visages les plus pâles. D'une adhérence parfaite et uniforme, elle reste en place tant que vous ne la lavez pas; elle cache discrètement les menues imperfections. Et pourtant, la Poudre faciale Woodbury ne peut obstruer ni dilater les pores !

Une autre qualité, qui rend la Woodbury supérieure à la plupart des poudres faciales, c'est sa résistance aux microbes.

Vous savez fort bien que les microbes s'installent dans une poudre faciale. Mais n'oubliez pas que ces microbes peuvent provoquer de l'infection sur votre peau ! Une houppette souillée où les microbes se multiplient peut être la cause de vilains boutons. C'est pourquoi les dermatologistes de Woodbury ont mis cette nouvelle Poudre faciale Woodbury à l'abri des microbes pour toujours ! Après comme avant, les microbes n'y vivent pas.

Mettez sur votre peau cette poudre séduisante et stérilisée ! La teinte médium "Radiant" est populaire. Il y a six teintes choisies par des experts de la mode. Essayez-les vous-même, en envoyant le coupon ci-dessous. \$1.00, 50¢, 25¢, 15¢.

POSTEZ MAINTENANT... POUR UN NECESSAIRE

Contient 6 teintes de Poudre faciale Woodbury, un savon "solarisé" Woodbury, grandeur d'hôte, et de gros tubes de 2 Crèmes de beauté Woodbury. Ci-inclus 10¢ pour frais d'emballage et d'expédition. Postez à :

John H. Woodbury, Ltd., Dépt 1737, Perth, Ont.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____



Gare aux imitations. Voyez la tête et la signature, John H. Woodbury, Ltd. sur tous les produits Woodbury

FABRICATION CANADIENNE

L'ACTUALITÉ À TRAVERS LE MONDE

FRANCE

Ce que doit être l'armée française
par le Général Weygand
de l'Académie Française

Il est indispensable que nous disposions, en tout temps, de troupes aménagées et dotées pour parer à une attaque brusquée, et il faut également que la mobilisation rapide de la totalité de nos forces ne soit pas compromise. Il ne s'agit pas d'opposer la qualité à la quantité, ce qui est un simple jeu de mots, mais de disposer en tout temps de la qualité en quantité suffisante, et, très vite après, de la quantité pourvue de qualité.

Pas d'armée « de choc »

Cette double nécessité exclut deux conceptions. D'abord, celle qui consiste à renforcer les unités stationnées sur la frontière, ou à sa portée, au détriment des autres. Diminuer le nombre des unités de l'intérieur ou en réduire exagérément les effectifs, c'est en ramener toutes les unités actives au niveau d'unités de formation, inutilisables sur un champ de bataille avant plusieurs semaines; c'est aussi compromettre la mobilisation de la masse en abaissant sa qualité et en lui imposant des délais incompatibles avec l'idée qu'il faut se faire de l'ouverture d'un conflit moderne...

...L'autre conception préconise une armée d'élite ou de choc, composée de soldats de métier, richement dotée de matériel moderne, et, en arrière, une armée de second choix, composée d'hommes du contingent, moins pourvue de toutes matières, car il ne pourrait en être autrement. Cette armée aurait vite fait de décliner moralement et intellectuellement à l'état de milice. Il faut au contraire que les divisions stationnées dans les fonds de nos provinces les plus éloignées du Rhin rivalisent d'entrain et de valeur avec celles de la frontière...

Non, à aucun prix deux armées, quand même la chose serait matériellement réalisable. L'armée française doit être une, comme la France elle-même.

Le problème des spécialistes

Le matériel mis en usage ne peut être convenablement utilisé et entretenu sans spécialistes. Il y a plusieurs années que l'on en parle, mais en dehors des troupes spéciales, il n'en existe que peu ou point. On paraît heureusement décidé à combler cette lacune et à s'y prendre de la bonne façon. Depuis longtemps, l'armée navale, armée de matériel, nous donne un exemple facile à suivre. Les spécialistes mécaniciens ou électriciens de l'armée de terre doivent avoir été instruits dans des écoles et pouvoir, tout en continuant d'exercer leur spécialité dans les différents corps de troupes, y monter en grade.

L'armée défensive, absurdité!

... Un dernier mot enfin pour faire justice d'une formule souvent employée: la France doit avoir une armée défensive. Du point de vue militaire, elle est absurde et dangereuse. Absurde parce qu'une armée est faite pour se battre et que la lutte réclame, selon les circonstances, l'emploi de l'offensive ou de la défensive. Dangereuse, parce qu'elle risque de conduire une armée à la défensive passive, c'est-à-dire à la défaite certaine, et à la rendre incapable d'offensive, c'est-à-dire de vaincre.

Faut-il demander au pays un effort supplémentaire?

... Une fois de plus, l'Allemagne nous donne un avertissement. Sa-

chons l'entendre et examiner sans faiblesse le problème qui nous est posé. Ce n'est pas celui des classes creuses. Il ne s'agit pas davantage d'un débat académique pour la quantité ou la qualité, pour le matériel ou les effectifs. L'heure n'est pas aux subterfuges masquant l'effort à accomplir. C'est la question de la politique militaire de la France qu'il faut enfin traiter dans son ampleur, l'esprit dégagé des idéologies, les yeux bien ouverts sur les faits: ce peut être une question de vie ou de mort.

D'un examen sincère, déduisons l'armée qu'il nous faut, et mettons-nous sans aucun retard à l'œuvre pour lui donner les effectifs, le matériel et l'appui moral qui lui sont indispensables. Poursuivons cette œuvre avec

qu'on le fasse courageusement: il n'a jamais reculé devant un sacrifice dont on lui avait fait comprendre la nécessité. A ce prix seulement, la France acquerra les chances les plus certaines d'écarter la guerre parce qu'elle sera forte et qu'elle aura du même coup resserré ses amitiés en se montrant toujours digne de son grand passé.

(*La Revue des Deux Mondes*)

NEW-YORK

L'intelligence des animaux

Teddy, le crapaud intelligent

Un grand crapaud, que nous appelions Teddy, vivait depuis longtemps dans mon jardin. Un jour, je décidai

rafraichit un peu. Je le regardai attentivement: c'était bien Teddy.

Tortue alpiniste

Deux jeunes gens travaillant dans une mine de Virginia Dale (Californie), capturèrent un couple de tortues. Ils firent un petit trou dans la carapace de chaque bête et griffonnèrent à côté leurs initiales. Quelques mois plus tard, les deux mineurs décidèrent de se rendre à pied chez eux, à San Bernardino, à 14 milles de Virginia Dale au delà d'une double chaîne de montagnes. Ils emportèrent avec eux, au fond de leur sac, les deux tortues.

A San Bernardino, les animaux furent remis en liberté. Un matin, l'une des tortues disparut et ne put être retrouvée. Quelques semaines plus tard, les jeunes gens reprirent la route, pour rentrer à Virginia Dale. A mi-chemin, au sommet du col Morongo, ils se heurtèrent à la tortue disparue qui rentrait tranquillement à la maison. Aucune erreur n'était possible: la tortue avait un petit trou dans la carapace et portait les initiales des jeunes gens.

Le grand collie

Bobbie était un collie à long pedigree. Lorsqu'il avait deux ans, son maître le prit avec lui en auto, de sa maison à Silverton (Oregon) jusqu'à Wolcott (Indiana), soit un trajet de près de 3,000 milles. A Wolcott, le collie fut attaqué et chassé de la ville par une troupe de chiens hostiles, son maître le chercha en vain, Bobbie était introuvable.

Six mois plus tard, au début de février, Bobbie rentra chez lui, à Silverton.

Au cours de son voyage, non seulement il traversa les Montagnes Rocheuses, en plein hiver, dans la neige, mais passa à la nage maintes rivières et maints lacs. A un moment donné pour éviter d'être pris, il se jeta du haut d'un pont dans les eaux du Missouri. De temps en temps, il choisissait un maître provisoire, puis, reposé, reprenait sa route. Une fois, il fut capturé par des employés de fourrière, mais parvint à s'échapper au moment où l'on ouvrait la porte de la voiture.

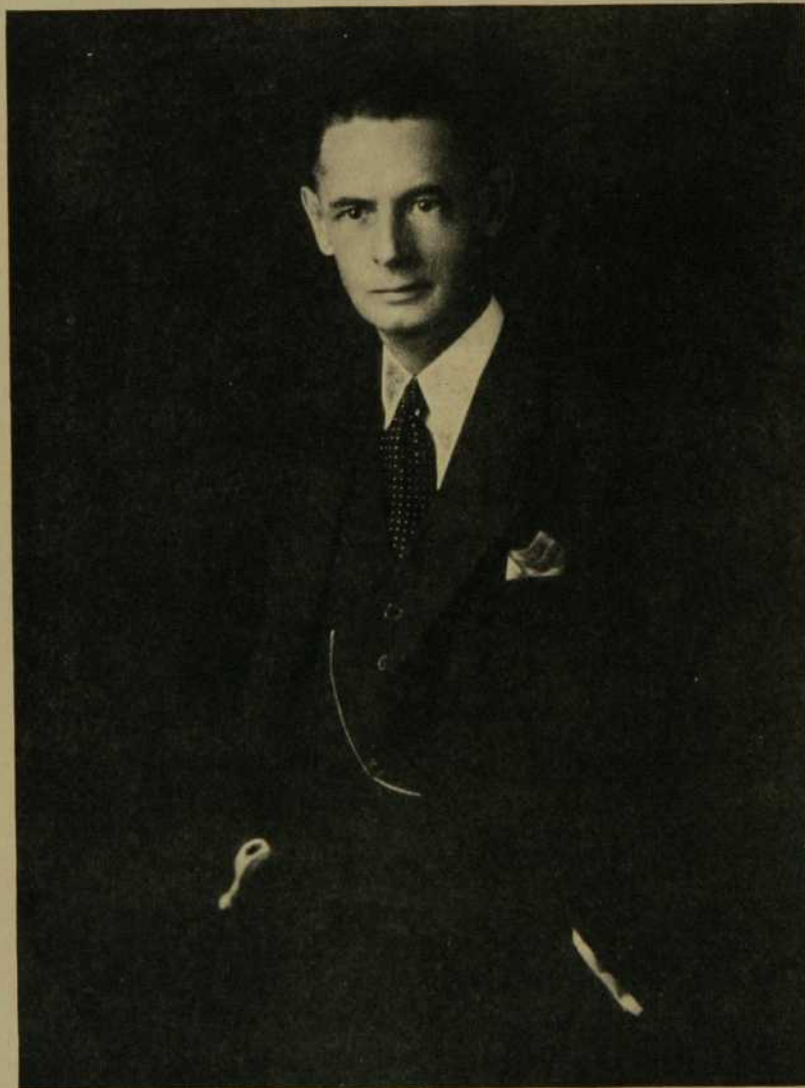
On put établir que Bobbie avait fait, au cours des premiers trois mois et demi, 900 milles, mais la plupart en rond. Plus tard, il retrouva sa route où il avait roulé avec son maître et ne se trompa plus.

Pour cet exploit, dûment vérifié et certifié, Bobbie reçut un collier en or, ainsi que des cadeaux de France, d'Angleterre, d'Australie et de toute l'Amérique.

Le canard indépendant

John Burroughs acheta un canard dans une ferme située à 2 m. 1/2 de la sienne. Il l'apporta chez lui dans un sac et le laissa emprisonné avec deux canes. Mais le canard tournait la tête vers sa maison et n'approchait pas des canes. Après quatre jours, Burroughs décida de laisser le canard « courir sa chance », et le remit en liberté. Immédiatement, le volatile traversa le jardin dans la bonne direction jusqu'à la route. Là, il eut peur d'un chien et se sauva. Mais après un détour, il revint sur la route, prit un bain dans une pièce d'eau, puis marcha fermement vers son but. Arrivé près de sa ferme, il se mit à courir.

(*Readers Digest, New-York*)



M. F. CODERRE, gérant général de la Corporation des Biscuits Viau, de Montréal, que "Le Samedi" a le plaisir de compter, depuis plusieurs années, au nombre de ses fidèles lecteurs.

Photo Blank & Stoller

suite, sans l'interrompre si le ciel paraît un moment s'éclaircir, car la période des orages peut être longue. On entend répondre: « Alors, c'est une fois de plus la course aux armements! » Encore une de ces formules contre lesquelles il faut se battre. La France avec ses quarante millions d'habitants, dont hélas, une forte proportion de vieillards, ne peut prétendre à armer autant d'hommes que la jeune Allemagne de soixante millions, pas plus qu'à atteindre le niveau de ses fabrications de guerre. Mais elle peut, et elle doit, en restant dans les limites de ses moyens, organiser sa défense, dans les conditions de puissance matérielle et morale conformes à son génie, qui lui assurent le respect de tous.

S'il faut pour cela demander à son peuple un effort supplémentaire,

de faire une expérience: si je le transportais à une certaine distance de ma maison, retrouverait-il son chemin? J'attachai donc à l'une de ses pattes une petite bague avec mon nom, je le mis dans une boîte et l'emmenai, par chemin de fer, dans un lieu situé près de Wakefield (Mass.) où se trouve ma maison. J'ouvris la boîte à 10 h. 50 du soir. Teddy en sortit, regarda autour de lui comme en cherchant à s'orienter, puis partit en sautant dans la direction de ma maison. Je le suivis pendant un moment et pus constater qu'il avait pris la ligne directe vers Wakefield. C'était à 11 h. Puis, je rentrai chez moi.

A 6 h. 15 du matin, j'arrosai mon jardin, lorsque je vis arriver vers moi un crapaud tout poussiéreux, ayant une minuscule bague sur sa patte arrière. Il se plaça sous le robinet et se

(Suite de la page 17)

ma voiture, et le trajet sera plus agréable par la route que par le train. Ne craignez rien, je conduis prudemment et j'ai apporté des couvertures, vous ne risquez donc pas de prendre froid.

La beauté de l'automobile avait fasciné Mme Crossley et elle se sentait assez satisfaite de revenir ainsi luxueusement chez elle, au grand étonnement de sa concierge, qui ne manquerait pas de la voir. Le mariage de sa nièce n'était point sans la flatter maintenant. Quel orgueil n'éprouverait-elle pas quand, de retour à Paris, elle annoncerait à ses partenaires habituelles, aux joueuses de belotes suffoquées de surprise :

— Vous savez, Aline, malgré son jeune âge, a tourné la tête d'un garçon très riche, le fils du fabricant des "Grandes Conserves", vous savez bien, on voit leurs affiches-reclames un peu partout.

Et puis commander le trousseau, choisir la robe de mariée, dresser la liste des convives pour le repas de noces, que d'occupations nouvelles et amusantes !

Et ces préparatifs seraient rapidement menés, elle n'aurait pas le temps de s'en lasser. Les enfants seraient mariés en vitesse, et Coco, son cher perroquet, ne pourrait en vouloir à sa maîtresse de lui imposer une nièce qu'il n'aimait pas.

Aline arrivait, on cassa les bagages dans la voiture et, les voyageuses installées, M. Margerie mettait le moteur en marche, quand soudain la jeune fille s'écria :

— J'ai oublié quelque chose, vous permettez que j'aille le chercher ?

— Quelle étourdie tu fais, reprocha la tante, bien à l'aise sur la banquette arrière, tu n'as pas de cervelle décidément.

— Prenez tout votre temps, mon enfant, dit avec politesse M. Margerie, assis à côté de son fils près du volant.

Aline grimpa au galop jusqu'au dortoir et saisit sur une petite table la photographie qui la représentait avec sa vieille cousine. Puis elle redescendit, serrant le carton sur son cœur. Elle adressa de loin un au revoir à ses compagnes attristées et un baiser d'adieu à Mlle Brancion qui la regardait partir. Puis elle s'en-gouffra dans l'auto.

Penché vers Jean, elle murmura : — J'avais laissé là-haut notre portrait. C'est un fétiche, il faudra l'accrocher "chez nous", n'est-ce pas ?

— Je crois bien, approuva le jeune homme, et quelle preuve décisive, quand nous raconterons nos fiançailles que beaucoup refuseraient de croire plausibles.

— En voilà assez, trancha Mme Crossley déjà maussade, et tâche, Aline, de te tenir convenablement durant le trajet; assieds-toi près de moi et n'en bouge plus. Je ne tolérerai pas que tu parles ainsi à ton fiancé, vous aurez bien le temps à Paris de bavarder ensemble.

Aline, obéissante, se campa contre sa tante, la voiture démarra et la petite, qui paraissait très sage, souriait malicieusement à Jean dans le rétroviseur.

Ils déjeunèrent dans une auberge qui dressait au bord de la route une façade rouge croisée de blanc. Le chef cuisinier vint saluer les arrivants tenant en équilibre sur sa tête un volumineux bonnet. Les convives s'installèrent face à une haute cheminée brasillante de bûches. On leur servit un pâté onctueux, des champignons baignés de crème et un poulet qui, embroché, tourna lentement devant leurs yeux, afin de se faire dorer à point par une chantante botte de sarments.

Mme Crossley, volontiers gourmande, appréciait la délicatesse du repas et les attentions de Jacques Margerie, habitué à être fort galant avec toutes les femmes. Il s'occupait beaucoup de sa future belle-fille, qu'il jugeait charmante. Aline avait conservé son tailleur d'uniforme, mais ses cheveux libérés redonnaient à son visage un aspect angélique.

Au moment du café, les deux jeunes gens sortirent dans le petit jardin qui prolongeait l'hostellerie, une bise aigre soufflait, mais ils ne redoutaient point le froid.

— Contente ? interrogea Jean.

— Oh ! oui. Mais j'ai eu très peu, vous savez. Je n'ai pas dormi cette nuit.

— Vous voyez bien que tout s'est parfaitement arrangé, affirma le jeune homme, déjà oublieux de ses récents soucis. Et si même ce petit drame n'était point survenu, hâtant notre union, nous aurions peut-être dû attendre encore longtemps avant de nous marier, tandis que maintenant...

— Evidemment, mais je suis un peu confuse tout de même à cause de Mlle Brancion, qui croira toujours que nous nous sommes moqués d'elle.

— Allons, ne vous en faites pas pour "dame Marthe", elle ne paraît pas si susceptible. Et chaque fois qu'elle mangera des nos confitures (je lui en enverrai encore), elle verra surgir dans sa mémoire l'image de la vieille cousine Margerie avec sa voilette, ses cheveux blancs et ses lunettes, qui minaudait si gentiment avec elle. Elle n'a pas tant de souvenirs folâtres, la pauvre demoiselle, nous lui avons fourni une manière de petit roman dans sa vie, elle doit nous en remercier.

— Jean, vous avez une façon d'arranger l'histoire.

— C'est de cette façon que la comprennent les vrais historiens.

M. Margerie appelait son fils. Il fallait repartir. Mme Crossley, un peu congestionnée par une laborieuse digestion, s'assoupit bientôt dans la voiture.

Elle se réveilla avant Paris et rectifia les plis de son manteau, voulant être particulièrement digne pour descendre devant chez elle. Comme elle l'avait escompté, la concierge se tenait aux aguets sur le seuil et put ainsi voir la luxueuse voiture ramener sa locataire.

Mme Crossley invita les messieurs Margerie à boire "un doigt de porto" dans son appartement.

Dès qu'elle y eut pénétré, elle se dirigea rapidement vers le perchoir de Coco, afin de caresser le crâne de l'animal et d'apaiser son courroux, car le perroquet délaissé depuis la veille ne se montrait point de belle humeur.

Aline retrouvait le logis de sa tante avec sa stricte ordonnance et sa pesante atmosphère d'ennui. Mais elle se rassurait : elle n'aurait plus à y demeurer longtemps.

Lorsque M. Margerie eut dégusté le vin offert et croqué des gaufrettes, il annonça qu'il fallait partir, et comme Aline regardait Jean, toute triste à l'idée de le quitter, son futur beau-père proposa gentiment :

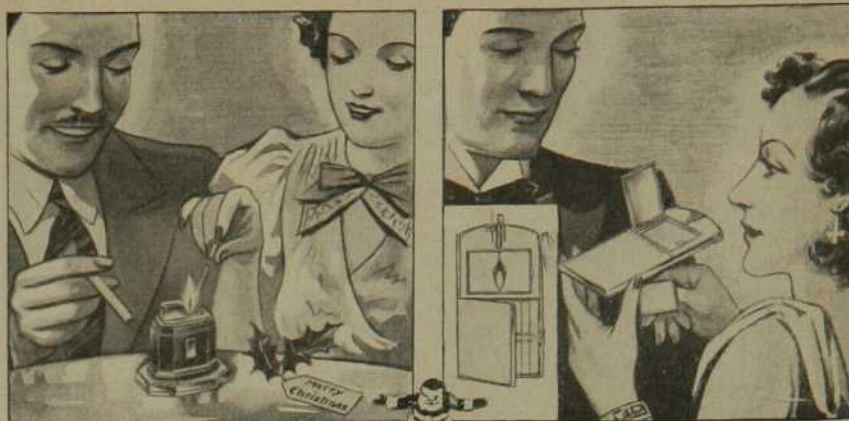
— Allons, ma petite, embrassez votre fiancé, vous en avez la permission maintenant.

— C'est la première fois que cela m'arrive, assura la jeune fille.

— Hum ! fit M. Margerie, permettez-moi d'en douter, mademoiselle.

— Mais si, ajouta naïvement Aline, jusqu'à présent je n'embrassais que ma vieille cousine.

HUGUETTE CHAMPY.



Briquet de table TOUCH-TIP pour la maison et le bureau. Un magnifique cadeau !

Vanity — étui à cigarettes — briquet — en un tout coquet et pratique. Elle en sera enchantée !



PRINCESS, un des élégantes modèles de poche



STANDARD, briquet de poche grand format



Briquet et étui à cigarettes combinés. Ses lignes modernes le rendent encore plus attrayant et plus compact.



Allumez tout en écrivant avec le PENCILITER (qui comporte un véritable RONSON)

Un joli
RONSON
pour chacun de
vos cadeaux
des fêtes

S'ils fument (et qui ne fume pas ?), offrez-leur un RONSON, car un RONSON est encore le plus agréable cadeau qu'on puisse offrir.

Vous verrez leur visage s'illuminer et leurs doigts palper avec plaisir le joli objet que vous venez de leur donner.

Chaque modèle constitue un accessoire personnel aussi joli qui pratique, dans le goût du jour — un petit bijou attrayant et durable.

Vous voyez ici quelques-uns de nos nouveaux modèles, assez variés pour plaire à tous les hommes et les femmes et pour porter avec toutes les toilettes. Les prix vont de \$4.00 à \$25.00.

Voyez-les chez votre bijoutier, aux grands magasins ou aux comptoirs d'articles de fumeurs.

APPUYEZ — il s'allume !

LÂCHEZ — il s'éteint !

RONSON

LE MEILLEUR BRIQUET DU MONDE

Catalogue illustré :
"Ce que RONSON a de nouveau"
Faites-le venir en donnant
le nom du marchand

DOMINION ART METAL WORKS, Ltd.
26 Commodore Building
Angleterre : RONSON PRODUCTS Ltd., Londres
Australie : W. G. WATSON & CO., Ltd., Sydney

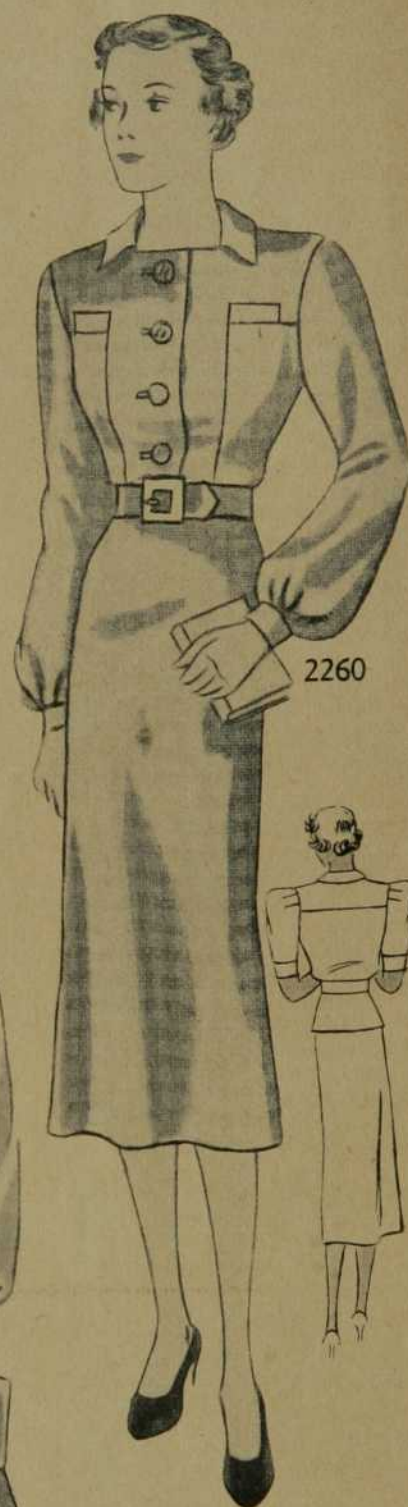
La page des jeunes coquettes



1920

1920 — Pour fillette et jeune fille, jolie robe de gr. 12, 14, 15, 16, 17, 18 et 20. Pour un 14 : $4\frac{3}{4}$ v. de 35", $4\frac{1}{4}$ v. de 39" ou $2\frac{3}{4}$ v. de 54". — 20 cents.

2260 — Robe pratique pour jeune fille, de gr. 12, 14, 16, 17, 18 et 20. Pour un 16 : $3\frac{1}{4}$ v. de 35", 3 v. de 39" ou $2\frac{1}{8}$ v. de 54". Contrastant : $\frac{1}{4}$ v. de 35" - 39". Ceinture de votre choix. — 20 cents.



2260



2251



2251

2252 — Robe et bouffants pour fillette ; gr. 2 à 8 ans. Pour un 4 : $\frac{3}{8}$ v. de 35"-39"-44". Les bouffants : $\frac{3}{4}$ v. de 35"-39". — 15 cents.

2251 — Jumper pour fillette de 8 à 16 ans. Pour un 12 : patron 1, la robe-jumper, $2\frac{1}{2}$ v. de 35", $2\frac{3}{8}$ v. de 39" ou $1\frac{3}{4}$ v. de 54". La « guimpe », $1\frac{5}{8}$ v. de 27", $1\frac{3}{8}$ v. de 35", $1\frac{1}{8}$ v. de 39" ou $1\frac{1}{4}$ v. de 44"; $\frac{3}{8}$ v. de ruban de $1\frac{1}{2}$ ". Patron 2 : la robe-jumper, $2\frac{5}{8}$ v. de 35", $2\frac{3}{8}$ v. de 39" ou $1\frac{3}{4}$ v. de 54"; la « guimpe », $1\frac{7}{8}$ v. de 27", $1\frac{3}{8}$ v. de 35"-39", ou $1\frac{1}{4}$ v. de 44". — 20 cents.



2252





Photo Canadian Industries Ltd.

Noël approche et déjà on s'apprête. Nos maisons et nos tables seront décorées de mille manières. Que dites-vous de cet arbre de Noël en "cellophane"? L'idée est originale et très facile à exécuter.

La Bonne Cuisine

COMMENT LA DINDE A CHANGÉ LE MENU DE NOËL

Parmi les dons culinaires que les aborigènes de l'Amérique du Nord ont faits à l'homme blanc — le blé d'Inde ou maïs, le pemmican, le « succotash », les citrouilles, les courges, les patates douces, les poissons, les volailles sauvages, les moules et les fèves cuites dans la glaise, le sirop d'érable et le sucre d'érable, — la dinde rôtie vient aisément au premier rang. Près de trois siècles se sont écoulés depuis que la dinde américaine a supplanté le sirloin de bœuf sur la table de Noël en Angleterre et réduit définitivement au silence les prétentions de la pintade, de la bécasse, des grues et des cygnes, qui étaient autrefois le plat de résistance de ce grand jour. Ce volatile américain a pris une place tellement prépondérante qu'un jour de Noël sans dinde dans toutes les parties du monde où l'on parle anglais n'est pas un vrai Noël.

Les preuves les plus anciennes de l'américanisation du menu européen se trouvent dans une ordonnance ecclésiastique de Cranmer, archevêque de Canterbury, dans laquelle il est fait mention du « coq d'Inde », comme l'une des meilleures volailles pour le dîner d'un ecclésiastique. Le savant archevêque ne pensait évidemment pas aux coqs d'Inde canadiens, car la dinde canadienne est un noble oiseau, capable de fournir un repas généreux à un grand nombre de personnes. Bien dorée, fragrante comme un zéphyr venant de l'île de Ceylan; dressée comme une tour sur un plat majestueux, la dinde canadienne est un mets vraiment royal; c'est aussi une fête pour l'esprit, car elle engendre l'esprit de Noël qui rend tous les hommes frères. Tranquillité, harmonie, concorde. Paix sur terre aux hommes de bonne volonté.

La dinde canadienne est réputée pour sa taille et pour son goût; des milliers de dindes canadiennes ornent tous les ans la table de Noël en Angleterre, sans compter les milliers d'autres qui décorent les tables canadiennes. L'exportation de dindes et d'autres volailles sur la Grande-Bretagne a pris de très grandes proportions, grâce à la réputation que les expéditions des années précédentes se sont acquise. Le poids moyen d'une caisse de dindes pour l'exportation est de 125 livres, tandis qu'une caisse ordinaire de poulets pèse 60 livres. Entre le 1er janvier et le 24 novembre de l'an dernier il s'est exporté 42,029 caisses de volailles contre 13,172 caisses pendant la période correspondante de 1934. Ceci, bien entendu, ne comprend pas le grand commerce de Noël qui est actuellement en voie d'exécution.

Le contact de ses mains gercées et rudes GLAÇA CUPIDON!



mais il se réchauffa bientôt



LES MAINS de femmes doivent être douces et jolies. Mais comment peuvent-elles les garder ainsi quand le froid fendille la peau et que l'eau la rend rugueuse?

Rien de plus facile avec la Lotion Jergens! Aux jours les plus froids et même si vous vous lavez les mains 8 fois par jour et les humectez 8 autres fois elles resteront belles! Des expériences l'ont prouvé!

En effet Jergens atteint les cellules les plus profondes de la peau, les désaltère, les empêche de s'assécher. La Jergens pénètre la peau *plus vite* et mieux que d'autres lotions connues. Ses excellents émoullissants et ses deux ingrédients spéciaux adoucissent et blanchissent les mains!

Gardez de la Jergens dans la salle de bain, dans la cuisine et au bureau. Servez-vous-en quand vos mains ont été mouillées ou après avoir été au froid. C'est ainsi que vos mains auront cette douceur qui attire l'amour!

ECHANTILLON GRATUIT!

Constatez par vous-même comme la Jergens pénètre vite et bien dans la peau, conserve et reconstitue les huiles vitales et l'humidité dont vos mains ont besoin.

The Andrew Jergens Co., Ltd., 1124, rue Sherbrooke, Perth, Ont., Canada.



Jergens Lotion

Tous les flacons — \$1.00, 50c, 25c, 10c — contiennent plus de lotion que des flacons semblables d'autres marques connues. Le flacon de \$1 est assurément le plus économique.

Nom _____
(EN LETTRES CARRÉES)

Adresse _____

FABRICATION CANADIENNE

Notre Feuilleton
(Numéro 5)



— MA BIEN-AIMÉE.
JE VOUS AIME, JE
VOUS AIME DE
TOUT MON CŒUR.

Illustration
de
F. BAZIN

LE CHEMIN DU BONHEUR

par O'NEVÈS

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Un jeune homme, fatigué de la vie mondaine et agitée qu'il menait, va s'en-sevelir dans un des plus jolis villages qui bordent la côte anglaise, sous le nom de Vane Vernon. Le hasard lui fait faire la rencontre d'une gentille jeune fille : Flore Bertram avec laquelle il établit bientôt des relations suivies, ainsi qu'avec son frère Réginald.

L'hon. Fitzjames, en visite chez M. Lambton, riche fabricant de pilules, et père de deux jeunes filles, s'éprend aussi de la belle Flore, mais ses avances sont repoussées.

Elle erra un instant, en apparence sans but, adressant un mot à l'un ou à l'autre et arriva ainsi jusque dans le voisinage de la petite comtesse

qui parlait avec M. Bell comme un vieil ami.

— Comtesse Vérona, appréciez-vous les travaux d'art en tapisserie?

demanda-t-elle. Il y a dans la serre un paravent qui est une merveille. Venez le voir, M. Bell, je crois que votre avis fait autorité. Voulez-vous venir aussi?

Vérona se leva et prit le bras de M. Bell.

Flore ouvrit le paravent :

— Qu'en pensez-vous? Il est, paraît-il, extrêmement réussi. Tiens, c'est Réginald! dit-elle tranquillement.

Le jeune homme se montrait dans la porte.

— Viens, Reggy, et dis-nous ce que tu penses de cette pièce rare.

Réginald s'avança et jeta un coup d'œil distrait sur l'article en question.

Alors Flore rejoignit Réginald, et lui tapant doucement sur l'épaule :

— Tu t'es bien comporté, Reggy; tu l'as mangée des yeux, mais tu ne t'es pas approché d'elle.

— Tu me l'avais défendu; je t'ai obéi quoique je ne vois pas à quoi cela m'avance, protesta Réginald ingrat.

— Grand sot! T'imagines-tu que le prince t'aurait permis de lui dire plus de dix mots. Maintenant, si tu veux sortir dans le hall et rentrer par l'autre côté dans la serre, hors de la vue de la table du comte, je te la conduirai, et je t'accorderai un quart d'heure. Cela te convient?

— Oh! Flore, tu es un ange.

— Chut! ne sors pas tout de suite, on nous regarde...

— Ça me paraît quelconque, dit-il sans ménagement.

— Oh! le barbare! s'exclama Flore, riant. Venez, M. Bell, ne restons pas écouter de telles hérésies.

Avant que M. Bell eût eu le temps de répondre, il se trouva entraîné vers le salon.

La petite comtesse allait les suivre quand Réginald lui proposa :

— Je vais vous montrer la serre.

Vérona regarda autour d'elle, un peu effarée.

— Qu'est devenue votre sœur ?

— Elle est ici, tout près. Avez-vous peur de moi ?

Elle le regarda avec son sourire d'enfant, plein de confiance.

— Peur de vous ? Oh ! non ! Que ces fleurs sont belles, et qu'il est doux ce chant de la fontaine.

— Voici des sièges. Asseyons-nous. On étouffe dans le salon et le crissement des cartes me prend sur les nerfs.

— Sur les nerfs ? Parce que vous êtes agité, je crois. Il y a longtemps que je n'ai passé une soirée aussi agréable. Votre sœur est si bonne pour moi.

— Comment pourrait-on être autrement qu'aimable pour vous ? dit Réginald avec chaleur. Vous faites la conquête de tous et vous obtenez de chacun ce que vous voulez.

Vérona secoua la tête, à la fois triste et amusée.

— Non, dit-elle, je n'ai jamais fait ce qui m'aurait plu.

— Mais maintenant, vous êtes libre de vos actes ? Et vous allez épouser le prince ?

— Oui, dit Vérona, les yeux au loin.

— C'est de votre propre volonté ?

— De ma propre volonté, oui... Le prince est un vieil ami de mon père. Je le connais depuis...

— Depuis que vous étiez au berceau ? dit Reggy brutalement. Je le sais, et déjà il n'était plus de première jeunesse. Depuis quand l'aimez-vous ?

— Depuis quand... je l'aime ? balbutia Vérona, toute pâle.

— Et lui ? Depuis quand vous aime-t-il ?

— Je... je ne sais pas.

— Aussi depuis que vous étiez au berceau, peut-être, dit Réginald, avec amertume. Et croyez-vous que vous serez heureuse quand vous l'aurez épousé ? ajouta-t-il, se penchant vers elle et lui serrant les mains avec force.

— Croyez-vous que vous serez heureuse ?

— Non, je ne le crois pas. J'essaie de n'y pas penser... Pourquoi me parlez-vous ainsi ? Que puis-je faire, ou que pourrais-je dire ? Jusqu'à ces temps derniers, je n'avais pas pensé à toutes ces choses. Il vaut mieux que nous n'en parlions pas.

— J'ai besoin de vous en parler, dit Reggy oppressé. Je ne puis m'empêcher de penser à l'avenir, à votre avenir. Vous pourriez objecter que cela ne me regarde pas, que ce n'est pas mon affaire... mais quand votre bonheur est en jeu, comment m'en désintéresserais-je, puisque je suis votre ami.

— Mon ami, oui, vous êtes mon ami, dit Vérona s'accrochant à l'idée comme un noyé s'accroche à une paille.

— Votre ami ? non, ce n'est pas le mot qui convient. Je n'ai pas le droit de vous le dire, mais comment pourrais-je m'en empêcher ? Vérona, je suis bien malheureux. Je vous vois sacrifiée et je suis impuissant... Cela me rend fou... car je vous aime.

Publié en vertu d'un traité avec La Société des Gens de Lettres.

Vérona, respirant avec peine, l'avait écouté parler. Un instant une lueur éclaira ses yeux, transforma son visage exquis. Tout en elle répondit à l'appel de cet amour jeune et fort. Puis, brusquement, la lumière s'éteignit et la jeune fille courba la tête.

— Ne vous fâchez pas, Vérona, dit Reggy tristement. Je n'ai pu m'empêcher de vous dire ce qui tout le jour me brûle le cœur. Je perds la raison quand je vois que vous n'êtes pas heureuse et quand je pense à tout ce qui nous sépare... Ne vous détournez pas ; dites un seul mot, et je m'écarterai de votre route, je partirai, je retournerai en Angleterre, vous ne me reverrez pas. Je ferai tout ce que vous me commanderez, si vous me dites seulement un seul mot, si vous voulez me dire que vous me pardonnez de tant vous aimer.

Reggy ne brillait pas par l'éloquence, mais l'accent sincère de ces paroles émut Vérona plus profondément que ne l'eussent fait les phrases les mieux préparées.

Toute frissonnante, elle leva sur lui ses grands yeux, tout pleins d'amour.

— J'ai du chagrin, murmura-t-elle, tant de chagrin. Elle lui prit elle-même les mains, les serra tendrement, longuement. Pourquoi faut-il que nous nous soyons rencontrés, que nous nous soyons parlés, si tout devait finir... comme ceci. Je suis peinée, peinée.

Elle se couvrit le visage de ses mains et sanglota.

— Pour l'amour du ciel, Vérona, ne pleurez pas, vous m'affolez. J'ai eu tort de vous parler comme je l'ai fait. Oubliez tout ce que je vous ai dit. Je partirai et j'essaierai moi-même d'oublier. Non, je n'essaierai pas. Je ne le voudrais pas et je ne le pourrais pas. Je partirai, si vous me renvoyez. Mais comment pourrais-je même partir ? Je veux rester et essayer de vous sauver. Un amour fort comme le mien rend tout possible. Dites-moi seulement : "Reggy, je vous aime !" Dites-le, et peu importe ce qui arrivera après. Oh ! mon aimée, dites-moi un mot !

Elle regarda timidement autour d'elle, puis très douce, elle murmura tout bas :

— Reggy, je vous aime.

Il se pencha vers elle et mit un baiser sur ses cheveux fins.

— Vérona, ma bien-aimée, je vous aime, je vous aime de tout mon cœur, et vous m'aimez, moi qui suis indigne de respirer une fleur aussi pure, aussi délicate que vous. Ah !

Il s'écarta brusquement, une ombre était tombée entre eux, la haute silhouette du prince apparaissait entre les fougères.

Vérona aussi s'était précipitamment rejetée en arrière.

Reggy se tenait droit, immobile, prêt au combat.

Mais il n'était pas question de querelle, le prince s'approcha tout souriant :

— Ah ! je devinais, chère Vérona, que je vous trouverais ici. Je sais votre goût pour les fleurs. Etes-vous aussi, M. Bertram, un admirateur de la nature ? Moi, je l'adore. Rien ne me charme autant que ses incomparables et si multiples merveilles. Cette serre est une joie pour les yeux. Comtesse, si vous êtes prête, la voiture est avancée.

Il salua courtoisement Réginald, s'inclina devant la jeune fille comme devant une souveraine et l'emmena.

XII

Les difficultés que rencontre l'amour

— Que peut-on, disait Réginald, contre un homme qui au lieu de se

mettre en colère comme vous vous y attendiez, se montre tout miel et tout sucre ? Oui, je me le demande, que peut-on faire ?

C'était le lendemain matin que Réginald posait cette question à sa sœur qu'il était allé trouver chez elle pour lui raconter ce qui s'était passé la veille.

Flore ne fut guère étonnée, mais un peu épouvantée de la conduite audacieuse de Réginald.

— Tu t'es montré présomptueux et bien hardi d'avouer tes sentiments, mon pauvre Reggy. Elle a dû être effrayée, cette enfant. Comment aurais-je jamais supposé que tu irais si loin.

— Quelle intention avais-tu donc en nous menageant ce tête-à-tête ? reprocha Réginald avec impatience et non sans logique. T'imagines-tu que j'allais lui parler de la pluie et du beau temps ? Je t'avoue, d'ailleurs, que je n'avais pas l'intention de lui dire... tout ce que je lui ai dit. Mais, la voyant devant moi si jolie, si simple et tellement sans défense, je me suis laissé entraîner. Et voilà qu'au dernier moment, cette vieille peau de parchemin nous tombe sur les bras. Je croyais qu'il allait me battre, et j'étais prêt à la riposte. S'il avait dit seulement deux mots, je l'aurais jeté par la fenêtre, mais il n'a pas soufflé "ouf !" Il s'est contenté de sourire, basement, et de l'emmener.

— Il médite sa vengeance, dit Flore, pensive. Il ne peut laisser les choses ainsi. Si encore Vérona t'avait traité comme tu le mérites, mais qu'elle t'ait écouté... Oh ! Reggy !

— Oui, murmura Réginald, autant pour lui-même que pour sa sœur. S'il me propose un duel...

Flore sursauta.

— Ne dis pas de sottises, Réginald, et ne te laisse pas entraîner à une horreur pareille. Je ne veux pas, tu entends, je ne veux pas de scandale ici. Et enfin, tu peux être sûr que ce gentilhomme, ancien officier, a sur toi une grande supériorité. Il te tuerait, mon chéri.

— Tu crois ? dit Reggy avec bonne humeur. Ce n'est pas cet argument-là qui me ferait renoncer à la chance de lui envoyer une bonne balle. Mais tu n'as pas besoin d'avoir peur. Ton gentilhomme ne commettra rien d'aussi vulgaire que de m'adresser un défi. Il se vengera sur elle, le coquin.

— Encore une chose que tu n'as pas le droit de dire, Réginald, reprocha Flore. Il faut plutôt chercher une manière d'agir. Ecoute, j'irai aujourd'hui faire une visite à la villa, comme si rien ne s'était passé.

— On ne te recevra pas, dit Réginald, lugubre.

— Je courrai la chance. C'est tout ce que je peux faire pour toi, pauvre grand. Si les Lambton arrivent pendant que je ne serai pas là, je te charge de les recevoir et de les divertir.

— Très bien, je ferai de mon mieux quoique je me sente d'une humeur de chien. Si tu la vois, que lui diras-tu ? Je me demande ce que tu trouveras à lui dire, excepté que je l'aime de tout mon cœur et que je ne suis qu'un pauvre diable mendiant. Mais, ces deux choses, elle les sait déjà.

Il quitta sa sœur pour aller aux écuries. On l'y connaissait et on lui faisait toujours bon accueil. Un des domestiques, jeune et vigoureux garçon que le marquis avait emmené de Nouvelle-Ville-Royale, avait une considération toute particulière pour "le frère de Madame la Marquise" qu'il avait plus d'une fois accompagné à la pêche en mer à bord de la "Cloche d'Argent". Absolument dé-

voué, il eût risqué sa vie pour plaire au jeune homme.

Averti par son affection, il avait remarqué ce qui se passait. Il lui avait suffi de voir un jour Réginald et la jeune comtesse se promener ensemble pour tirer de justes déductions. L'œil avisé, l'esprit prompt, il n'avait pas été lent à deviner que la jeune fille avait elle-même une inclination pour le jeune Anglais et il avait aussi vite compris que le vieux prince était dans le chemin. Aussi, sur le moindre signe de Réginald, le jeune garçon eût-il volontiers fait prendre au Russe un plongeon dans la rivière.

Quand Reggy se montra dans la cour, Georges toucha sa casquette.

— Bonjour, Georges, répondit Réginald, l'air sombre.

— Quel cheval allez-vous monter ce matin, M. Bertram ?

— Pas disposé, Georges.

— Le temps est bien beau, pourtant, M. Réginald. Et le grand "Richard" est impatient de sortir.

— Tant pis pour lui, ou plutôt monte-le toi-même.

Georges soupira, et d'un ton détaché :

— C'est un beau cheval, ce "Richard". Il vient de chez le comte Vigaso.

Réginald tressaillit.

— La comtesse aime beaucoup les chevaux, M. Réginald.

— Comment le sais-tu ?

— Je connais son groom, il parle un peu anglais et quelquefois nous faisons un bout de conversation. Tous, à la villa, aiment beaucoup la comtesse, mais le prince n'a pas les sympathies. On se méfie de ses belles manières. Et ils disent que depuis que le Russe est arrivé, l'on n'entend plus la jeune demoiselle rire comme elle riait autrefois. M. Réginald, nous sommes du même pays ; nous avons chassé et pêché ensemble et Madame la Marquise est très bonne pour la vieille maman ; je peux bien vous dire, sans oublier mon rang, que s'il y avait un jour un service à vous rendre...

— Merci, Georges. Si j'ai besoin de toi je me souviendrai.

Un peu plus tard, Réginald rencontra Flore ; elle revenait de la villa.

— Eh bien ! dit Réginald, j'ai été trop bon prophète, n'est-ce pas ? On ne t'a pas reçue ?

— Tu te trompes, répondit Flore, j'ai été reçue, le prince Mikoff était en promenade, mais j'ai vu...

— Tu as vu Vérona ?

— Non, la dame de compagnie. Elle regrettait beaucoup que la petite comtesse à cause d'une forte migraine, n'ait pu quitter sa chambre aujourd'hui.

Réginald se mordit les lèvres. Un bruit de voiture dans l'avenue lui fit relever la tête.

— Qui nous vient là ? dit-il. Ah ! Seigneur, ce sont les Lambton. Va les recevoir, Flore, et ne m'appelle pas. Je ne suis pas en état de supporter leurs minauderies et leur caquetage.

Flore fit ce qu'on lui demandait et Réginald retourna aux écuries, Georges s'occupait à polir les harnais, Réginald lui posa la main sur l'épaule :

— Veux-tu faire quelque chose pour moi, Georges ? Je voudrais qu'un message fut transmis à la comtesse Vérona sans que personne le sût.

— Compris, M. Réginald.

— Comment feras-tu ?

— Peu importe, ça dépendra, vous pouvez vous fier. Donnez-moi la commission.

(Lire la suite page 28)

Rions, c'est l'heure



— Tu sais, Robert m'a proposé de m'épouser !
— Comment? toi, une couturière... Tu vas te mettre un fil à la patte !

LA LEÇON DE GRAMMAIRE

Après avoir bien expliqué à ses jeunes élèves ce qu'est un nom propre puis un nom commun, la maîtresse demande à l'un d'eux, pour voir s'il a bien compris :

— Jérusalem! qu'est-ce que c'est ?
— Un sacre, madame, répond le moutard.

ECONOMIE MODERNE

— Vous étiez millionnaire et maintenant vous voici devenu "quêteux"; vous n'avez donc pas été assez prudent pour conserver de l'argent afin d'avoir toujours le nécessaire?

— Voyons, réfléchissez; comment aurais-je pu le faire, au prix où est le superflu ?

A SEC

— Tu as l'air tout triste aujourd'hui.

— Il y a de quoi, mon vieux; je me suis aperçu ce matin que mon coffre-fort était complètement vide.

— Tu as été cambriolé ?

— Non, mais j'ai payé mes taxes hier.

LE PRIX DES CHOSES

— Voyez-vous, monsieur le député, vous n'êtes qu'un blagueur! avant d'être élu vous nous avez fait toutes sortes de promesses, on voit bien qu'elles ne vous coûtaient pas cher!

— Comment, pas cher? sachez que j'ai dépensé plus de quinze mille piastres pour mon élection.

L'ERREUR TOTALE

— Tu t'es encore trompé de parapluie en sortant de cette réunion où tu es allé !

— C'est vrai, je me suis même trompé bêtement, j'en ai pris un vieux.

SA MANIERE

— On dit que le pain va augmenter.

— Eh bien, moi qui suis un boulanger raisonnable, non seulement je ne l'augmenterai pas, mais je le diminuerai.

— Mais vous y perdrez de l'argent !

— Non, comprenez-moi bien: je le diminuerai... de poids.

UNE INVENTION GENIALE

— Je suis sur la route de la fortune, j'ai inventé une auto de complète sécurité, au lieu de fonctionner à la gazoline elle marche à l'alcool.

— Qu'est-ce que cela pourra bien faire ?

— Mais ce sera impossible désormais de faire des excès de vitesse, tu n'as jamais vu un homme saoul gagner un championnat de course !

LE CONFORTABLE

Un touriste arrive dans un petit village loin de toute communication et, dès son arrivée à la bicoque servant d'hôtel, il s'informe du confortable qu'il y pourra trouver.

— Je voudrais bien prendre un bain, dit-il.

— Attendez une petite minute, répond le bonhomme qui le reçoit, les légumes ne sont pas encore tout-à-fait cuits; après ça on vous prêterà la marmite.

LE BON MOYEN

Dans une assemblée, un homme s'aperçut qu'il venait de se faire voler sa montre par un adroit filou.

— On vient de me voler ma montre, dit-il tout haut, mais il va être neuf heures et c'est une montre à sonnerie très puissante; le voleur sera donc immédiatement découvert.

Il avait à peine dit ces paroles qu'un homme se leva et, sous un prétexte futile, se disposa à quitter l'assemblée; à son air effrayé on devina tout de suite en lui le voleur et, en effet, on retrouva la montre dans une de ses poches.

— Je suis bien content, dit le propriétaire de l'objet; c'est une vieille montre de famille à laquelle je tiens beaucoup mais je puis dire maintenant qu'elle n'est pas du tout à sonnerie.

COMME LA CHERTE DE LA VIE

— Pourquoi parle-t-on toujours des trois Mousquetaires puisqu'il étaient quatre ?

— C'est bien simple; depuis le temps où le roman a été écrit, tout a augmenté.

ARRIVEE NON GARANTIE

— Veux-tu que je te reconduise chez toi en machine ?

— Comment! tu as une auto maintenant ?

— Oui, je viens de l'acheter.

— Tu seras prudent, au moins ?

— Je te crois, je le serai d'autant plus que je ne sais pas encore conduire.

PRIS EN DEFAULT

— Quel est donc l'homme qui a dit que rien ne se perd dans la nature ?

— C'est un grand savant nommé Lavoisier.

— Eh bien, il ne devait pas avoir de parapluie, ce citoyen-là! moi, ça fait le sixième parapluie que je suis obligé d'acheter depuis six semaines.

PERPLEXITE

— Vous voyez ce lion? disait un metteur en scène à une jeune artiste. On va le lâcher. Vous vous sauvez. Il court derrière vous. Oh! pas longtemps: 100 pieds. Le temps de tourner la scène.

— Il est gros, votre lion ?

— N'est-ce pas? C'est un bel animal.

La petite, pensive, examinait la bête. Le metteur en scène se méprit sur l'expression de physionomie de son interprète et avec vivacité:

— Voyons? Vous comprenez?

— Oui! Moi. Mais... le lion, est-ce qu'il comprendra ?

LA CLAIRVOYANTE

Une sibylle moderne vient de prédire une multitude de choses à une cliente pour une période d'au moins vingt ans d'avance. Une fois la "consultation" terminée, elle range son marc de café et parle de ses petites affaires pour achever d'éblouir sa naïve cliente.

— Je dis tant de vérités, affirme-t-elle, et je connais si bien l'avenir qu'on me demande de tous côtés: ainsi, il y a un gros personnage qui voudrait que j'aille le voir à Ottawa demain mais je n'ai rien pu lui promettre.

— Pourquoi? vous êtes trop occupée à Montréal ?

— C'est pas pour cela, mais je ne sais pas s'il fera beau demain.

RADIO-PUBLICITE



ou l'auditeur obéissant.



— Je t'ai acheté ce calendrier pour ton anniversaire et j'ai marqué au crayon rouge la date du mien.



EPISODE NUMERON 23



1—On se rappelle que le père de Jeanne avait été ligoté et transporté dans la caverne par O'Neill qui voulait acheter son ranch.



2—Mais Jacques et Jeanne avaient découvert le complot et ils avaient amené le chef de police. Tous trois s'étaient cachés dans la caverne.



3—O'Neill menaçait M Caron en disant : " Si tu ne me vends pas ton ranch, tu ne reverras pas tes enfants. C'est ta dernière chance ! "



4—Le misérable ne pouvait se douter que toutes ses paroles étaient entendues. Il s'irritait de plus en plus de la résistance du prisonnier.



5—" Je t'ai fait jeter en prison pour avoir ton ranch, ajouta O'Neill. Si tu signes cet acte de vente, tu seras libre. "



6—Voyant que l'autre n'acceptait pas assez vite et ne semblait pas le craindre, O'Neil décida alors d'employer la violence.



7—Il prit un long fouet dont se servent les cow-boys pour conduire leurs troupeaux. " Encore une fois, veux-tu signer ce papier, " cria-t-il.



8—Mais au moment où il allait frapper le malheureux, le chef de police crut qu'il fallait intervenir. Il sortit de la caverne.



9—Il mit la main sur O'Neil en disant : " J'en ai entendu assez. Au nom de la loi, je t'arrête. " O'Neill était blême de surprise et de rage.

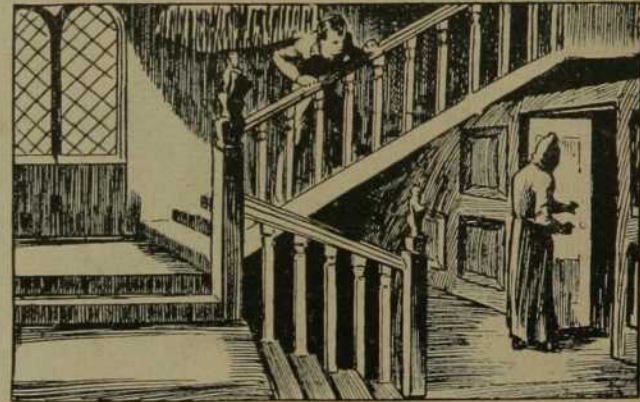
(A suivre dans le prochain numéro)



EPISODE NUMERO 10



1—Un soir que Yves rêvait à la fenêtre de sa chambre, il vit un bateau faire des signaux; un signal semblable y répondait du château.



2—Bien décidé à éclaircir le mystère de la vieille maison, il quitta sa chambre. Mais bientôt il vit passer dans le corridor l'homme à la cagoule.



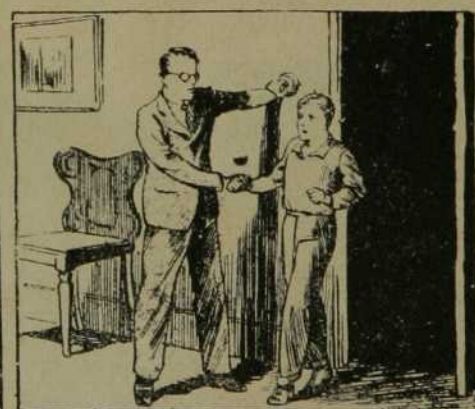
3—Il suivit le personnage mystérieux. Celui-ci descendit plusieurs escaliers, s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit.



4—Yves s'approcha doucement et en tr'ouvrit la porte. La pièce était dans l'obscurité! Il n'y avait personne!



5—Soudain, une main le saisit au poignet et lui commanda d'entrer. Yves fut bien forcé d'obéir.



6—L'homme fit de la lumière. C'était l'oncle de Germaine! Était-ce lui l'homme à la cagoule?



7—Yves lui raconta ce qu'il avait vu. L'autre lui répondit: "Tu as rêvé. Tu vois, il n'y a que moi ici."



8—Et comme le jeune homme commençait à lui parler des mystères du château, il le renvoya se coucher.



9—En montant à sa chambre, Yves rencontra la jeune fille. Celle-ci avait entendu du bruit et s'était levée.



10—Yves lui fit le récit de l'incident. Tout à coup, une fenêtre s'ouvrit et le crochet de fer du matelot apparut!

(A suivre dans le prochain numéro)



LA PISTE PERDUE

EPISODE NUMERO 9



1—Henri avait vu de loin le bandit qui l'avait attaqué sur la route du village. Cette fois, il était décidé à bien se défendre.



2—Avec le paquet qu'il apportait du village, il fit une sorte de mannequin qu'il attachait sur la selle de son cheval.



3—Le bandit s'était caché derrière une grosse roche et attendait le passage du jeune homme, bien décidé à ne pas rater son coup.



4—Quelle ne fut pas son étonnement en voyant à la place du jeune homme un simple mannequin ! Le cheval d'Henri partit au galop.



5—Pendant ce temps, Henri contournait le rocher et s'emparait du cheval du bandit qui ne s'attendait nullement à cela.



6—Tout en parlant doucement au cheval pour ne pas l'effrayer, Henri monta en selle et prit un chemin détourné pour rejoindre sa monture.



7—Quand le bandit s'en aperçut, il était trop tard ; il tira en vain plusieurs coups de revolver dans la direction d'Henri.



8—En entendant approcher un cheval derrière lui, le cheval d'Henri s'effraya et galopa encore plus vite. Henri lui criait en vain d'arrêter.



9—Cette course se poursuivit pendant quelques instants. Heureusement, le cheval d'Henri courait dans la direction du ranch.



10—Au moment où Henri l'approchait, le cheval du bandit fit une embardée et le jeune homme fut violemment jeté sur le sol.



11—Heureusement il ne fut pas blessé. Il appela de nouveau son cheval et celui-ci ralentit aussitôt son allure.



12—Le cheval du bandit s'était relevé et retournait vers son maître. "Prince", cria Henri. Son cheval l'attendait alors sans bouger.

(A suivre dans le prochain numéro)

Le Chemin du Bonheur

(Suite de la page 23)

— Ou une lettre.
— Pas de lettre, M. Réginald. Un message parlé c'est moins dangereux. Une lettre peut tomber en mauvaises mains.

— Très bien, écoute. Il s'agit de dire à la comtesse Vérona qu'il faut que je la voie... où elle voudra et au moment qu'elle choisira; mais, il est nécessaire, absolument nécessaire que je lui dise un mot.

— Je répéterai exactement vos paroles, M. Réginald. C'est le prince Mikoff qui arrive par la cour d'honneur. Allez le recevoir. Ce sera juste le bon moment pour moi.

Etonné de la découverte de cet allié inattendu, Réginald suivit son conseil et alla au devant du prince.

— Il vient me demander des comptes, pensa-t-il; tenons-nous bien.

Mais, une fois encore, il dut reconnaître qu'il s'était trompé. L'arrivant lui tendit cordialement la main.

— J'ai eu le malheur de manquer la visite de lady Ferndale, dit-il; je viens lui exprimer mes regrets. Je suis chargé aussi de lui présenter ceux de la comtesse Vérona qui, hélas! souffre beaucoup aujourd'hui d'une migraine nerveuse.

Tout souriant, il tenait les yeux sur Réginald. Celui-ci murmura les habituelles politesses.

Le prince glissa son bras sous celui de Réginald. Ils entrèrent tous deux au salon d'où s'élevait un bruit de voix.

Réginald le présenta.

S'il manquait quelque chose au bonheur de Maud et de Georgette, la présence du grand seigneur russe combla le déficit. Le prince devint le centre du groupe attentif, complètement sous le joug de ses belles manières. M. Lambton, avec ses façons rondes de seigneur de village, avait déjà invité le prince à venir au parc.

— Vos voisins, M. Bertram? demanda, un peu plus tard, le prince Mikoff, rejoignant Réginald qui, dans l'embrasure d'une fenêtre, s'amusait de la comédie. Riches?

— Comme Crésus.

— Et la famille?

— Vous la voyez. Il n'y en a pas d'autre.

— Vraiment? dit le Comte d'un air entendu. Deux bonnes prises alors pour quelques fortunés compatriotes.

— Peut-être. Je ne suis pas moi-même à la chasse d'une héritière, répondit Réginald, une couche de rouge sur les joues.

L'allusion était transparente. Pourtant le prince ne se fâcha pas. Il se contenta de hausser les épaules en murmurant: "Non!" avec un sourire qui creusa toutes ses rides. Et il recommença de parler avec Maud.

XIII

Le fidèle Georges

L'entretien avec le prince Mikoff avait porté les nerfs de Réginald à une telle tension que le jeune homme dut sortir du salon pour respirer à l'air ouvert.

Poussé par son ardeur inquiète, il se dirigea une fois de plus vers les écuries. Un tonnelet lui servit de siège et une cigarette de dérivatif à son impatience.

Heureusement, il n'eut pas à attendre longtemps. Georges arriva et, de l'air le plus naturel, souleva sa casquette et entra dans un des boxes.

Réginald le suivit. Georges déjà s'occupait d'un cheval, et au prompt "Eh bien!" de Reggy, répondit tranquillement:

— Une minute, monsieur. Un groom vient dans la cour, laissez-le passer... Oh! oui, c'est un beau cheval et un bon coureur. Plusieurs fois, je l'ai monté.

— L'homme est passé, l'interrompit Réginald. As-tu réussi?

— Eh bien, Monsieur Réginald, j'ai été à la villa. Du travail vite fait mais je ne voulais pas m'attarder.

— As-tu vu la comtesse Vérona? l'interrompit encore Reggy, bouillant d'impatience.

Georges inclina la tête avec une sereine satisfaction; mais il avait entrepris de raconter l'histoire à sa manière et Réginald comprit que le plus court était de le laisser parler. Il ne respira plus jusqu'au moment où l'ambassadeur conclut:

"Dites à M. Bertram que je serai sous le grand cèdre, au fond du jardin, ce soir, à six heures.

— C'est tout? dit Réginald.

— Je n'ai pas oublié un mot, M. Réginald. La comtesse est partie aussitôt et a traversé la pelouse comme une jeune biche.

Rose détestait Georges qui ne lui faisait même pas un brin de cour.

— C'est à propos de la comtesse Vérona, my lady. Cet après-midi, Georges est allé à la villa pour faire une commission pour M. Réginald.

"Maître Réginald a ses affaires de cœur et sa sœur dévouée le soutient", pensa la belle Lucelle. "Cela m'amusera de brouiller leur jeu".

Inconscient de l'intérêt condescendant de lady Lucelle, Réginald, pour attendre l'heure heureuse, arpenta le parc, évitant tout être humain jusqu'à ce que, fatigué, il rentrât dans le château pour y errer, âme en peine, de chambre en chambre.

S'il avait pu parler à Flore, ç'eût été soulager son fardeau. Mais Flore était sortie avec les Lambton et l'inévitable Clarence.

Dans son inutile activité, Réginald rencontra Vane qui l'invita à entrer avec lui dans son studio. Reggy déclina l'invitation.

Vane le regarda s'éloigner avec un intérêt inquiet et poussa un soupir en rentrant seul dans son lieu de retraite.

De la Neige!

*

*C'est un cri de réveil dans toute la nature,
De surprise, de fête, aurore de bonheur...
Mes regards éblouis par un ciel de splendeur,
Contemplant les attraits de cette beauté pure.*

*Recouverte de givre, aux matins de froidure,
La terre aujourd'hui boit, respire la fraîcheur,
Et les monts revêtus de grâce, de blancheur,
Brillent sous le soleil qui dore leur parure.*

*Comme une feuille éparse au vent, ses tourbillons
Parsèment des cristaux, en si légers flocons
Qu'on en croirait le vol mu dans l'air par des ailes.*

*Dans les champs, dans les bois, quel somptueux décor!
Oui... mais l'âme vierge est plus ravissante encor,
Elle porte l'éclat des neiges éternelles!*

GABRIEL OUIMET

Tous droits réservés

— Tu es un bon garçon, Georges, et un excellent ambassadeur. Je ne sais comment te remercier.

— Ça ne vaut pas la peine, M. Réginald, dit Georges, rouge de plaisir. Si je puis vous dire encore, il me semble qu'il se trame quelque chose à la villa. On m'y a paru très affairé. Mais vous n'avez pas besoin d'avoir peur. Il ne se passera rien sans que je sois renseigné ou je ne suis qu'un Hollandais.

Une seule personne au château avait remarqué la sortie de Réginald et son absence prolongée: Lady Lucelle qui se garda bien de la faire remarquer aux autres.

Dès qu'elle fut dans son cabinet de toilette, il lui suffit d'un coup d'œil pour noter le sombre éclat des yeux de sa femme de chambre. Elle attendit un moment, puis, brusquement, pendant que la jeune fille la coiffait:

— Ne me brûlez pas les cheveux, Rose. Dites-moi tout de suite ce que vous avez à me raconter.

— C'est à propos de M. Réginald. Milady.

— Qu'est-ce que c'est?

— Il y a entre lui et ce Georges quelque manigance.

l'ombre de gêne, vous tirer d'embarras. Allons, allez-y hardiment. Ou plutôt attendez! Il alla à son bureau et prit son carnet de chèques. Je mets cent livres—ou deux cents—et je ne vous demande pas d'explications sur l'emploi.

Reggy bondit vers Vane et arrêta sa main qui commençait à écrire. Il avait peine à dominer son émotion.

— Quel excellent ami vous êtes, Vane, dit-il d'une voix étouffée—et que vous êtes généreux. Mais, je n'ai pas de dettes et je n'ai pas besoin d'argent. Sincèrement, Vane, quand je présente à la banque un chèque dont vous me gratifiez si souvent, j'ai presque honte d'emporter de si grosses sommes.

— Pourquoi honte? dit Vane d'un ton simple. Tout ce que j'ai est à Flore—il s'arrêta un instant sur le nom aimé—à Flore et à vous. Je donnerais le monde entier, si j'en disposais, pour votre bonheur à tous deux.

— Ne le sais-je pas? Et Flore ne le sait-elle pas elle-même? dit Réginald avec conviction. Il n'est pas de cœur aussi bon que le vôtre, Vane. Vous méritez bien d'être heureux, vous qui faites tout pour le bonheur des vôtres.

Vane rougit et se détourna. Réginald vit le mouvement.

— Vane, dit-il.

— Qu'y a-t-il?

— Laissez-moi vous dire une chose que je pense quelquefois. C'est sans doute de ma part une imagination, mais il me passe dans l'esprit que vous avez une secrète inquiétude. Si je pouvais moi-même quelque chose.

— Il n'y a rien, mon cher Reggy, dit Vane souriant, mais sa voix, malgré lui, s'imprégnait de tristesse, rien à quoi vous puissiez porter remède. Si je ne suis pas heureux, c'est de ma faute, soyez-en sûr, mon ami.

Une cloche sonnait.

Reggy bondit:

— C'est le thé de 5 heures, n'est-ce pas? il faut que je m'y rende.

Vane le regarda sortir et posa son front soucieux sur sa main.

— Il ne m'a pas avoué ce qui le préoccupe, murmura-t-il. Pourquoi sommes-nous tous enveloppés d'un nuage noir? Il semble, Si j'étais superstitieux, je me demanderais ce qui nous porte malheur.

Il secoua ses larges épaules comme pour rejeter un fardeau déplaisant et se remit au travail. Mais le travail n'avait plus d'attraction; il ne le détournait pas de ses tristes pensées. Il quitta son atelier et prit le chemin de sa chambre pour aller s'habiller. Il mettait les doigts sur la poignée de la porte quand il entendit une voix qui lui allait toujours au cœur. Flore, dans l'escalier, parlait très bas à un interlocuteur, qui répondait sur le même ton précautionneux. Vane, d'un mouvement impulsif presque inconscient, se pencha au-dessus de la rampe, Flore était là, avec Clarence, tous deux l'air anxieux, Vane ne pouvait saisir un mot de la conversation confidentielle et même s'il avait eu la possibilité d'entendre, il ne se serait pas arrêté à écouter... S'il l'eût fait, une grande souffrance lui eût été épargnée.

— Voulez-vous, pour moi, vous imposer la corvée? disait Flore. Si la comtesse Vérona vient, chargez-vous du prince afin que le pauvre Réginald ait une chance d'échanger un mot avec elle.

— Vous savez bien que je ne pourrais rien vous refuser, dit Clarence d'un ton pénétré.

— Merci; je me fais l'effet d'une conspiratrice, dit Flore, tendant la main à son compagnon.

Vane se rejeta en arrière... pas assez vite pour avoir manqué de voir Clarence saisir la main tendue et la voir porter à ses lèvres. Flore se retira précipitamment: elle atteignait le haut de l'escalier au moment où Vane refermait la porte de sa chambre. Elle ne le vit pas, pâle et sévère, le visage crispé et les yeux pleins d'une indicible angoisse.

Le pacifique tintement de la cloche des vêpres flottait doucement à travers la vallée, quand Réginald prit sa route à travers le parc entourant le château. Pas un être humain n'était en vue, sauf un berger qui ramenait lentement son troupeau à la ferme. L'homme indifférent jeta à peine un regard au jeune homme traversant la vallée.

Par prudence, Réginald contourna largement le jardin de la villa. A 6 heures sonnant, il se trouva au rendez-vous indiqué sous le grand cèdre. La soirée était délicieuse, pleine de douceurs et de parfums.

Pour éviter que sa haute taille le dénonçât à quelque observateur, Réginald s'assit sur l'herbe et essaya de prendre patience. Un léger bruit le remit promptement sur pied. Vérona était près de lui.

Vérona, non plus l'enfant qu'il avait rencontré au bord du ruisseau, mais encore plus belle avec cette flamme dans ses yeux, ce rayonnement de son visage.

Elle se tenait devant lui, toute grave et elle lui tendit la main. Il la prit et la garda dans les siennes, mais une timidité singulière le retint de la baiser, pendant qu'une voix de cristal lui demandait, presque tout bas :

— Vous avez désiré me voir?...

XIV

Un complot

Réginald la mangeait des yeux. S'il avait désiré la voir! Mais il ne souhaitait que cela; avait-il de sa vie jamais autant désiré une chose?

— Vérona, dit-il, êtes-vous fâchée?... à cause d'hier au soir...

— Fâchée?

— Vous avez été souffrante? Flore est allée à la villa aujourd'hui.

— Je sais, dit la jeune fille, tournant légèrement la tête et montrant ainsi un de ces profils délicats que l'on retrouve sur les anciens camées.

— On lui a répondu que vous étiez malade.

Vérona le regarda avec une tristesse douce.

— Je n'étais pas malade, dit-elle.

— Je le savais bien! s'exclama-t-il à la fois heureux et indigné. Je me doutais que c'était un mensonge; Vérona, qui avait inventé ce prétexte et donné l'ordre de ne pas recevoir de visite pour vous?

Vérona baissa les yeux et garda le silence. Réginald soupira et laissa aller la petite main pour s'appuyer lui-même contre le tronc de l'arbre.

— Vérona se plaignait-il, je suis hors de moi de sentir que l'on me rejette à l'écart, que votre geôlier veut même m'empêcher de vous voir.

La petite comtesse fixa sur lui ses grands yeux sombres pleins d'effroi et de supplication.

— Vérona, reprit l'amoureux emporté par la violence de son ressentiment, dites-moi tout, tout. Il me semble que l'on voudrait me tenir pieds et mains liés, et vous garder vous-même prisonnière dans votre villa.

— Je ne sais pas, dit-elle, hésitante; mais j'ai aussi l'impression que l'on ne se soucie pas que je sorte ou que je voie personne.

— Qui on? Le prince Mikoff ou votre père?

Vérona secoua la tête.

— Le prince, n'est-ce pas?

Elle garda le silence.

Réginald poussa un long soupir.

— Qu'y puis-je? dit enfin Vérona.

Je ne suis qu'une pauvre enfant, sans soutien, et... et...

— Et le prince a des droits? C'est ce que vous voulez dire? gronda Réginald. S'il vous tyrannise ainsi avant votre mariage, comment vous traitera-t-il lorsque vous serez complètement sous sa dépendance?

Vérona se recula et un léger frisson la secoua.

Aucune de ses impressions n'échappait à Reggy. Il vit son effroi et son chagrin et de nouveau il s'enflamma.

— Vérona, dit-il, écoutez-moi. Je suis moi-même très jeune mais mon amour est un amour d'homme, fort et profond. Si vous ne m'aimez pas, si nous devons nous séparer, je ne pourrai plus supporter la vie... Vérona, mon amour...

Et de la poitrine du pauvre garçon qui se déclarait fort comme un homme, s'échappa un sanglot.

Il attira Vérona à lui. La petite comtesse rougit, puis pâlit. Ses lèvres s'ouvrirent, son sein se souleva sous sa robe de mousseline et, toute tremblante, elle s'appuya sur la poitrine du jeune homme.

— Ma bien-aimée, ma Vérona, m'aimez-vous? Est-ce vrai que vous m'aimez?

Elle leva la tête et le regarda. Ses yeux étaient humides de larmes, mais pleins d'une tendresse ineffable.

— C'est merveilleux! murmura Réginald, ravi. Comment, comment pouvez-vous aimer un pauvre garçon comme moi?

— Chut! murmura-t-elle, vous ne devez pas parler ainsi, vous qui êtes meilleur que tous les autres. Ah! Reggy, gémit-elle, comme si un souvenir soudain se réveillait, il faut nous séparer.

— Nous séparer? dit-il sauvagement. Pourquoi?

— Hélas, murmura-t-elle, les lèvres tremblantes, on ne nous laissera plus nous revoir... jamais.

— Ne le dites pas, ne le croyez pas, s'exclama Reggy. Nous trouverons un moyen, il doit y avoir un moyen d'empêcher une telle horreur.

Elle sanglota.

— Non, je ne m'appartiens pas. Je voudrais... Je voudrais ne vous avoir jamais rencontré.

La vue de ses larmes affola Réginald. Ces beaux yeux ne devaient pas verser de pleurs. Subitement, le jeune Anglais retrouva tout son sang-froid.

— Ma chérie, dit-il, pour mon amour, ne pleurez pas. Chacune de vos larmes tombe sur mon cœur et le brûle. Ecoutez-moi, mon aimée. Vous deviez épouser le prince...

— Je devais?

— Vous deviez, mais maintenant vous ne le ferez pas, affirma Reggy s'échauffant. Je le tuerais plutôt que de le laisser vous épouser.

— Ah! si moi-même, je pouvais mourir, gémit Vérona.

Reggy soupira, et pendant un moment, ne put parler.

— Ecoutez-moi, mon ange, dit-il, d'une voix brisée. Vous deviez épouser le prince, quel motif vous contraignait?

— Mon père le désirait.

— Je comprends. Votre père est endetté envers lui...

Vérona se redressa fièrement:



Donnez des
Winchesters
elles sont
d'un Mélange Parfait
EN ENVELOPPES SPÉCIALES
POUR LES FÊTES

Voulez-vous
lire un roman captivant ?
dans *La Revue Populaire*
de DÉCEMBRE
LE PLUS BEAU ROLE
par Edouard de KEYSER

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

— Non.

— Alors, le prince le domine d'une autre manière, sans doute par la possession d'un secret?

— C'est possible. Il ne me l'a jamais dit.

— Qu'importe. Ce Russe ne peut lui faire de mal, ici en France. Comment votre père ne s'oppose-t-il pas à cette union?

— Papa ne s'occupe guère de moi. Il ne s'intéresse vraiment qu'à l'Italie.

— Pêrisse l'Italie! Et parce que ce Mikoff a sans doute compromis le comte Vigasso dans quelque intrigue, votre père lui accorde tranquillement le plus grand trésor du monde!

— Papa n'a jamais pensé que je fusse un trésor...

— C'est incroyable, c'est monstrueux. Mais le forfait ne s'accomplira pas. J'enlèverai sa proie à ce vautour. Je trouverai un moyen... le temps me fournira l'occasion. Je chercherai, je réfléchirai.

— Le temps, dit Vérona toute triste. Je ne crois pas que le temps nous soit laissé.

— Que voulez-vous dire?

— J'ai peur... qu'ils m'emmenent bientôt.

— Qu'ils vous emmènent où? Comment le savez-vous?

— J'ai entendu le prince et la signora Titella causer ensemble. Ils vont nous emmener, papa et moi, à Vienne.

— A Vienne!

— Nous partons après-demain. Elle poussa un profond soupir.

Réginald demeura muet, abasourdi. La foudre lui était tombée sur la tête.

— A Vienne, après-demain! Ah! le prince pouvait se montrer souriant, aimable. Il avait trouvé sa vengeance. Reggy comprenait maintenant. L'agitation que Georges avait remarqué à la villa prenait un sens; on préparait le départ.

Le coup terrible l'assommait. Mais Réginald n'avait pas un tempérament de victime facilement soumise. La fermeté de sa voix pour poser une question décisive sous sa forme brève, fit tressaillir Vérona.

— Partirez-vous?

— Puis-je faire autrement? Ils m'emporteraient de force.

Réginald serra les dents.

— Et quand ils vous auront emmenée, ils vous contraindront à épouser Mikoff.

Elle frissonna et cacha son visage dans ses mains.

— Vérona, dit-il, avec une résolution passionnée, je vous aime, vous le savez et vous aussi vous m'aimez. Il nous faut jouer au plus fin avec le prince et le combattre avec les mêmes armes dont il se sert. Voulez-vous m'épouser?

Elle tressaillit, rougit, pâlit et apeurée, s'écarta de lui.

— Epousons-nous, dit-il d'un ton à la fois impérieux et suppliant. Il le faut. Moi ou lui... Il n'y a pas d'autre alternative. Lequel choisissez-vous?

Elle leva sur lui des yeux pleins de tendresse:

— Oh! Réginald!

Le visage du jeune homme s'illumina.

— Comment ai-je pu vous poser une telle question, petite aimée. Vous consentez à notre mariage. Il faut qu'il se fasse sur-le-champ.

De nouveau elle se rejeta en arrière.

— Il ne nous reste pas le temps, murmura-t-elle.

— C'est-à-dire qu'il ne nous reste pas un jour à perdre. Pensez-y, Vérona, après-demain nous serons sé-

parés pour ne plus nous revoir. Pensez-y Vérona, pensez-y.

— Je n'y veux pas penser... Ma vie sera finie.

— Non, nous devons vivre, vivre ensemble et être heureux. Vous serez ma femme. La pensée me rend capable de toutes les hardiesses, de tous les courages. Vérona, c'est moi qui, à la place du prince, vous enlèverai.

La proposition était si inattendue que la petite comtesse en perdit la respiration.

— M'enlever! répéta-t-elle dans un souffle. Oh! Reggy!

— Eh bien, qu'y a-t-il de si terrible? dit-il, s'efforçant de parler d'un ton dégagé. Je ne vous emmènerai pas à Vienne, moi. Nous irons... Il s'arrêta, pris de court. Où pourrait-il l'emmener? Il n'en savait absolument rien.

Il ne resta pas longtemps démonté.

— Je chercherai ce soir un refuge où nous retirer. Nous nous marierons sur-le-champ et nous verrons bien alors si son Excellence peut vous plier à son bon plaisir.

Noël

Noël

Noël

Notre Nouveau Feuilleton

Dans notre *numéro de luxe* de Noël, en vente partout la semaine prochaine, et dont nous vous recommandons de retenir votre exemplaire chez votre marchand habituel, commencera un nouveau feuilleton appelé à obtenir un très gros succès :

L'INFAME

par **Emile Richebourg**

— Je n'oserais pas, murmura Vérona.

— Mais j'oserais, moi. Vous pouvez vous fier à moi. Je vous aime et cela me donne le droit de vous protéger contre le danger qui vous menace. Et s'il y a quelqu'un à blâmer, c'est sur ceux qui font de vous un instrument pour leurs desseins que tombera le blâme... Ne pleurez pas, ou je vais croire que vous avez peur.

— Moi peur! Non, voyez, je n'ai pas peur. Elle tendit sa petite main satinée qu'il serra dans sa forte main brune.

Réginald se mit à bâtir un plan pour leur départ ensemble le lendemain. Le bruit d'un pas d'homme sur l'herbe sèche arrêta son élocution.

De loin, Reggy reconnut le fâcheux. C'était le valet qui avait passé deux fois dans la cour pendant qu'il parlait avec Georges.

Il s'étendit dans les hautes herbes et fit signe à Vérona de suivre l'exemple.

L'homme s'était arrêté, inspectant les alentours. Au bout de quelques minutes, il retourna sur ses pas, sans se presser.

Reggy et Vérona attendirent qu'il fût complètement hors de vue.

— Maintenant, dit Vérona, il est temps que je rentre.

— Oui, allez, chérie, ce soir, c'est la dernière fois que nous nous séparons.

Lui-même reprit la route du château. Pauvre jeune fou de Réginald!

XV

Le feu attisé

En marchant rapidement le long du sentier, Réginald se sentait transporté au troisième ciel.

S'il était immensément heureux, il n'en restait pas moins préoccupé. Il avait promis à Vérona de la mettre en sécurité, hors de l'atteinte du prince. Mais où et dans quelles conditions l'emmènerait-il? Vraiment, il n'en savait rien.

Il avait pris la route des communs, il rencontra Ned, le valet qu'il avait vu dans le parc de la villa. Le domestique salua. La main de Réginald

c'est plutôt de savoir où je vais les conduire.

— Regardez, monsieur Réginald, j'ai une carte du pays que Monsieur le marquis m'a donné.

Il déplaça la carte.

— Voici un petit village qui a une ligne directe vers la mer, Monsieur Réginald. Quand vous serez prêt à partir, j'aurai l'œil à ce que personne ne surveille votre départ. D'ici là je saurai pour le compte de qui ce Ned nous espionne.

— Le prince Mikoff, peut-être?

— Je ne crois pas, c'est plutôt pour quelqu'un du château. Mais pour qui que ce soit, je me charge d'en venir à bout.

Il était grand temps pour Réginald de rentrer au château. Pendant qu'il changeait ses vêtements, son cerveau travaillait activement.

— Si seulement j'avais l'appui d'une femme, pensait-il, tout serait simplifié.

— Si Flore — il secoua la tête. Non, je ne puis me risquer à lui en parler, elle est incroyablement rigide sur certains points. Si elle me désapprouvait, elle jugerait de son devoir de mettre des bâtons dans les roues. Non, je ne lui demanderai rien, conclut-il avec décision. Je me contenterai de l'aide de Georges qui, à lui seul, vaut deux femmes.

Il prit sa valise, y entassa quelques vêtements, puis la cacha dans une armoire. Enfin il descendit au salon, s'efforçant de paraître parfaitement calme, en dépit de la joie profonde qui l'exaltait. Était-ce bien le même Réginald qui, la veille du mariage de sa sœur, déclarait que lorsqu'il lui faudrait lui-même accomplir la corvée, il le ferait avec le minimum de tracas?

Dans la salle à manger, le prince, assis entre Maud et Georgette, causait avec animation. Il salua Réginald d'un sourire heureux comme si jusque-là sa présence avait seule manqué à son bonheur. Lady Lucelle, dans une toilette exquise, était placée près de lord Clarence et le gratifiait de ses plus doux sourires quoique le vicomte fût visiblement plus occupé de Flore qui entretenait Mme Lambton.

La place de Vane était encore vide; pourtant le marquis était habituellement le plus ponctuel des maîtres de maison.

— Qu'est devenu Vane? demanda-t-il.

Aucune réponse ne fut nécessaire; le valet s'effaçait pour laisser passer le marquis.

Un silence gêné tomba. Lord Ferndale était très pâle et des cernes noirs très marqués lui creusaient les yeux. L'expression de son visage lui donnait une ressemblance frappante avec le portrait d'un de ses ancêtres pendu aux murs et resté légendaire par la violence de ses emportements et la fréquence de ses humeurs noires.

Il s'excusa en quelques mots, prit sa place et le service commença.

Réginald se pencha sur son voisin qui était M. Bell.

— Vane s'acharne trop à son travail, et il ne semble pas que cela lui réussisse! Il ne quitte plus son atelier. Pourquoi se confine-t-il ainsi?

— Comment le saurais-je? Ne faites pas tout haut vos réflexions, Reggy, on pourrait vous entendre.

Quand, le dîner achevé, les dames s'étant retirées, les messieurs restèrent seuls, une gêne flotta. L'effort de Vane pour soutenir la conversation était trop visible. Réginald remarqua le regard anxieux avec lequel Charlie Nugent suivait son ami.

le démangea. Avec plaisir il eût boxé les oreilles de cet espion...

Dès que le valet se fut éloigné, Georges se trouva devant Réginald comme s'il sortait de dessous terre.

— D'où viens-tu? demanda le jeune homme.

— Je faisais le guet, monsieur Réginald. Je ne suis pas mauvais diable, pourtant j'ai peur de casser la tête de ce chenapan avant de retourner en Angleterre. Je ne puis remuer ni pied ni patte sans le trouver sur mon chemin, et cela ne me plaît pas.

— Ne t'inquiète pas de lui. J'ai pour toi un travail sérieux. J'aurai besoin demain de la paire de chevaux bais.

— A quelle heure, Monsieur Réginald?

— Vers 3 ou 4 heures, je crois, Georges, il vaut mieux que je te le dise, je ne serai pas seul.

Georges rit franchement.

— Je m'en doutais, monsieur Réginald. Les chevaux sont en bonne forme.

— Ce ne sont pas les chevaux qui m'inquiètent, avoua le jeune homme,

— Que peut-il bien se passer? pensa Reggy. Vane aurait-il reçu quelque mauvaise nouvelle?

On était maintenant au salon, et Réginald allait à son beau-frère pour lui dire un mot, quand lady Lucelle l'arrêta en lui posant la main sur le bras.

— Où avez-vous été tout le jour, Monsieur Réginald?

— Où j'ai été? dit Réginald très rouge. J'ai flâné, erré un peu partout.

— Vous ne nous avez guère favorisés de votre société, continua la belle Lucelle avec le plus charmant sourire. Venez là maintenant vous asseoir près de moi, si vous pouvez tenir en place deux minutes.

— Je ne tiens guère assis, c'est vrai, lady Lucelle, mais le Juif-Er-rant, lui-même, n'eût pas résisté à l'invite de s'asseoir près de vous.

— Oh! oh! voilà un compliment et que le prince Mikoff n'eût pas mieux tourné. Quel dommage, n'est-ce pas, que cette gentille petite comtesse Vérona n'ait pas été assez bien pour l'accompagner ce soir.

— Eh... oui, c'est très regrettable. Je vais vous faire servir une tasse de café.

— Vous voilà bien pressé de vous échapper, dit Lucelle, souriante. Qu'est devenu lord Lane? Ah! le voici qui s'approche.

— Prenez ce siège, lord Lane, dit Reggy, se levant promptement, et, avant que Clarence ait pu accepter ou décliner, il s'échappa.

— Asseyez-vous, dit Lucille en riant. Le pauvre garçon, il a peur de moi. Qui pourrait le croire?

— Eh! dit Clarence, avec un sourire gêné, je crois qu'au contraire personne ici ne s'en étonnerait.

— Ah! vous avez peur aussi?... Allons, asseyez-vous, ou je penserai que j'ai la peste et que l'on me fuit.

Clarence s'assit sans empressement. La beauté se tourna vers lui, et de sa voix la plus insinuante:

— Ne croyez-vous pas, cher ami, qu'il est temps pour vous de tirer votre révérence et de voler vers d'autres cieux?

— Qu'est-ce qui vous le fait penser?

— C'est un simple conseil que me suggère la prudence. Préférez-vous attendre que l'orage éclate?

— Que l'orage éclate? répéta Clarence. Machinalement il suivit la direction du regard de Lucelle posé sur Vane, et il sursauta.

— Vous êtes surpris et épouventé de votre travail? persifla la belle. Vous êtes comme un enfant qui appelle le loup et se sauve s'il entend seulement un chien aboyer.

— On ne sait jamais quand vous parlez sérieusement ou quand vous plaisantez, lady Lucelle. Je voudrais deviner lequel vous faites maintenant.

— Et le marquis, que croyez-vous qu'il fasse? Regardez-le. Il n'a nulle intention de plaisanter, il me semble. Le temps de votre séjour est écoulé. Combien y a-t-il de semaines que vous tournez autour des jupes de sa femme, mon ami? Il est temps que cela prenne fin.

— Vous croyez qu'il est jaloux?

— Si je le crois! Et vous, que pensez-vous?

— Si vous avez une intention en me parlant comme vous le faites, expliquez-vous clairement, dit Clarence avec une ardeur concentrée. C'est vrai que, déjà, j'aimais la marquise quand elle était encore Flore Bertram; elle est toujours aussi digne d'amour... mais je n'ai pas le droit de l'aimer; elle-même ne me le permettrait pas. Tous ces sentiments contradictoires me font à moitié per-

dre la tête... Vous avez raison, lady Lucelle, il est temps, grand temps pour moi de partir.

Lady Lucelle dissimula un ricanement derrière son éventail.

— Vous flattez-vous d'être plus heureux quand vous serez loin? Et croyez-vous qu'elle-même sera plus heureuse?

Il tressaillit, ces derniers mots lui ouvraient de nouvelles perspectives. Comme la perfide en avait l'intention, une idée naissait qui était presque un espoir.

— Le croyez-vous? insista-t-elle. Paraît-elle très heureuse? Croyez-vous que votre départ lui sera une joie? Vous êtes allé trop loin pour retourner en arrière, Clarence. C'eût été possible il y a un mois. Maintenant vous n'êtes plus maître de la direction, les rênes sont tombées de vos mains, c'est le destin qui vous conduit. Pour elle, vous ne pouvez abandonner le champ.

— Pour elle?

— Oui, pour elle, homme aveugle. S'aiment-ils, elle et lui? Les voyez-vous jamais se chercher ou se parler comme un mari et une femme qui s'aiment?

— Nous ne les voyons pas quand ils sont seuls.

Elle eut un rire cynique.

— Ils ne sont jamais seuls. Tenez, maintenant, regardez-les.

Vane était debout, appuyé contre une console, morose, si absorbé dans ses pensées que Flore qui venait de s'approcher pour lui parler, dut lui toucher timidement le bras pour l'arracher à sa rêverie. Quand il vit Flore devant lui, il s'assombrit davantage.

— Est-ce que vous êtes souffrant? demanda-t-elle avec dans sa voix l'intonation tendre des anciens jours, dans ses yeux l'ineffable amour d'autrefois. Êtes-vous souffrant, Vane?

— Souffrant? Quelle idée! Je suis très bien. Et sans rien ajouter, il s'éloigna, la laissant toute pâle et bouleversée.

Rien de la scène n'avait échappé aux deux observateurs.

— Vous voyez! commenta lady Lucelle. Il est trop tard pour vous retirer, trop tard.

Clarence, sans un mot, se leva. Elle le força à se rasseoir.

— Restez! commanda-t-elle impérieusement. Un faux-pas peut vous perdre, elle et vous. Ce soir, tenez-vous à l'écart.

Il se tourna vers elle en fureur.

— De quoi vous mêlez-vous? gronda-t-il, les dents serrées. En quoi cela vous regarde-t-il? Quel motif vous pousse? Quel jeu jouez-vous?

Avec un sourire mêlé de mépris et de pitié, lady Lucelle se leva sans un mot et quitta le malheureux qu'elle venait d'affoler.

XVI

L'enlèvement

Lentement, l'horloge de la petite église sonnait 3 heures.

Avant que la résonnance du dernier coup fût éteinte, Georges qui, couché sur un banc de la cour des communs, paraissait endormi, se redressa, bâilla largement au risque de se décrocher la mâchoire et s'exclama:

— Trois heures et je suis encore ici, j'ai oublié les ordres!

— On ne t'a pas réclamé, il n'y aura rien de cassé, dit l'un. Où vas-tu?

Georges bâilla encore, s'étira.

— Sur le haut de la colline, chasser un corbeau que Monsieur Ber-



JE SUIS SURE QU'IL A REMARQUE QUE JE N'AVAIS PLUS MAL AUX LEVRES

ET N'ES-TU PAS CONTENTE D'AVOIR APPRIS COMMENT LES GARDER BELLES ET DOUCES AVEC DU LYPSTYL

LE LYPSTYL est un onguent calmant pour les lèvres gercées ou crevassées, et il les rend belles, douces et attrayantes par tous les temps. En rouge ou blanc invisible, dans d'élégants tubes pratiques. **20 sous**

Chez tous les pharmaciens pour rien que

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur



ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P. Q.

Tout augmente dans LE SAMEDI

LISEZ

LE SAMEDI

et faites-le lire à vos amis—abonnez-vous dès maintenant!

Dans les dépôts de journaux:

10c

Sauf le prix qui reste toujours aussi modique

Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE.

975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

tram a envie de mettre dans son sac.

Les mains dans les poches, Georges alla à l'écurie, chercha des harnais, enleva les couvertures des plus vieux chevaux. Ned entra sur ses talons et le regarda faire avec une indifférence affectée.

— Tu prends les gris? Je croyais que M. Bertram ne les aimait pas?

— Pas beaucoup et moi non plus je n'aime pas perdre mon temps avec eux. Les bais me conviennent mieux.

— Pas difficile! Où sont-ils passés, les bais?

— Je les ai mangés ce matin pour mon déjeuner, dit Georges moqueur. Puis il expliqua: Je les ai conduits chez le maréchal. C'était nécessaire, M. Réginald est bon garçon, je n'aurais pas voulu qu'il se cassât la tête.

Réginald parut dans la cour, chargé de son fusil et de sa gibecière.

— Pourquoi ces vieilles bêtes? demanda-t-il d'un ton mécontent. A quoi penses-tu, Georges, d'avoir attelé ces deux vieux lapins?

— Les bais sont boiteux, M. Réginald.

En grommelant, Réginald sauta dans le phaéton. Georges y monta après lui.

— Tournez pas la tête, M. Réginald. Ned nous surveille. Prenez droit le chemin de la colline. Laissez les chevaux aller à leur aise et allumez votre pipe.

— Allumer ma pipe! Pourquoi?

— Pour leur faire croire que c'est une promenade sans conséquence.

A quelques centaines de mètres la route se divisait en deux branches.

— La route de Baden, M. Réginald, souffla Georges.

Pendant cinq minutes, Réginald conduisit à l'opposé du but vers lequel tout son être tendait. Alors Georges, le vrai maître de l'expédition, donna un conseil.

— Nous pouvons maintenant revenir sur nos pas. Ce foinard de Ned se croit bien renseigné.

Réginald tourna bride. Devant un vieux hangar, Georges fit arrêter la voiture et sauta à bas de son perchoir. Les bais étaient là, tout préparés, le nez dans un bon picotin d'avoine.

Réginald se dirigea vers le grand cèdre où il avait obtenu la veille un premier rendez-vous. Son cœur battait très fort. "Vérona a peut-être été empêchée de sortir", pensait-il en essayant la sueur de son front. "Si le prince a eu vent de ceci..."

Il n'eut pas le temps de prolonger ses pessimistes réflexions. Une gracieuse silhouette vêtue d'un costume foncé venait rapidement le long de l'allée ombreuse. Un instant plus tard Vérona était à ses côtés.

— Ma Vérona, j'avais peur.

— Que je ne vienne pas? il eût fallu que je fusse morte ou que l'on m'eût enfermée.

Il se courba et respectueusement toucha son front de ses lèvres.

— Venez, chérie. Vous n'avez pas peur, bien-aimée?

— Non, dit-elle avec une infinie simplicité. J'ai confiance en vous, Réginald.

— C'est Georges qui est là, expliqua le jeune amoureux. Il est d'une fidélité et d'une discrétion absolues.

Vérona sourit au bon serviteur et celui-ci se trouva payé de son dévouement. Déjà il avait changé les chevaux. Réginald aida la jeune fille à monter dans le phaéton, y prit place lui-même, Georges occupa le siège arrière.

Les chevaux s'élancèrent comme s'ils comprenaient et partageaient la joie de leur conducteur.

— Enfin, enfin, murmura celui-ci, libérant une de ses mains, pour saisir celle de Vérona. Dites-moi quelque chose, aimée. Parlez-moi ou je croirai que ce n'est qu'un songe.

— Réginald, murmura-t-elle, en se rapprochant de lui.

Ce n'était qu'un mot, mais il impliquait une infinité de choses, surtout beaucoup d'amour.

Comme s'ils se doutaient qu'ils emportaient deux jeunes gens pleins de foi vers ce qu'ils croyaient leur destinée heureuse, les chevaux volaient sur la route et les uns après les autres, les jolis villages disparaissaient.

Réginald basait le succès sur deux facteurs: la promptitude de la fuite et l'ingéniosité de Georges qui avait su combiner et prévoir.

Dans une fraîche vallée, un instant de repos fut accordé aux bêtes.

Ce fut Georges, le sage mentor, qui conseilla de remonter en voiture.

— Il est grand temps, M. Réginald. Cet animal de Ned a eu plus que le temps d'aller s'informer chez le maréchal-ferrant. Il est maintenant à la chasse d'un phaéton attelé de deux chevaux pommelés.

— Laissez-le chasser. Quand on nous découvrira, nous serons très heureux de donner de nos bonnes nouvelles.

Le phaéton reprit sa route par monts et par vaux.

Enfin, au débouché d'une forêt, on se trouva à l'entrée d'un village si tranquille, si paisible qu'il semblait un décor posé sur un fond de vertes prairies.

— Nous sommes arrivés, monsieur Réginald, dit Georges, se penchant en avant.

Réginald tressaillit et une flamme monta à son visage.

La voiture s'arrêta devant une délicieuse auberge entourée d'un balcon de bois découpé. Le bruit des roues attira un garçon d'écurie et, en même temps, une corpulente hôtesse, suivie de sa fille presque aussi rondelette. Les deux femmes s'avancèrent avec un large sourire de bienvenue.

— Vous désirez diner, monsieur?

— Oui. Apprêtez-nous le meilleur diner que vous pourrez. Puis vous donnerez à cette jeune dame votre plus belle chambre. Je suis sûr que vous ferez tout pour qu'elle se trouve bien chez vous.

La dame salua.

— C'est votre sœur, monsieur?

Réginald fut tenté de mentir; mais sa haine du mensonge s'y opposa.

— Ecoutez, dit-il, je préfère vous dire la vérité. Cette jeune dame n'est pas ma sœur. C'est ma fiancée, mais on me la dispute et si je ne l'avais pas emmenée aujourd'hui, on l'eût mariée demain à un homme âgé qu'elle n'aime pas. J'ai confiance en vous. Je suis sûr que vous ne nous vendrez pas.

— Vous avez raison d'avoir confiance, Monsieur, votre confiance n'est pas mal placée, dit la brave femme épanouie.

— Ça va, pensa Reggy. J'avais bien lu sur ce visage honnête. Maintenant, il faut que je m'occupe de trouver un prêtre.

En sortant, il passa par l'écurie où Georges, ayant déjà soigné les chevaux, se préparait un lit en sifflant comme un merle joyeux.

— Ecoute, Georges, j'ai été obligé de mettre la patronne dans nos confidences.

— Vous avez bien fait, monsieur Réginald, c'est une brave femme, je le jurerais. Il faut mettre toutes les chances de son côté. Je connais les gens. C'est de monsieur le marquis que j'ai peur. Les autres nous chercheront à Baden ou dans les ports, il ne leur viendra pas à l'idée que nous sommes restés si près.

— Pourquoi as-tu peur du marquis?

— Parce que monsieur le marquis a plus de cerveau à lui tout seul que tous les autres à la fois, et s'il est mis sur la piste... Mais, écoutez, monsieur Réginald, quand ils arriveront, il sera trop tard.

Réginald approuva chaudement et sortit. Il se dirigea vers la petite église dont le clocher émergeait d'un bouquet d'arbres. Comme il s'y attendait, un cottage au toit bas voisinait avec la chapelle; un petit jardin s'étendait devant. Reggy poussa la barrière et vit un prêtre coupant les roses fanées du rosier qui couvrait presque toute la façade de la maison. C'était un vieillard avec un visage si paisible sous son auréole de cheveux blancs qu'on l'eût pris pour un saint de vieux vitrail. Il souleva son chapeau à bords plats et salua l'arrivant d'une voix dont la douceur frappa le cœur battant du jeune Bertram et calma son agitation.

XVII

De la coupe aux lèvres

Réginald répondit au salut du prêtre avec la politesse d'un jeune homme de parfaite éducation.

Il se présenta: — Je suis Anglais, Monsieur le Curé.

— Je le vois, cher Monsieur. Voulez-vous entrer?

Reggy hésita, le curé lui montra quelques sièges près d'eux. Ils s'assirent. Et soudain, le jeune homme qui, depuis le premier moment de la fugue, n'avait pas douté un instant de la légitimité de son acte, se trouvait fort embarrassé. Quelque inconcevable que ce fût, il n'avait pas préparé cette démarche la plus importante de toutes. Complètement absorbé par l'idée d'arracher Vérona au prince Mikoff, il n'avait pas envisagé les difficultés qui, maintenant, s'élevaient comme des montagnes menaçant de l'écraser.

Ce fut le curé qui rompit la rêverie silencieuse.

— Vous êtes dans la peine, mon enfant?

— Oui, dit Reggy avec un lourd soupir et jusqu'à ce moment je ne le savais pas, je ne m'en doutais pas.

— Jusqu'à ce que vous soyez entré ici?

— Oui, dit Reggy, essayant la sueur de son front, jusqu'à ce que je sois venu vous trouver.

Il y eut une nouvelle pause. Le prêtre attendait patiemment, les yeux sur l'horizon où le soleil, immense globe de feu, s'enfonçait.

Réginald, brusquement, se décida:

— Je... je dois vous dire, Monsieur le Curé, que je suis protestant. Le bon visage se tourna vers lui avec un sourire qui l'illumina.

Réginald était très jeune, très sensible. Ses yeux s'humectèrent.

— Monsieur le Curé, je me trouve en face de sérieuses difficultés, consentiriez-vous à m'aider?

— N'en doutez pas, mon ami.

Réginald se tourna vers lui et anxieusement:

— Je voudrais me marier.

Le prêtre se contenta, encore cette fois, de sourire.

— Je voudrais me marier tout de suite, sans délai.

— Pourquoi cette hâte?

— Je vais vous le dire.

Et aussitôt, sans réticences, avec une ardeur à peine contenue, Réginald fit sa confession. Il raconta l'histoire entière du jour où il avait rencontré Vérona jusqu'à ce soir, ne cachant rien, n'exagérant rien, sa sincérité lui donnant une naïve éloquence.

Le prêtre l'écoutait, l'encourageant de temps en temps d'un mot de sympathie.

— Vous voyez, conclut le jeune garçon, vous voyez que je ne pouvais agir autrement. Je l'aime de tout mon cœur, de toutes mes forces, et elle aussi, elle m'aime. Maintenant que vous savez tout, Monsieur le Curé, voulez-vous nous marier?

Il s'arrêta, haletant. La main du prêtre qui s'était portée à son front s'abaissa lentement et des yeux pleins de douceur et de pitié se fixèrent sur le beau visage ouvert de Réginald.

— Mon pauvre enfant, dit le ministre de la Miséricorde, caressant la forte épaule de son pénitent, c'est malheureusement impossible.

— Impossible?

— Impossible, mon cher enfant. Et ce n'est pas moi qui le dis, c'est la loi. Il y a des obstacles, plusieurs obstacles. D'abord, vous n'appartenez pas à la même religion que cette jeune fille que vous aimez. La cérémonie ne serait pas valide. Et, enfin, il y a des formalités légales absolument nécessaires, même en Angleterre, où le mariage est si grandement facilité, et vous n'en avez rempli aucune. Votre mariage n'est pas possible et vous devez reconduire cette jeune fille chez elle.

— Jamais! s'exclama Reggy, les lèvres serrées, les yeux en flammes. Jamais! La sacrifier, la rejeter à un destin pire que la mort! La condamner à une vie de souffrances! Jamais! J'aimerais mieux la voir morte à mes pieds! J'aimerais mieux...

Un geste arrêta l'explosion.

— Ne dites pas cela, mon enfant. Réfléchissez. Ce que vous désirez est impossible. Alors que pouvez-vous faire? Peut-elle rester avec vous? Souhaitez-vous ternir la réputation d'une jeune fille qui vous est si chère? Vous ne le pouvez pas, vous ne le voulez pas. Votre franc visage ne masque pas un cœur si noir. Alors, que faire?

— Oui, que faire? Réginald arpenta l'allée sablée, son chagrin poussé jusqu'au désespoir lui déchirait le cœur. Oui, que faire?

— Que voulez-vous que je fasse? gémit-il. Que voulez-vous? Je ne puis pas la reconduire chez elle et vous m'avez fait comprendre que je ne puis davantage la garder ici. Je sens bien que vous avez raison. Je ne veux lui causer aucun tort. Et pourtant, je ne puis la ramener chez elle.

Le prêtre le regarda avec une douceur attendrie.

— Dites-moi, mon enfant, êtes-vous venu ici seul avec elle?

— Oui, c'est-à-dire avec un domestique—un garçon sur qui je puis absolument compter.

— Et cette jeune fille est à l'hôtel?

— Oui, à l'hôtel.

— Elle y est en sécurité, chez de braves gens. Mais elle est seule. Si vous aviez seulement quelqu'un avec elle, une sœur.

Réginald tressaillit:

— J'ai une sœur, dit-il. Je ne veux garder aucun secret, ce serait être ingrat envers vous. Ma sœur habite le château de Forbach, c'est la mar-

quise de Ferndale. Elle est très bonne pour moi, et nous nous aimons beaucoup.

— Eh bien, il faudrait l'envoyer chercher. Viendra-t-elle? Il faut tout prévoir mon enfant.

— Si elle viendra? Si Flore viendra? Ah vous ne la connaissez pas, Monsieur le Curé. Elle viendra tout de suite, elle volera. Oui, je vais l'envoyer chercher.

— Et après?

— Après, répéta Réginald pris de court. Après? Flore trouvera bien la manière d'agir. Ah! si seulement elle était ici? Pourquoi n'ai-je pas tout de suite pensé à elle moi-même?

— Comment allez-vous la faire avertir? demanda le prêtre souriant de l'agitation du jeune homme.

— Je vais lui envoyer Georges.

Il tira de sa poche un carnet.

— Entrez plutôt dans la maison, dit le Curé, vous serez plus à l'aise pour écrire.

Sur la feuille de papier offerte, Réginald écrivit précipitamment:

"Ma chère Flore, viens avec Georges qui t'apportera ce billet. Viens de suite. Je suis dans un grand embarras et j'ai absolument besoin de toi. Je t'expliquerai tout dès que tu seras arrivée. Je t'en supplie, ne me manque pas et viens sans le faire savoir à âme qui vive. Il faut que je sois dans une grande détresse pour que je te fasse cet appel. Viens tout de suite, je t'en conjure."

"Reggy."

Il enferma précipitamment le billet dans une enveloppe.

— C'est fait, monsieur le Curé. Je vais maintenant expédier mon homme, et ma sœur viendra...

— Et si elle ne vient pas?

— Elle viendra. Je sais que Flore viendra.

— Si elle ne peut pas venir avant la nuit, dit le prêtre tranquillement, conduisez ici la jeune comtesse, sous la protection de ma vieille gouvernante qui en aura grand soin. Chez moi, aucune mauvaise langue ne pourra lui faire tort.

— Comment vous remercierai-je, monsieur le Curé, vous êtes si bon pour moi, un étranger? Comment pourrai-je vous remercier?

— En agissant toujours honnêtement, mon cher enfant, dit le Curé avec une douce bonté qui fit monter des larmes aux yeux de Réginald. Allez maintenant, et souvenez-vous que vous avez en moi un ami tout disposé à vous aider de tout son pouvoir, dans les bornes de la loyauté et de l'honneur. Au revoir, mon enfant.

Reggy prit congé. En descendant l'allée du jardin, il se retourna et rencontra le même regard de douceur le suivant avec une bienveillance apitoyée, et de nouveau, il se sentit vivement ému.

Le trajet jusqu'à l'auberge était très court. Réginald le fit presque en courant. Il trouva Georges assis dans l'écurie sur un boisseau et fumant sa pipe qu'il secoua et mit dans sa poche dès que le jeune homme entra.

— Georges, mon bon, nous avons commis une erreur.

— Une erreur? s'insurgea Georges, un peu froissé.

— Oh! ce n'est pas de ta faute, de la mienne seulement. J'ai encore besoin d'un service. Il faut que cette lettre pour ma sœur soit remise sur-le-champ.

— Très bien, monsieur Réginald. Si sur-le-champ veut dire dans une couple d'heures ou peut-être un peu moins, madame la marquise l'aura sur-le-champ.

— Mais comment retourneras-tu là-bas?

— Je prendrai un des chevaux, Monsieur Réginald. Regardez-les, ils peuvent bien encore faire ça.

— Sans doute, mais pour revenir!

— Je verrai, monsieur Réginald. Madame la marquise doit-elle revenir avec moi?

Réginald répondit d'un signe de tête:

— Alors, Milady, ne pourra faire mieux que de prendre sa voiture. J'espère que vous n'avez aucun ennui sérieux, monsieur Réginald?

— Non, mais j'ai besoin de la présence de ma sœur. Je te charge d'être mon ambassadeur. Souviens-toi que ce doit être à l'insu de tout, si c'est possible.

— Compris, monsieur Réginald.

— Tu n'as pas diné?

— J'ai mangé un morceau et bu un verre de vin.

— Je suis fâché, mon bon Georges, de t'imposer cette fatigue.

— Ça ne vaut pas la peine d'en parler, monsieur Réginald. Le travail n'est pas dur. Venir ici n'a été qu'une promenade et la course à cheval sera une partie de plaisir. Donnez-moi la lettre.

— La voici. Encore une recommandation, Georges. Je désire que tu ne donnes à la marquise aucune explication.

— Entendu, monsieur Réginald.

Avant d'entrer à l'hôtel, Réginald attendit un instant que son agitation fût apaisée. Il ne voulait pas troubler la quiétude de Vérona.

Comme il entra dans la salle, la servante apportait une soupière fumante et annonçait que le dîner était prêt. Quel contraste si l'on songeait aux diners du château féodal de Forbach.

Un pas léger dans l'escalier, Vérona parut. Le cœur de Réginald sauta dans sa poitrine. La ramener à la villa! Lui, la ramener, elle! Non, jamais! Il soupirait de la prendre dans ses bras; la présence de la servante empêchait tout épanchement. D'ailleurs, Vérona eût peut-être été épouvantée. Et l'ardent amoureux lui posa la question la plus banale:

— Avez-vous faim?

— Oui, grand faim, répondit candidement la petite comtesse.

— Votre chambre est-elle confortable? Vous a-t-on donné tout ce qu'il vous fallait. Ces gens sont-ils complaisants?

— Oui, très obligeant, ils ne pourraient faire davantage. Où avez-vous été?

— Je vous le raconterai plus tard. Dinons d'abord. Allez-vous rester si loin de moi?

— Oui, je suis très bien, dit-elle avec un sourire espiègle. Je sais que l'on a fait rôti un poulet exprès pour nous?

— Et voici une truite. Heureux augure. Laissez-moi vous servir.

— Y a-t-il des semaines ou des années que vous en avez pêché pour nous?

Tous les deux avaient faim, tous les deux étaient jeunes et bien portants et ils avaient fait dans l'air vivifiant des montagnes une longue promenade. La truite était parfaitement apprêtée. Le poulet doré et cuit à point. Quand la servante apporta une tarte aux abricots, la joie de Reggy fut complète.

— Où est Georges? demanda soudain Vérona.

— Georges? répéta Reggy démonté.

Les yeux de l'amour sont pénétrants. Vérona avait vu, sous le masque de gaieté affectée, le malaise de son ami. Elle lui mit la main sur l'épaule.

— Voyons, Reggy, dites-moi ce qu'il y a? l'invita-t-elle avec un sourire engageant.

— Ce qu'il y a? Mais rien, affirma Reggy, la conscience mal à l'aise. Quel admirable coucher de soleil!

Vérona regarda un instant, puis revenant à Réginald:

— Qu'est devenu Georges? redemanda-t-elle.

Reggy hésita.

— Georges? Ne vous en inquiétez pas. Dites-moi, chérie, vous n'avez pas peur? Vous n'êtes pas malheureuse?

— De quoi aurais-je peur quand vous êtes près de moi? dit-elle avec une parfaite simplicité.

Il posa ses lèvres sur ses cheveux et au fond du cœur il appelait éperdument:

— Flore! Flore!

Quand Flore serait là, tout serait sauvé.

XVIII

La Crise

La journée au château avait été un jour de départ. Les trois quarts des invités étaient partis, Flore avait dû s'occuper d'eux plus particulièrement. Quelques-uns seuls restaient: Charlie Nugent, lady Lucelle, M. Bell, les Lambton et aussi Clarence Lane. Le temps de son séjour était écoulé depuis déjà une semaine, mais sous un prétexte ou sous un autre, le vicomte s'attardait. Pourtant, ne pouvant décemment reculer davantage, il serait parti, aujourd'hui, avec les autres, si la conversation qu'il avait eue avec lady Lucelle ne l'avait décidé à braver encore les convenances.

Lady Lucelle, dans sa chambre, s'amusait du bavardage de sa femme de chambre.

— M. Réginald est sorti cet après-midi, disait le reporter en jupons; il a pris le phaéton et les chevaux pommelés. Il paraît qu'il est allé chasser un aigle.

— Chasser un aigle! s'étonna lady Lucelle, sur-le-champ en méfiance— quelle sottise!

— C'est Georges qui l'a dit. Il est parti avec M. Réginald, affirma Rosie d'un ton ambigu.

— Ah! Georges aussi à la chasse aux aigles! ricana lady Lucelle. Mais, je vous prie, Rose, ne faites pas d'histoires. Voyez si le prince Mikoff est ici.

La jeune fille sortit légèrement, et lady Lucelle se dirigea vers son miroir.

— Non, non, murmura-t-elle, votre histoire ne me trompe pas, maître Réginald. On ne me jette pas si facilement de la poudre aux yeux... Il y a quelque chose dans le vent...

Elle réfléchit un bon moment, et soudain son visage s'éclaira, une lueur méchante passa dans ses yeux: "Je me demande... oui... Ce jeune garçon à toutes les audaces. Il est parti en promenade avec la petite comtesse... en promenade? Où va-t-il l'emmener?"

Maintenant, elle ne doutait plus. Ce n'était plus une intuition, mais une certitude. Son cerveau actif continuait de travailler.

Comment allait-elle agir? A qui ferait-elle part de ses soupçons? Au prince Mikoff ou à Vane, pour qu'une poursuite fût sur-le-champ organisée?... Ou plutôt, attendrait-elle?

Elle décida d'attendre et descendit au salon.

Une voix de soprano aigu chantait une romance sentimentale. Maud Lambton était assise au piano et, près d'elle, le prince Mikoff, son

Est-ce que vos doigts effilent la soie?



Votre peau est-elle si rugueuse qu'elle provoque la formation d'échelles à vos bas? Et quand vous manipulez de la soie, vos doigts effilent-ils le tissu?

Pour la rendre lisse et blanche, pour en faire disparaître l'âpreté et les rougeurs, servez-vous de Baume Italien régulièrement.

Le Baume Italien n'est pas gras, ne colle pas et sèche rapidement. Il est si bon et si peu coûteux, que c'est la lotion pour la peau qui se vend le plus au Canada. Approuvé par "Good Housekeeping". Faites l'essai de ce fameux émollient de la peau aux frais de Campana — puis jugez par vous-même. Demandez la bouteille Vanity gratuite.

Baume Italien

Campana

L'ÉMOLLIENT ORIGINAL DE LA PEAU



Campana Corporation Ltd., 6 Caledonia Road, Dépt. D. Toronto, Ont.

Messieurs: Je n'ai jamais essayé le Baume Italien. Veuillez m'envoyer la bouteille Vanity, GRATIS et port payé.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

JOUEZ LA GUITARE HAWAÏENNE

APPRENEZ A JOUER

la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet, Méthode facile, Examens, diplômes, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiement faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE
2515 RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.



Coupon d'abonnement

La Revue Populaire

Poirier, Bessette & Cie. limitée
975, rue de Bullion.
Montréal, Canada

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province _____

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE



Toutes les femmes doivent être belles
et vigoureuses, et toutes peuvent
l'être grâce au Traitement
Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Traitement Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.
Demandez notre brochure illustrée
de 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL,
5920, rue Durocher (près Bernard)
Boîte Postale 2353 Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du
Traitement Myrriam Dubreuil avec
brochure.

Nom

Rue

Ville Prov.

éternel sourire sur ses lèvres minces, battait la mesure et lui tournait les pages.

Lady Lucelle, amusée, s'arrêta un instant à regarder le couple. Le prince Mikoff garderait-il cet air de tranquille béatitude s'il se doutait que sa fiancée courait en ce moment les grandes routes avec un beau jeune homme, mille fois plus séduisant que lui, pour une jeune fille de 17 ans ?

Sans troubler le couple, elle sortit pour une rapide inspection de la salle de billard.

D'un côté, Charlie Nugent fumait une pipe de tabac fort, et, en face de lui, M. Lambton s'accordait le plaisir d'une bouffarde non moins odorante.

Lady Lucelle porta à ses narines délicates son fin mouchoir de batiste.

— Oh! dit-elle, feignant le dégoût, comment pouvez-vous... et encore juste avant le dîner.

— C'est pour nous donner de l'appétit, lady Lucelle, répondit tranquillement Charlie. Nous mettrons de côté ces facteurs d'agrément si vous voulez nous accorder l'honneur de jouer une partie.

Elle secoua la tête en riant et se retira. Ce qu'elle avait besoin de savoir, c'était si Réginald Bertram était revenu. Elle s'approcha d'une fenêtre et regarda au dehors.

Un solitaire arpentait la terrasse à longs pas, l'allure inquiète, la tête courbée, les mains derrière le dos. C'était Clarence Lane. De nouveau, lady Lucelle ricana.

— Je me demande où est Flore, pense-t-elle méchamment. Il ne l'a pas rencontrée ou il ne serait pas ici. Ciel! que les hommes sont bêtes quand ils sont amoureux! Les femmes le sont-elles autant ?

En débattant ce problème abstrait, elle se dirigea vers l'étage supérieur, puis s'arrêta subitement. Un cavalier pénétrait dans la cour des écuries; il jeta rapidement la bride au valet, sauta à bas du cheval, entra au château. C'était Vane, Vane, très pâle, le visage tourmenté et crispé.

Lucelle demeura clouée sur place. — Dois-je l'arrêter et lui parler ? pensa-t-elle. Non... Depuis hier, il m'évite. Mieux vaut m'abstenir et le laisser me chercher... Il est possible qu'il le fasse.

Vane avait traversé le hall. Il jeta un coup d'œil dans le salon et entra dans la salle de billard.

Nugent leva les yeux et, obéissant à un regard plutôt qu'à un geste de son ami, secoua les cendres de sa pipe courte, la mit dans sa poche et le suivit dans son studio.

— Qu'y a-t-il, vieux camarade ? demanda-t-il, s'efforçant à l'enjouement, dès qu'il eut fermé la porte.

Vane arpenta la pièce sans répondre. Enfin, il s'arrêta et se planta devant Charlie, si visiblement bouleversé et agité que Charlie fut pris d'anxiété.

— Charlie, dit-il à voix basse, il faut que je m'en aille, que je retourne en Angleterre. Je croyais que j'aurais la force d'attendre la date fixée pour notre retour, mais je ne puis. Après l'assurance formelle que tu m'en as donnée, je croyais, je voulais croire à la parfaite innocence de Flore, je suis bien obligé de me rendre à l'évidence... Oh! ne te méprends pas, dit-il, répondant à un mouvement de son ami devenu aussi pâle que lui-même, je ne l'accuse d'aucun acte coupable, je suis sûr qu'elle n'est pas coupable... Il affirma sa conviction avec ardeur. Mais il ne faudrait être aveugle pour continuer à vivre dans une sécurité

absolue. Ne me demande pas d'explications... Au fait, si, il vaut mieux que je te le dise. Je l'ai vue parler à Clarence, j'ai deviné son accent passionné et j'ai vu cet audacieux lui baiser la main... Je ne puis attendre plus longtemps, Charlie. Il faut que je retourne en Angleterre et que je l'emmène demain.

— C'est bien, tu as raison, bien que rien ne me fera croire jamais que tes craintes soient fondées, et je veux que tu en restes bien persuadé. Mais, dans l'état d'esprit où tu te trouves, il vaut mieux que tu partes. Et moi, que veux-tu que je fasse ?

— Je sais que je peux compter sur toi, Charlie, mon meilleur, mon plus fidèle ami. Agis pour le mieux vis-à-vis de nos hôtes, imagine le prétexte que tu trouveras bon. Si cela ne t'ennuyait pas, tu pourrais me remplacer ici, remplir mon rôle de maître de maison. Franchement, ce soir, j'ai la tête perdue. Si elle m'était indifférente, je n'attacherais pas tant d'importance à ce que tu appelles peut-être des vètilles. Tout me paraîtrait plus simple. Mais, je l'aime, je l'aime aussi absolument, aussi follement qu'avant notre mariage... et nous vivons à part.

— A part ?
— Oui, depuis le jour même de notre mariage. Ne me pose pas de questions, je ne serais pas capable d'y répondre. Séparés, nous sommes séparés aussi sûrement que si l'océan était entre nous. Comprends-le, et souviens-toi en même temps que je l'aime éperdument, et que sa douce beauté m'attire à elle de plus en plus chaque jour. Je l'aime, Charlie, je l'adore, et je ne le lui dis pas. Nous vivons chacun de notre côté. Ce soir, tu vois, Je ne me possède plus.
— Tu es malade, mon pauvre ami. Tes mains sont brûlantes.

— C'est mon cœur qui me brûle, répliqua Vane avec une ardeur sauvage. Et je suis plein de funèbres pressentiments. Je suis devenu superstitieux. Depuis deux jours, j'ai peur d'un malheur que je ne puis définir. Ce soir, l'idée s'accroche à moi, m'enveloppe comme un nuage. Je déteste Forbach, l'air que j'y respire, le château, la société, et tout, tout... Oui, je partirai demain et je l'emmènerai.

— C'est la seule chose à faire, Vane. Devrai-je parler ce soir de ton départ ?

— Non, il vaut mieux attendre à demain. Tu prendras prétexte de mes préparatifs de départ précipité pour te charger de présenter toi-même mes excuses à ma place.

Charlie Nugent se retira, le cœur dans un état. Il n'avait pas fait dix pas qu'il se heurta à Clarence Lane montant nonchalamment l'escalier.

Un instant, Nugent fut tenté de saisir l'autre par le col et de le jeter par-dessus la rampe. Se faisant violence, il se contenta de lui poser la main sur l'épaule.

— Lane! dit-il sérieusement.

— Eh bien ?

— N'en avez-vous pas encore assez de vous accrocher ici ? Pourquoi, diable, n'allez-vous pas en Norvège, en Suède, au Pôle, n'importe où, puisque vous avez l'intention de voyager ?

— Que vous importent mes affaires, lord Nugent ? répondit Clarence, hautain. Pourquoi partirais-je ?

— Pourquoi ? Ne faites pas le sot, Clarence ? Ce n'est pas une querelle que je cherche, et si vous désirez que je m'explique plus clairement, je le ferai. Mais nous nous comprenons très bien. A quoi cela vous sert-il de vous attarder ici ? Quel profit y a-t-il pour vous... ou pour les autres ?

Clarence pâlit et se mordit les lèvres. Au bout d'une minute, il leva la tête résolument.

— Vous avez raison, Nugent, dit-il d'une voix étouffée. Je vous comprends bien. Ma présence n'est utile à personne... et ne m'avance à rien qu'à me faire souffrir. Il vaut mieux que je m'en aille. Je partirai.

— A la bonne heure. Vous parlez en homme, dit Nugent en lui tendant la main. Quand partez-vous ?

— Ce soir même.

— Discrètement ? Sans fracas ?

— Sans un mot à personne.

Nugent lui serra de nouveau la main.

— Vous êtes de meilleure étoffe que je ne vous jugeais, Clarence. Nous n'avons pas besoin de nous expliquer davantage. Nous nous sommes très bien compris.

Cette brève conversation s'était tenue sur le palier, près de la porte d'une pièce que l'on appelait "le salon des Dames". Lady Lucelle s'y trouvait à ce moment, et quoique la conversation eût été tenue sans éclats de voix, son oreille fine en avait perçu chaque mot.

Dès que Charlie Nugent fut descendu, elle sortit et le regarda s'éloigner avec un méchant sourire.

— Il se met toujours en travers de ma route, ce lord Nugent. Voilà qu'il m'arrache des mains ce faible garçon ou qu'il croit me l'avoir arraché. Vous êtes habile, lord Nugent, mais vous avez à lutter contre une femme et vous aurez besoin de toute votre intelligence, de toutes vos ressources. Ainsi, cet amoureux gelé part ce soir. Il n'y a pas de temps à perdre.

Dix minutes plus tard, Vane, toujours dans son studio, sonnait son valet. Will's apparut aussitôt, sans bruit, comme à son habitude.

— Allez trouver Mrs Fleming et dites-lui de demander à la marquise si je puis la voir dans quelques minutes.

Cinq minutes plus tard, on frappait à la porte un coup léger, et Flore entra.

Elle était habillée pour le dîner. L'art avait admirablement complété, et mis en valeur le travail de la Nature. Sa femme parut à Vane, à Vane au cœur rongé d'amour, une de ces exquises visions que des peintres de génie ont saisies et fixées sur leur toile.

— Je suis fâché que vous ayez pris la peine de vous déranger, s'excusa Vane. C'est moi qui comptais aller vous rejoindre.

— C'est sans importance, répondit Flore du ton mesuré qu'elle prenait toujours pour s'adresser à Vane, et sous lequel elle cachait l'effort que lui coûtait son rôle. Le dépit d'une femme jalouse et méchante les avait séparés. Un seul mot de l'un ou de l'autre eût jeté un pont sur le gouffre. Un mot ? Moins encore, un regard, un geste. Mais le mot n'avait pas été dit; le geste n'avait pas été ébauché, et un flot d'amertume continuait à rouler entre eux. Cela ne m'a pas dérangée, j'étais prête. Vous avez besoin de moi ?

— Je désire vous avertir que je dois quitter Forbach demain. Je retourne en Angleterre.

— Si vite ? Quelque affaire importante vous appelle ? Avez-vous reçu mauvaise nouvelle ?

— Non, dit-il sans la regarder. Je n'ai reçu aucune mauvaise nouvelle ?

— A quelle heure partez-vous ? Puis-je vous être utile, vous rendre quelque service ?

— Je ne voudrais pas partir seul, dit-il. Je désire que vous m'accompagniez.

Flore tressaillit.

— Vous accompagner? dit-elle.
Et, aussitôt, pensant à Reggy et à Vérona qu'elle laisserait seuls lutter contre le prince Mikoff, elle se troubla.

Vane remarqua son émoi et, ignorant tout du roman des jeunes amoureux, se trompa sur sa cause. Lui aussi pâlit.

— Oui, dit-il presque durement, je désire vous emmener. Avez-vous quelque objection à présenter? Refusez-vous de m'accompagner?

— Pourquoi refuserais-je? dit-elle à voix basse.

— Vous devez vous douter de la raison que je suppose! dit-il hautainement, la scrutant du regard.

Flore se troubla davantage, et ne répondit pas.

Son silence irrita Vane.

— Vous avez des raisons, n'est-ce pas? dit-il d'une voix où vibrât une colère contenue.

— Aucune qui pèse assez pour me pousser à vous désobéir. Je serai prête à vous suivre à l'heure que vous m'indiquerez.

— C'est bien, dit-il brièvement, nous partirons à l'heure.

— Je serai prête.

Elle gagna la porte. Avant de l'ouvrir, elle se retourna :

— Et nos invités, qu'en faites-vous? Sont-ils avertis?

— J'ai pris des dispositions, dit-il amèrement. Ne parlez pas de notre départ, ce n'est pas nécessaire. Nugent tiendra le rôle de maître de maison en notre absence.

— Très bien, dit Flore, et elle quitta le studio.

Peu après, la cloche du dîner sonna. M. Belle, ponctuel dans les moindres détails, sortit de sa chambre et frappa à la porte de Réginald. N'obtenant aucune réponse, il se décida à entrer. La chambre était vide.

— Où est-il encore parti? pensa le Révérend. Ça ne lui ressemble pas d'oublier l'heure de se mettre à table. Je ne sais lequel il aime le mieux, son dîner ou sa pipe.

Sans avoir résolu la question, Bell descendit et entra dans la salle à manger. Le jeune Bertram n'y était pas.

— Où est Réginald? demanda-t-il à Flore, tout en s'asseyant.

— Réginald? dit Flore, jetant les yeux autour d'elle. Où est-il?

Vane, jusque-là absorbée dans ses pensées, demanda lui aussi distraitemment :

— Il n'est pas ici?

— Non, dit M. Bell. Il me semble que depuis qu'il a quitté sa chambre, ce matin, il n'y est pas revenu. Je crois...

Il s'arrêta court. Le prince Mikoff venait de se lever brusquement.

— C'est de Réginald qu'il est question? demanda lady Lucelle qui, jusque-là absorbée par sa conversation avec Clarence, paraissait n'avoir pas entendu. Je sais où il est. Il a eu la gentillesse de partir à la chasse de quelque oiseau de montagne pour m'en offrir les ailes pour un chapeau. J'imagine qu'il ne veut pas rentrer sans me rapporter ce qu'il m'a promis.

Le prince se rassit, paraissant, peut-être pour la première fois de sa vie, un peu confus.

— J'ai eu peur pour mon jeune ami, expliqua-t-il. J'ai craint qu'il ne lui fût arrivé quelque accident.

— S'il ne rentre pas avant d'avoir abattu un aigle à Forbac, nous ne le reverrons pas avant des années, dit Nugent, brusquement.

— Ce qui serait plutôt fâcheux, remarqua M. Lambton, bien inconscient de la maladresse de sa plaisanterie.

On rit et l'on parla d'autre chose, mais plusieurs continuèrent d'y penser : Flore, M. Bell et lady Lucelle.

Absorbée par son anxiété, Flore n'accordait pas un regard à son voisin, lord Clarence. Elle n'eut aucune conscience de son attitude morose, du regard du bon chien fidèle et maltraité qui suivait tous ses mouvements. Vane, lui, les voyait trop bien et son propre chagrin faussait son jugement.

"Elle lui a parlé de son départ, pensa-t-il, et tous les deux en sont malheureux. Je peux l'emmener demain, mais son cœur ne restera-t-il pas ici?"

La pensée n'était pas faite pour ramener le calme dans son esprit. Quand les dames se furent retirées au salon, il absorba distraitemment plusieurs verres de vin et demeura pensif et silencieux, la main sur la tige de son verre.

La nuit était splendide. Toute la façade du château et le devant de la terrasse baignaient dans la douce clarté de la lune. Au salon, Maud Lambton était au piano; les autres s'étaient groupés suivant leurs goûts. Flore, oppressée par le soudain retour de Vane en Angleterre et par la bizarre absence de Réginald, trouvait l'atmosphère étouffante. Elle soupirait après un peu d'air frais qui lui rafraîchirait le cerveau et lui rendrait la faculté de penser. La voix aiguë de Maud devenait pour ses nerfs une torture. Elle ouvrit la porte-fenêtre et sortit sur la terrasse.

Presque aussitôt, elle entendit le martèlement des sabots d'un cheval. Reggy rentrait! C'était l'allègement d'une partie de ses soucis.

Elle descendit hâtivement les marches pour aller plus vite à sa rencontre, le gronder, le chérir et savoir où il avait été.

Le bruit avait cessé, ou plutôt tourné la terrasse; sans doute, changé de direction. Le cavalier fautif souhaitait-il ne pas attirer l'attention?

Flore fit elle-même le tour du château et, brusquement, se trouva devant Georges que lui avait caché un rideau d'arbustes, Georges couvert de poussière et paraissant très las.

Le palefrenier, surpris, poussa une exclamation.

— Oh! c'est madame la marquise, quelle bonne chance!

Flore, trop anxieuse pour s'étonner de cette bizarre ouverture, demanda brièvement :

— Que faites-vous ici? Pourquoi êtes-vous à cheval à cette heure?

— Je viens de la part de Monsieur Réginald. Il m'a chargé d'une lettre pour Madame la marquise.

— Donnez-la, dit Flore, tendant vivement la main. Où est M. Réginald? D'où venez-vous?... Je ne vois pas clair.

Georges lui tendit sa torche électrique.

— S'il vous plaît, Mme la marquise, il n'y a pas de temps à perdre.

Flore lut la lettre, puis toute pâle et très émue.

— Que signifie tout ceci? demanda-t-elle. Pourquoi mon frère m'écrit-il ainsi? Qu'est-ce qui l'empêche de rentrer?

— Il ne le peut pas, Mme la marquise, et il espère bien que vous allez venir vous-même.

— Moi? Non... non... ce n'est pas possible, dit Flore résistant faiblement.

— Il le faut, Milady.

— Il le faut? Comment osez-vous... Est-il en danger?

Georges n'hésita pas une seconde :

— Oui, Mme la marquise, affirmait-il hardiment.

— En danger... en danger... Oui... il faut qu'il le soit pour m'écire ainsi.

— Mme la marquise va venir?

— Que faire, mon Dieu? Que dois-je faire? balbutia Flore. Reggy en danger... et je n'en dois parler à personne. Que faire, mon Dieu, que faire? Je ne puis pas y aller... Je ne peux pas... Si, j'irai. Il est nécessaire que j'aille. Attendez un peu. J'irai. Mais comment?

— Monsieur Réginald pensait que madame la marquise pourrait prendre sa voiture. J'accompagnerais madame la marquise.

— Eh bien! préparez mon auto, dit Flore avec décision. Je ne sais si je fais bien ou mal, mais il m'est défendu d'instruire personne. Je pars tout de suite, Georges, amenez l'auto ici.

— M. Réginald sera bien content, milady. Il disait bien que vous ne lui manqueriez pas.

— Je serai prête dans cinq minutes.

Elle disparut comme une ombre.

Invisible sur le bord de la terrasse, lady Lucelle écoutait intensément. Elle n'entendait pas tout, mais de temps à autre son oreille saisissait un mot qu'elle interprétait en son cerveau subtil.

Elle eut à peine le temps de se dissimuler. Avant que Flore n'entrât au salon, elle continua le long de la terrasse. En ouvrant une porte, elle laissa tomber, sans s'en apercevoir, un billet froissé, la lettre de Réginald.

Lucelle bondit sur le papier, en prit connaissance d'un coup d'œil et le cacha dans son corsage. L'instant d'après elle rentrait au salon.

Elle venait à peine de s'asseoir quand Mrs Fleming vint à elle.

— Mme la marquise est montée se coucher, elle a une forte migraine et elle vous prie de bien vouloir vous charger de l'excuser auprès de ces dames.

— Très volontiers. Ne puis-je rien faire d'autre, mistress Fleming?

— Non, merci, milady. Mme la marquise désire une tranquillité absolue. Elle ne m'a même pas permis de rester dans sa chambre.

XIX

La morsure de la vipère

Trois quarts d'heure plus tard, devant une table de jeu, les demoiselles Lambton faisaient une partie de bridge; le prince Mikoff et Charlie Nugent étaient leurs partenaires. Enfoncés dans leurs fauteuils, au coin de la cheminée, M. et Mme Lambton somnolaient doucement. Lady Lucelle, pelotonnée dans le creux d'un divan, était en apparence fort intéressée par sa conversation avec M. Bell. Celui-ci, agité, l'esprit plein de Réginald, se sentait enchaîné près de la femme fascinante qui, de temps en temps, l'excitait d'un mot et le retenait aussi sûrement que si elle lui avait attaché les pieds et les mains.

Flore avait disparu et Vane s'était retiré dans son studio. On ne voyait pas non plus Clarence Lane. Où était-il? Peut-être lady Lucelle eût-elle pu le dire.

— Trois honneurs à cœur, dit le prince Mikoff. Nous avons toutes les chances. Voulez-vous que nous fassions un autre rob?

— Oh! oui, s'il vous plaît, oui, agréa Maud avec ardeur.

Mais ils avaient joué leur dernière partie de ce soir. Le prince, d'une main experte, distribuait les cartes quand un valet entra et lui présenta une lettre. Mikoff la prit avec son

Ses Maux de Dos étaient Intolérables

KRUSCHEN LE SOULAGEA DE SES DOULEURS

Alors qu'il eût dû jouir de ses belles années, cet homme de 31 ans était vieilli prématurément par le mal de reins. Il raconte ici comment Kruschen le rendit à la santé après des mois de souffrance :

"Une affection rénale me cloua pendant dix semaines sur un lit d'hôpital. Au sortir de là, je me sentais tout vieilli. A 31 ans, je pouvais à peine me pencher. Bien des gens me conseillèrent d'essayer les Sels Kruschen. Mes douleurs s'apaisèrent et je me sentis beaucoup mieux. Je me rends à l'ouvrage à bicyclette, 28 milles aller et retour, et je continue à prendre Kruschen pour me tenir en forme."—S. V. C.

Quand les organes internes cessent de fonctionner normalement, des impuretés s'accumulent dans l'organisme et le détraquent. Les Sels Kruschen aident à stimuler le foie et les organes excréteurs, à en normaliser le fonctionnement et à extirper ces impuretés de l'organisme.

La Vieille Toux Cède Avec "Buckley's Mixture"

Lisez Ce Que Dit M. Gull

Hamilton, Ontario: "Depuis mon enfance jusqu'à ma 32ème année, je ne pouvais me débarrasser d'une toux opiniâtre qui me hantait jour et nuit. Le médecin me dit que je souffrais d'une bronchite chronique—et que je ne pouvais obtenir aucun soulagement permanent. Un jour je vis une annonce de 'Buckley's Mixture'. Le mot bronchite attira tout spécialement mon attention. J'achetai une bouteille de 'Buckley's' et j'obtins du soulagement. J'en achetai deux et ma toux disparut complètement. Il y a de cela six ans, et la toux n'a pas depuis réapparu."

"Buckley's Mixture" vous soulagera instantanément de cet étranglement douloureux qu'est la bronchite, il agit aussi comme l'éclair sur la toux et le rhume. Pourquoi ne pas vous en procurer une bouteille aujourd'hui? "Buckley's" est en vente partout et il est garanti.

ANTALGINE

Pour

Maux de Tête

de Dents et d'Oreilles,
Rhumes, la Grippe,
Névralgies-Rhumatisme,
Douleurs



En Vente Partout 25¢

Agents demandés pour vendre des cravates pour hommes. Avec nos prix, vous pouvez faire une commission de 100%. Demandez aujourd'hui des échantillons gratuits et un territoire exclusif. Ontario Neckwear Company, Dépt. 515, Toronto.

sourire habituel, demanda d'un mot la permission de l'ouvrir, la lut et, brusquement, comme mû par un ressort, se leva, si visiblement bouleversé que Maud, sans même songer à l'indiscrétion de la demande, balbutia :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce que c'est?... Oh! rien... dit le prince se ressaisissant. Rien qui importe beaucoup. Mais à mon grand regret, je me vois obligé de me retirer. Il s'agit d'une affaire, oh! pas très importante, mais qui demande pourtant que je la règle sur-le-champ. Mes regrets, mesdames.

— Bonsoir, je suis très fâchée, murmura lady Lucelle retenant la main qu'il lui avait tendue et essayait vainement de libérer. Etes-vous réellement obligé de nous quitter si tôt, cher prince ?

— Hélas! oui. Et, emporté par ses habitudes de politesse : Présentez, s'il vous plaît, mes hommages à Mme la marquise. Mon jeune ami Bertram n'est pas encore revenu ?

— Réginald ? Mais si, mentit promptement Lucelle. Il est dans sa chambre; il y est monté tout droit, trop fatigué de sa journée de chasse pour se montrer ce soir. Cependant, si vous désirez lui dire un mot, il suffirait sans doute d'attendre un instant...

Non, le prince ne voulait pas attendre et avec une précipitation qui, pour une fois n'était pas un mouvement de comédien, il quitta le salon.

Charlie Nugent étouffa un bâillement derrière sa main : "Nous pouvons jouer avec un mort", dit-il, à moins que Clarence ne prenne la place du prince. Où donc est-il passé, Clarence ?

La question resta sans réponse.

— Je vais monter prendre des nouvelles de la marquise et je vous enverrai lord Lane, dit Lucelle.

Quand elle eut quitté le salon, lady Lucelle eut besoin de reprendre souffle. Elle était habile et audacieuse. Pourtant, quand elle se trouva devant la porte du studio de Vane, elle était toute pâle, et dut comprimer son cœur à deux mains pour l'empêcher de battre aussi fort. Elle allait jouer sa dernière carte, elle avait besoin de tous les moyens.

— Entrez, dit Vane, en réponse au coup frappé à sa porte.

Lucelle entra. Le singulier tableau retint un instant son attention. Le chevalet était nu, des malles grandes ouvertes laissaient voir leur contenu, hâtivement empilé, le valet emballait des objets de toilette.

Vane leva la tête.

— C'est vous, Lucelle ?

Dans sa surprise, il avait repris, sans s'en apercevoir, l'appellation d'autrefois. Le sang remonta aux joues de la jeune fille. L'accueil familial était un bon présage.

— Vane, dit-elle, que faites-vous ? Vous... préparez des malles ?

— Oui, je... nous partons demain. Vous ne le savez pas encore ? C'est un départ brusque.

— Vous partez... demain ? murmura-t-elle très bas.

— Oui, Flore et moi.

Elle se détournait pour cacher le sourire de triomphe qu'elle ne pouvait réprimer.

— Si vite, si brusquement ! Oh ! Vane !

— Et bien, pourquoi pas ? Willis.

Willis était trop bien stylé pour avoir attendu qu'on le congédiât. Il s'était déjà retiré et avait fermé la porte.

— Quel empêchement, voyez-vous ? reprit Vane.

— Oh! rien, seulement la surprise. Vous allez partir... Vane, quand

vous reverrai-je ? Quand ? Hélas ! peut-être jamais.

— Je ne sais pas, dit Vane distraitement. Alors, il s'approcha d'elle, et disposé par sa propre tristesse à la douceur.

— Allons, Lucelle, est-ce que cela vous fait de la peine ?

— De la peine ? Pouvez-vous me le demander ? Et vous, Vane, êtes-vous heureux ?

— Moi ? Non, dit-il avec amertume.

— Alors, pourquoi m'avez-vous posé la question ? Croyez-vous que je n'aie pas de cœur ?

— Vane, dit-elle, que faites-vous ?

— J'espère pour vous que vous n'en avez pas. Autrement, vous seriez sûre de souffrir un jour.

— Est-ce que vraiment vous pensez que je ne souffre pas... maintenant. Oh ! Vane ! Vane si vous saviez... si vous aviez lu dans mon cœur, si vous l'aviez senti battre pour vous et avec le vôtre, vous auriez appris à me juger autrement que vous ne l'avez fait autrefois. Regardez-moi, Vane. Suis-je faite de pierre ou de chair et de sang ? Croyez-vous que j'aie tout oublié et que je puisse supporter en souriant de vous voir le cœur brisé ?

Ses yeux étaient humides, ses lèvres entr'ouvertes, son visage pâle de passion contenue. Vane ce tourna vers elle... et se détourna aussitôt.

— Vane, supplia-t-elle, ne vous détournez pas. Si je vous avais vu heureux, j'aurais pu vous cacher mes sentiments, vous laisser croire que j'avais oublié. Je l'aurais fait. Mais maintenant, maintenant... Quelle raison aurais-je de continuer à dissimuler ? A qui appartenez-vous réellement, sinon à la femme dont le cœur bat à l'unisson du vôtre, dont la vie entière est à vos pieds.

Elle s'était rapprochée de lui et noua ses mains blanches autour de son bras.

Il essaya de se dégager.

— Pour l'amour du ciel ! retirez-vous, Lucelle, dit-il, respirant péniblement. Ne croyez pas... ne croyez pas... rappelez-vous... Ma pauvre enfant, à quoi ceci vous mène-t-il ? Rappelez-vous...

— Je sais trop bien, dit-elle passionnément. Mais c'est à vous maintenant de vous rappeler et ensuite ce sera ma tâche de vous faire oublier tout, sauf l'amour qui nous liera l'un à l'autre... Vane, je ne puis vous voir souffrir sans souffrir avec vous. Soyez fort, Vane, il me faut vous blesser, vous torturer.

Vane tressaillit et gronda :

— De quoi s'agit-il ? Que voulez-vous insinuer ? Est-ce... de Flore ?

— Chut ! cria-t-elle. Ne prononcez même pas son nom. Il ne devrait plus se trouver sur vos lèvres.

Avec un cri de colère, il s'écarta violemment.

— Flore ! N'y touchez pas ! Retirez-vous, vipère. Sortez !

— Savez-vous où est Flore ? dit-elle, insidieuse.

D'une main d'acier il lui saisit le bras. Sous la rude emprise qui la blessait, elle se tordit comme un serpent.

— Qu'avez-vous dans l'esprit. Où est-elle, Flore ? gronda-t-il avec fureur. Où elle est ?

Elle eut un ricanement de hyène :

— Elle est partie... avec qui vous savez. Avez-vous l'intention de les suivre ?

Vane était devenu livide. Sa main laissa aller le bras de la femme que soudain il excérait.

— Vous êtes folle, articula-t-il péniblement.

— Folle ? Je l'étais, il y a un moment, car je vous aimais. Ma folie est tombée et maintenant vous me faites pitié. Vous voulez savoir où ils sont ? Je vais vous le dire. Ils sont à Durbach, dans une petite auberge au bord de la route. Vous pouvez les suivre si cela vous plaît. Mais il y a bien des chances que vous arriviez trop tard.

Vane chancela et dut, pour se soutenir, s'appuyer contre le mur. Dans son visage, ses yeux seuls demeuraient vivants, fixés pleins de dégoût comme sur une bête venimeuse, sur la femme devant lui.

Mais telle était sa force de caractère qu'il ne lui fallut qu'une minute pour se dominer, pour triompher de sa défaillance physique. Droit comme une pique, il fit deux pas vers la porte, l'ouvrit, et d'un geste impérieux :

— Sortez ! commanda-t-il.

— Vane !

Elle l'implorait, les mains tendues : — Vane ! ne me repoussez pas... Je vous aime !

Le visage de Ferndale se contracta, mais sa volonté demeura ferme.

— Sortez ! commanda-t-il d'une voix étouffée, et plaise au ciel que je ne vous revoie jamais !

Il lui tourna le dos.

Un court sanglot, un bruit de pas, le choc d'une porte refermée... Vane sut qu'elle avait quitté le studio.

Alors, avec un sourd gémissement, il se cacha le visage de ses deux mains. Enfin, il prit de la chaise sur laquelle le valet de chambre l'avait posé, son manteau de voyage. Il l'enfila et sortit.

XIX

Dans l'auberge au bord de la route

Dans la petite salle de l'auberge au bord de la route de Durbach, Vérona causait avec Réginald. De temps à autre, elle levait sur lui ses yeux pleins de confiante tendresse. Enfant simple, elle ne se doutait pas du résultat de l'entretien de Réginald avec le bon vieux prêtre et n'imaginait pas qu'il pût y avoir des obstacles à leur union.

Tous deux vinrent s'accouder à la fenêtre. Une à une les premières étoiles s'allumaient dans le ciel. Le parfum des fleurs d'automne embaumaient l'air. Partout la paix était profonde.

L'impression de cette paix fut si forte sur Vérona que ses yeux se remplirent de larmes très douces. Sûre que Réginald partageait cette émotion exquise, elle se tourna vers lui et le vit préoccupé.

— Pourquoi ne fumez-vous pas, cher ? invita-t-elle.

— Non, non protesta-t-il vigoureusement.

— Mais si, j'aime beaucoup votre petite pipe. Cela me rappelle notre première rencontre dans la vallée au bord de la rivière. Vous fumiez sans vous douter que j'étais si près de vous. C'est d'ailleurs l'odeur de votre pipe qui m'avertit de votre présence. Je vous assure que vous pouvez fumer.

Réginald alluma la chère vieille pipe courte, sans se douter que ce soutien l'aiderait à garder une attitude calme pendant la conversation qui allait suivre.

— Reggy, murmura Vérona, se rapprochant un peu plus de lui, quand partirons-nous d'ici ?

— Quand ? mais demain, petite aimée.

— Demain, répéta-t-elle doucement, et où irons-nous ? Dites-le moi ; vous ne m'avez rien dit encore de vos projets ; je ne vous ai rien

demandé. Maintenant, dites-moi... quand nous marierons-nous ?

Elle avait posé la question tout simplement, tout innocemment, sans rougir, avec une confiance d'enfant, ses beaux yeux brillants d'amour fixés sur Réginald.

Celui-ci frissonna et sa main qui tenait la pipe faillit la laisser tomber. Il regarda au dehors les étoiles plus scintillantes à mesure qu'augmentait l'obscurité, et il soupira : Si Flore pouvait arriver, être ici, bien vite...

— Nous partirons demain, chérie. Vérona, que penseriez-vous si je vous disais qu'il sera peut-être nécessaire, avant de nous marier, d'aller jusqu'en Angleterre.

— En Angleterre ?

— Je n'affirme pas que ce sera nécessaire, chérie ; mais s'il le fallait, cependant...

— Oui, murmura-t-elle, très bas, j'irais.

Il passa son bras autour de sa taille. Il ne pouvait pas lui cacher plus longtemps la vérité. Elle était trop aimante, sa bonne foi était trop complète pour qu'il usât de réticence.

— Ecoutez, mon aimée, dit-il, je suis déjà aller trouver le curé de ce village.

— Eh bien ?

— Eh bien, il m'a fait comprendre qu'il nous faudra attendre un peu ; il lui est impossible de nous marier.

Elle s'écarta vivement du jeune homme.

— Il ne peut pas, dit-elle, dans un souffle. Alors... alors, il faut que je retourne à la villa.

— Non, non, chérie. Ne vous effrayez pas. Il est impossible que vous retourniez, absolument impossible.

— Je ne voudrais pas, gémit-elle. Pourtant, si le prêtre...

Dans un éclair, elle comprit la réalité de la situation. Elle avait eu jusque-là un bandeau sur les yeux. Le bandeau était tombé. Elle enfouit son visage dans ses mains.

Réginald la dégagea doucement, gardant dans les siennes les mains menues.

— Vérona, mon aimée, supplia-t-il, ne vous faites pas de chagrin, n'ayez pas peur. Il fallait bien que je vous dise la vérité. C'eût été mal de vous tromper. Pourtant, vous n'avez rien à craindre. Cela me brise le cœur de vous voir si désolée. Ecoutez chérie. Vous n'avez réellement aucune cause d'inquiétude... J'ai eu tort de ne pas prendre à l'avance les informations utiles. Je n'ai pensé qu'à éviter le malheur qui vous menaçait, et à vous arracher à un homme indigne de vous. Je croyais que la suite serait facile.

Mais la nature droite de Vérona se refusait à un compromis et le pladoyer de Réginald passait au-dessus de sa tête sans la faire fléchir, comme le vent passe sur la cime des montagnes.

Brusquement, elle l'interrompit.

— Non, dit-elle avec résolution, quoique ses joues fussent couvertes de larmes. Non. J'ai mal agi. Je n'ai pas assez réfléchi. Il faut maintenant que je retourne. Il le faut.

Elle allait se diriger vers la porte.

— Attendez ! attendez, supplia Reggy, l'oreille tendue à tous les bruits. Vérona, ma chérie, n'avez-vous plus confiance en moi ?

— Oh ! si, mais pourtant, il faut que je parte. Elle repoussa doucement la main qui la retenait et ouvrit la porte.

On entendit, encore lointain, mais se rapprochant, un ronronnement de moteur.

Réginald pose ses deux mains sur les épaules de la jeune fille :

— Attendez, Vérona, attendez, gardez votre calme... Vérona, ma chérie, le ciel est pour vous. Venez voir.

L'auto s'était arrêtée. On entendait dans la cour des pas pressés. Réginald se pencha au dehors. C'était sa sœur, c'était Flore. Avec un cri, Vérona vola dans ses bras.

Flore demeurait stupéfaite, ne comprenant pas, regardant Réginald debout contre la table, essuyant la sueur montée à son front.

— Vous ici, Vérona, demanda Flore, lente à revenir de son étonnement. Est-ce bien vous? Que faites-vous ici?

— Mais oui, c'est Vérona, ma petite sœur, dit Réginald répondant à la place de la jeune fille qui sanglotait sur l'épaule de Flore. Ne t'étonne pas, ne te fâche pas surtout. Je savais bien que tu viendrais. Ma sœur chérie, tu es un trésor.

— Oui, oui, sans doute; tu sais toujours que tu peux compter sur moi. Mais, je demande pourtant que tu m'expliques... Comment es-tu ici? Pourquoi Vérona y est-elle avec toi? Avez-vous eu un accident? Dans ce cas, pourquoi ne vous êtes-vous pas procuré un moyen de transport. Il fallait louer une voiture pour rentrer.

— Je vois, en effet, que tu ne comprends pas, Flore, dit Réginald, s'efforçant de parler avec calme. Nous n'avions pas l'intention de rentrer.

— Vous ne vouliez pas rentrer? Vous vous êtes enfuis? C'est fou, mon pauvre ami! Pourquoi, je te prie, m'as-tu fait chercher?

La voix de Flore laissait percer son mécontentement, et ses yeux s'étaient faits sévères.

— Ecoute-moi, petite sœur, supplia Réginald. Tu n'aurais pas voulu que j'abandonne Vérona et la laisse seule ici pendant des jours et des jours.

— Réginald, dit Flore plus fâchée que le jeune homme ne l'avait jamais vue, tu as eu tort, tu as très mal agi. Tu as fait plus de mal que tu ne peux savoir. Il faut que Vérona retourne à la villa.

— Jamais!

La voix de Réginald exprimait une résolution inébranlable. Le blâme de sa sœur le contraignit à une explication complète. Le prince Mikoff devait, dès le lendemain emmener Vérona à Vienne. C'était lui le grand coupable. C'était là le véritable enlèvement.

— Ces choses se passent dans les romans, dit Flore, un peu méprisante.

— Tu peux croire que cette fois c'est la vérité exacte; je n'y ai pas ajouté un mot. Réfléchis, Flore; mets-toi à la place de Vérona. N'aurais-tu pas essayé de t'évader si l'on avait essayé de te faire prisonnière pour le reste de ta vie, si l'on t'avait contrainte à un destin pire que la mort? Ma petite sœur, aie au moins pitié d'elle, si tu ne veux pas penser à moi.

Flore se laissa attendrir.

— Mais que voulez-vous que je fasse? demanda-t-elle, ses yeux allant de l'un à l'autre. Tu ne sais pas à quel prix j'ai pu répondre à tes objurgations, mon pauvre Réginald. Demain, nous partons pour l'Angleterre.

— Demain, l'Angleterre! s'exclama Reggy jubilant. Hourrah! hourrah!... "Tu ne vois pas, Flore? Que tu es obtuse! Nous partons, Vérona nous accompagne. Rien de meilleur ne pouvait arriver. Vous entendez,

Vérona, vous entendez? Nous partons demain pour l'Angleterre.

Vérona leva les yeux. Elle paraissait si douce, si timide, que le cœur de Flore se fondit; toute sa sagesse mondaine l'abandonna. Elle alla à la jeune fille, lui mit son bras autour du cou, et avec des mots tendres, comme seule une femme sait en trouver, la consola, l'encouragea. Les larmes de Vérona se séchèrent.

— Mais vous, Flore? dit-elle. Vous ne pouvez rester ici. Que dira le marquis?

Flore eut un sourire contraint. Oui, que dirait Vane?

— Ecoutez, dit Réginald, je crois voir le meilleur parti à prendre. Je vais retourner à Forbach et j'expliquerai toute l'affaire à Vane et je reviendrai le plus tôt qu'il me sera possible. Ainsi, Flore, tu pourras avoir le conscience tranquille. Vous allez maintenant vous mettre au lit toutes les deux, Vane et moi, nous allons tout arranger sans que personne se doute de nos affaires. Vane et toi Flore, vous prendrez le bateau, comme vous en aviez l'intention. Mrs Fleming viendra ici et voyagera avec Vérona. Tout sera facile et simple, si nous savons agir avec discrétion.

— Je vais voir les chambres, dit Flore en se levant. Elle savait que ces deux enfants—c'est ainsi qu'elle les considérait—aimeraient se retrouver seuls un instant.

Quand elle redescendit, Vérona, debout devant la fenêtre, essayait de percer l'obscurité de la nuit, Réginald filait déjà sur la route du château.

— Flore, dit Vérona se retournant vers son amie, vous n'êtes pas trop fâchée contre moi?

— Fâchée, ma chérie? dit Flore avec tendresse, qui pourrait jamais être fâchée avec vous, je vous le demande.

— Eh bien, je suis très heureuse, dit Vérona très simple. Je craignais beaucoup que vous me blâmez, que vous me reprochiez d'avoir mal agi. Mais que pouvais-je faire d'autre? J'aime tant Réginald, il est si brave et si fort, et pourtant si doux avec moi! Quand il m'a commandé de partir, je lui ai obéi. Je n'aurais pas pu supporter d'être emmenée si loin de lui. Je l'aime, Flore.

— Réginald doit être bien fier d'avoir gagné un amour si tendre, dit Flore avec un léger soupir. Mais avez-vous pensé à l'avenir, Vérona? Savez-vous que Réginald n'a pas de fortune? Mais oui, vous le savez, il n'a pas manqué de vous le dire; avez-vous réfléchi qu'il n'a pas de titre?

— Je sais qu'il est pauvre, dit Vérona, tranquillement. Quant au titre, je ne connais pas de cœur plus noble que le sien et je serai plus fière d'être sa femme que d'être la reine d'Italie.

— Et je crois qu'il aime mieux vous avoir pour femme que d'être le roi d'Angleterre, répondit Flore riante. Et maintenant, vite au lit, car il nous faut nous lever de bonne heure demain matin.

Avec empressement, la patronne de l'auberge conduisit les deux jeunes femmes à leurs chambres. La première, commandant la seconde, s'ouvrait sur le balcon.

— Je prendrai celle-ci, dit Flore.

— Laissez-moi rester avec vous, supplia Vérona.

Mais Flore qui n'avait pas l'intention de dormir et qui voulait que Vérona le fît, refusa avec fermeté.

— Ne brisez pas le cœur de ces braves gens en refusant la belle chambre qu'ils ont préparée pour

vous, dit-elle gaiement. Nous laisserons la porte ouverte.

Vérona céda, et bientôt, épuisée, de fatigue et d'émotion, s'endormit. Flore, restée près d'elle, revint alors dans sa chambre.

Tout dans la maison était tranquille, si paisible que le bruissement des feuilles de la vigne qui montait jusqu'au balcon, sonnait aux oreilles comme le murmure de la mer caressant la falaise, tel que Flore l'entendait de la maison au toit de tuiles rouges de Nouvelle-Ville-Royale.

— La mer! la falaise! La chère vieille maison!

Avec quelle diversité de sentiments elle les avait quittés! Quelle attente de joie et de bonheur était mêlée à ses adieux!... et maintenant... Avec un gémissement, elle se couvrit le visage de ses mains. Qu'était devenu l'amour qui avait ouvert devant elle un paradis? Il avait duré un jour. Puis la longue nuit était tombée, une nuit qui menaçait de ne jamais finir.

Une larme roula sur sa joue. Flore tressaillit. C'était la première fois, depuis le soir de son mariage, qu'elle pleurait. Jusqu'à ce soir, l'orgueil avait tenu ses yeux secs, avait nourri son pauvre cœur meurtri... Et, cette nuit, dans cette simple auberge de campagne, elle pleurait. Était-ce parce qu'elle se sentait si seule? Était-ce à cause de la distance entre elle et le mari qu'elle aimait, distance qui rendait plus tangible le gouffre entre eux?

C'était son dernier soir à Forbach, dans le grand château féodal, et cette dernière nuit, elle la passait loin de chez elle, chez des étrangers. "Vane a-t-il remarqué mon absence? pensa-t-elle. Il se sera imaginé que je m'étais retirée dans ma chambre; Réginald lui donnera l'explication nécessaire. Mais s'est-il aperçu que je n'étais plus là? S'en est-il soucié? Non, il ne m'aime plus, il ne m'aimera plus jamais."

Elle s'avança un peu sur le balcon. Dans la chambre, l'air était lourd. Le souffle léger de la nuit rafraîchit son front brûlant. "La dernière nuit, pensa-t-elle encore. Quel motif pousse Vane à ce départ si brusque, si mystérieux? Et pourquoi a-t-il pris cet air sévère, ce ton si dur? Que se passe-t-il maintenant au château? Tous se sont retirés dans leurs chambres, et la plupart dorment déjà, Réginald est arrivé. Il a parlé à Vane, lui a dit que je suis ici, à Durbach... Est-il fâché?"

Avec un soupir, elle revint dans la chambre. Un bruit familier, assez proche, le trot d'un cheval, la retint près de la fenêtre. Le souffle court, elle attendit. Le bruit se rapprochait rapidement.

XX

L'amour fidèle

Un flot de sang jeune monta aux joues de Flore. Était-ce déjà Réginald? Non, le délai était trop court, à moins qu'il ne fût revenu sur ses pas.

Instinctivement, elle pensa au prince Mikoff et elle jeta un regard sur la chambre où Vérona continuait de dormir.

Si c'était lui, que lui dirait-elle? Comment agirait-elle? Pendant qu'elle cherchait péniblement la meilleure ligne de conduite, le bruit cessa. Avec un soupir de soulagement, elle ferma la fenêtre.

— Dans quelques heures, pensa-t-elle, le jour sera revenu. Réginald et Vane seront ici, et alors...

(Lire la suite au prochain numéro)

MURINE
POUR VOS YEUX

Murine repose les yeux quand ils sont fatigués et brûlants—les nettoie et les soulage quand ils sont rougis et irrités. S'applique aisément. Pour adultes et bébés. Employez Murine chaque jour.



"J'Y VAIS, SUR"

Vous pouvez prendre des engagements en aucun temps quand vous connaissez Paradol et en gardez dans votre sacoche. Il soulage promptement les maux de tête et les autres douleurs. Pas d'effets désagréables. 35 cents.

P A R A D O L
du DR CHASE



MERES SAINES — ENFANTS VIGoureux

Jeunes femmes qui serez bientôt mères, veillez à votre santé afin que cette importante fonction de votre vie s'accomplisse aussi normalement que possible.

Beaucoup de jeunes femmes, faute d'avoir pris des précautions nécessaires et de s'être soignées convenablement, au début, ont compromis non seulement leur propre santé mais aussi celle de leur enfant.

Jeunes femmes qui éprouvez quelques symptômes de maladies féminines (beau-mal) n'hésitez pas à demander aux PILULES FEMOL la santé et la vitalité indispensables à cette époque. En les prenant régulièrement avant et après l'événement elles vous éviteront bien des maux et accidents. C'est un remède efficace sur lequel les femmes peuvent toujours compter.

LES PILULES FEMOL se vendent partout. Toutes les femmes qui souffrent de maladies particulières à leur sexe devraient les essayer.

Notre brochure médicale vous sera expédiée gratuitement sur demande.

INSTITUT CAZO — Dépt. S.
Place Royale, Montréal.

Lisez ...

La Revue Populaire

Chez les dépositaires: 15 cents

Ne Souffrez Plus



Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.
Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTRÉAL, P.Q.

Savez-vous que LE FILM

est la plus grande revue de cinéma
publiée en langue française
en Amérique.

tous les mois

... vous serez au courant de toutes les nouvelles du cinéma français reçues directement de Paris. Et de toutes les nouvelles du cinéma américain reçues directement de Hollywood.

52 pages de texte et de photos...

Coupon d'abonnement

LE FILM

Cl-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM, 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

EN PANNE

(Suite de la page ?)

tendant vainement de remettre l'auto en marche.

— Peut-être le moteur est-il gelé ? insinua malicieusement Pauline en tournant un œil narquois vers son amie.

— Le pis est que je m'y connais très peu en ces manigances-là, moi, avouait Desjarlais en se grattant songeusement la tête.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Odette un peu nerveuse, songeant à son travail laissé en plan.

— Il y a peut-être une garagiste tout près. Si l'on pouvait savoir, émit le jeune homme en redescendant à terre.

— Et nous sommes ?

— Sur le chemin de Rosemère ! répondit-il en interrogeant l'horizon lointain.

Il prit sa lampe de poche et la fit jouer aux alentours.

— Hum ! joliment désert. La première habitation est assez éloignée.

— Tout de même, si l'on pouvait s'y rendre, reprit Odette qui ne parvenait que difficilement à dominer sa nervosité.

— En effet, approuva Pauline, on nous renseignerait sûrement où se trouve le premier poste d'essence.

Au fond, cette halte forcée l'amusa beaucoup, et la perspective d'un peu d'imprévu la mettait secrètement en gaieté. Ce n'était que pour la forme qu'elle affectait d'en être contrariée.

— Personne ne surgirait donc fortuitement pour nous porter secours ! Fichtre, il ne vient pas une voiture ni d'un côté, ni de l'autre.

Pensivement, les deux mains dans les poches, le jeune homme arpenta le chemin, éclairé par les deux phares de son auto. Puis, s'arrêtant, il dit en s'approchant des jeunes filles :

— Ecoutez, je vais courir jusqu'à la maison, là-bas, pendant que vous m'attendrez ici, pour demander comment nous tirer d'affaires. Vous n'aurez point peur ?

— Aucunement, mais allez vite, il doit commencer à se faire tard.

Il tira sa montre, l'approcha de la clarté.

— 9 h. 10. Ce ne sera pas long. Alors, attendez-moi bien sagement, et je reviens aussitôt.

— Bonne chance ! cria Pauline, tandis qu'à grandes enjambées, il se dirigeait vers l'habitation qu'une mince lumière filtrant de l'intérieur, signalait seule, dans l'obscurité dense.

Demeurées dans l'auto, les deux amies se regardèrent, l'une inquiète, l'autre amusée.

— Avoir su, soupira la première, je n'aurais certes pas bougé de la maison !

— Bah ! c'est tout simplement une aventure. Faut pas s'en faire pour si peu.

— Tu en parles à ton aise, toi, oui, mais moi...

Elle ne continua pas sa phrase, mais rembrunie, s'enfonça dans les coussins, rejetant la tête en arrière et fermant à demi les yeux.

Pauvre Odette, la guigne semblait vraiment la poursuivre depuis quelques mois : rien ne lui réussissait, au contraire, tout paraissait se liquer contre elle pour l'éprouver ou l'embêter.

La gaieté de Pauline tomba en observant le charmant visage aux traits fins, que la mélancolie voilait petit à petit. Alors, apitoyée, elle se pencha vers elle, et prenant les mains qui tourmentaient désespérément de pauvres gants inoffensifs :

— Voyons, ne te désole pas, pauvre chère amie, tout s'arrangera très bien, va !

Odette rouvrit les paupières, et haussant les épaules.

— Qui sait ? Maurice est un piètre mécanicien, et je crains fort qu'à cette heure-ci, et en cet endroit isolé, ce soit le seul...

— Le voilà justement, interrompit Pauline en apercevant le jeune homme qui surgissait de l'ombre.

— Eh ! bien ! questionnèrent-elles toutes deux ensemble en allongeant la tête, au dehors.

— Je suis tombé chez de bien braves gens, commença-t-il l'air quelque peu embarrassé, et on nous offre l'hospitalité pour... d'ici à ce que les réparations soient faites, car, c'est très malheureux, mais nous devons attendre au jour avant de...

— Quoi, que dites-vous ? Mais, c'est impossible... je dois absolument... Odette, découragée, passait une main moite sur son front.

— Que voulez-vous, Mademoiselle, il y a trop loin d'ici au prochain poste d'essence, nous devons attendre jusqu'à demain, et le type auquel j'ai parlé offre de nous dénicher quelqu'un pour remorquer l'auto au garage, mais quant à ce soir, c'est tout à fait impossible.

— Mon Dieu, quelle fatalité ! soupirait maintenant Pauline, que la détresse de son amie touchait vivement.

— C'est, en effet, très ennuyeux, mais tâchons du moins contre mauvaise fortune, de faire bon cœur. Allez, venez, « mes » gens vous attendent là-bas, c'est tout de même heureux qu'ils nous donnent l'hospitalité.

Il tendit la main pour leur aider chacune à descendre, et après avoir donné rapidement un tour de clé aux portes de son auto, il l'abandonna sur la route, en lui jetant un regard plein de rancune.

— Sale voiture, t'aurais pas pu choisir une autre fois ! Et se retournant vers Pauline :

— Ce que ça l'air bête un auto en panne !

Malgré elle, un sourire apparut aux lèvres d'Odette.

— Bravo ! vous revoilà joyeuse, là !

— Ne m'en voulez pas, Maurice, de goûter si mal l'aventure, mais imaginez un peu ma situation : j'ai à remettre sans faute un article demain, au journal, à Montréal, et je suis ici en pleine campagne, mon travail à peine commencé.

— Ne pourriez-vous l'écrire, avant de vous coucher ici même, et demain nous tâcherons de nous lever tôt et peut-être qu'ainsi nous aurons regagné la ville assez à bonne heure pour que vous livriez à temps ce dit travail.

— C'est vrai, Odette, tu pourrais faire cela ; on nous donnera certainement une chambre pour nous deux, alors il te sera facile d'écrire à ta guise.

— Vous avez raison, approuva alors la jeune fille maintenant rassénérée, si l'inspiration ne me boude plus, et que demain nous puissions filer tôt, eh ! bien ça ira, dussé-je passer toute la nuit blanche.

Ils avaient atteint la maison au seuil de laquelle les attendait poliment un homme de trente-cinq ans environ. A leur approche, il ouvrit toute grande la porte qui donnait en une vaste pièce semblant tenir lieu de vivoir.

— Vraiment, nous sommes confus, fit Maurice en manière de politesse,

quoiqu'au fond il se dit que l'heure n'était pas si indue pour recevoir des hôtes, et que le lendemain lorsqu'il lui aurait laissé une jolie petite somme d'argent, l'homme n'aurait qu'à bénir leur passage.

— Je vous en prie ; soyez les bien-venus, et agissez comme si vous étiez en votre propre maison. Débarrassez-vous donc de votre manteau, Mademoiselle.

— Je vous remercie, Monsieur, fit Odette à qui il aidait à enlever son vêtement de lainage. Ces paroles n'étaient pas sitôt prononcées, qu'un bruit de chaise s'entendait dans la pièce voisine.

— J'ai là un ami, expliqua le maître du logis, que j'ai arraché presque de force à son foyer — c'est un canisanier de la pire espèce — pour venir passer une couple de semaines avec moi. C'est un tout jeune avocat, que de sérieuses études ont passablement malmené.

Au même instant, la haute stature de Réal Gaudreau s'encadrait dans la porte séparant les deux pièces, et Odette l'apercevant retint une exclamation de surprise, alors que lui-même reculait d'un pas en la voyant. Leurs regards s'étaient croisés, en un éclair, et cloués sur place tous deux, comme figés, intriguèrent si vivement l'homme qui allait les présenter que celui-ci ne put s'empêcher de remarquer.

— Allons donc, que se passe-t-il ? Vous connaîtriez-vous, par hasard ?

La première, Odette reprit ses esprits, et quoique ne pouvant se défendre d'une certaine émotion dans la voix :

— J'ai déjà rencontré monsieur Gaudreau, oh ! il y a de cela plusieurs années. Et tendant aimablement la main à ce dernier.

— C'est vraiment une grande surprise de vous retrouver ici.

Un peu d'ironie perçait dans ces paroles, que seul Réal Gaudreau était à même de percevoir.

— Moi-même, Mademoiselle... Il hésita légèrement pour continuer : Mademoiselle Odette, je ne reviens pas de ce hasard.

Pour secouer la gêne qui sans motif, glaçait soudain tout le monde, la jeune fille songea à présenter Pauline et Maurice, après quoi, leur aimable hôte se dénomma à son tour, car Réal semblait avoir perdu la tête de nouveau, ne s'en chargeait aucunement.

— Joseph Lemire, dit-il. Et maintenant, si vous voulez bien me permettre de vous désigner vos chambres, ce qui ne signifie pas que je veuille vous envoyer coucher, vous savez.

On se mit à rire, tout en montant à la suite de celui-ci un étroit escalier d'une quinzaine de marches.

Maurice Desjarlais accepta, plus tard, de redescendre causer avec les deux hommes. Aussitôt qu'il fut parti, les deux amies vinrent l'une vers l'autre. Le visage empourpré d'Odette trahissait une émotion intense.

— Tu parles, ma chère, d'une aventure ! Le rencontrer ici, lui !

Elle suffoquait, et n'en pouvant plus, se laissait tomber sur le lit, près de Pauline déjà à demi étendue.

— Explique-toi, fit celle-ci en se relevant, appuyée sur un coude, je n'y comprends rien, moi.

— En effet, répondit Odette, tu ne saurais comprendre. Elle s'arrêta, puis reprit au bout de quelques secondes, en prenant entre les siennes les

main de Pauline qui, redressée, la regardait attentivement :

— Ce sont des souvenirs qu'il faut remuer, quand j'ai eu tant de mal à tâcher de les oublier un peu. Enfin !

Elle passa une main sur son front, dans le geste de lassitude qui lui était coutumier :

« J'avais rencontré Réal, — il y a de cela déjà près de quatre années, — chez une de mes compagnes de couvent, dont il était intimement lié avec le frère, étudiant en droit comme lui. A maintes autres reprises nous nous étions revus, toujours à la suite de hasards, soit à la Bibliothèque où il allait souvent travailler, et moi lire, soit à l'Université, où une série de conférences littéraires avait eu lieu. Petit à petit, une sorte de compréhension était née entre nous : nos goûts, nos aspirations étaient les mêmes, et souvent par la suite il me pria de l'accompagner au théâtre, de sorte que bientôt nous en étions venus, mon Dieu, je dirais, à ne plus pouvoir nous passer l'un de l'autre, en un mot, de vrais, de grands amis. Puis, un jour, Réal me déclara que...

Pauline l'interrompit vivement :

— Que tu étais pour lui, l'unique, la femme idéale et qu'il te voudrait voir partager sa vie.

— Quelque chose dans le genre : enfin, il me fiança sur parole.

— Toi, tu l'aimais beaucoup ?

— Je l'adorais, tout simplement. J'avais en lui une telle confiance, une telle admiration, une telle tendresse, qu'il me semblait que personne d'autre au monde ne saurait, plus que lui, faire mon bonheur. Tout en lui me plaisait ; mais un mois après, je dus partir pour voyage avec mon père, que des affaires importantes menaient à Ottawa. Réal était bien chagriné, contrarié de cette absence qui se prolongerait peut-être assez longtemps, d'autant plus qu'un peu méfiant, il craignait que là-bas, j'en vienne à rencontrer, puis préférer un autre.

— Mais, vous pouviez correspondre, observa Pauline.

— Certainement. Comme tu penses bien, nous nous entendîmes pour cela, et les missives devaient aller bon train. Hélas ! moi si je tins parole, il faut avouer que tel ne fut pas le cas pour Réal : il répondit d'abord à mes lettres, très régulièrement, mais cela ne dura guère que deux mois. D'abord je crus au retard du courrier, et j'attendis, mais vainement, des jours, puis des jours. Alors, je pris l'initiative d'écrire à nouveau, demandant l'explication de ce silence. Rien ne me parvint jamais. Je ne te dirai point quelle fut ma déception, combien j'ai souffert, tour à tour torturée par des espérances ne se réalisant jamais, et la réalité à laquelle je refusais de croire. Je dus pourtant me résigner. A mon retour, après quatre mois d'absence, je cherchai à prendre des informations sur Réal : la première chose qu'on me dit, c'est qu'il était parti à son tour pour une destination inconnue.

— Une destination inconnue ?

— C'était inadmissible, n'est-ce pas ? J'interrogeai encore ma compagne de couvent que mes questions semblaient ennuyer passablement, et une bonne fois, elle laissa tomber ces paroles dont le froid me pénétra encore en y songeant : « Ma chère, si tu tiens absolument à connaître la vérité, eh ! bien voilà : Réal est marié, ou du moins est sur le point de l'être. » Je ne voulus pas en entendre davantage, et sortis. Je crus mourir de désespoir, car comme j'avais l'habitude, je m'isolai dans ma peine, et personne, tu entends, personne ne sut combien je souffrais. Par amour-propre,

je feignis même l'indifférence, et un rapide oubli. Je me jetai éperdument dans le travail, d'autant plus que mon père mort subitement, peu après, me laissait sans ressources aucunes. Et voilà... tu sais tout maintenant. Tu peux te vanter d'être privilégiée, ajouta-t-elle avec effort, en souriant, tu es la première, la seule à laquelle je livre ce secret.

— Et encore, il a bien fallu l'occasion, car jamais tu aurais parlé. Ce que tu es cachottière, tout de même !

— Bon, bon, je le sais : Réal me le reprochait ; comme je lui en voulais, moi, de sa méfiance outrée.

Odette se levant énergiquement, continua :

— Tout cela, ce sont de vieilles et vilaines histoires que, grâce à Dieu, j'ai réussi à oublier un peu. Seulement, j'aurais beaucoup préféré que le hasard ne nous remît jamais en face. Que peut bien venir faire ici Réal ?

— M. Lemire a dit qu'il se reposait. Mais, il ne paraît pas être marié, ton... enfin, M. Gaudreau.

— Odette se contenta de hausser légèrement les épaules.

— Heureusement que nous reparions demain, à l'aube. Tâchons au moins, d'ici là, de faire bon visage.

Pauline s'approcha alors de son amie, et affectueusement, câlinement, elle se pencha vers elle.

— Toi, tu es une vaillante, comme je n'en ai jamais connue. A ta place, moi, je sais bien ce que j'aurais fait.

— Eh ! bien ?

— J'aurais fait une crise aiguë de neurasthénie ou, encore, une congestion cérébrale, car, je n'aurais certes pas eu le courage de surmonter ma douleur : il est vrai que je suis une pleurnicharde.

Odette se mit à rire.

— C'est la vérité, reprit Pauline, je pleure toutes les larmes possibles, et je recommence autant que je peux, et tout le monde en subit les conséquences.

— Ça va, ne te calomnie pas plus.

Elle l'embrassa, et l'envoya ensuite se coucher, car il se faisait tard.

En bas, les hommes s'étaient aussi couchés, les lampes éteintes, et tout bruit avait cessé.

Odette s'était mise au travail de son article. Jusqu'à une heure avancée de la nuit elle écrivit sous une inspiration spontanée où se mêlait un peu de fièvre. « Si près d'elle, dormait sans doute, l'être qu'elle n'avait pu cesser de chérir bien qu'elle eût eu l'illusion parfois de l'avoir oublié. »

Le matin se levait pâle, mais d'une douceur indéfinissable, éveillant de sa torpeur, la campagne que mai rajeunissait. Odette, qui avait peu mais assez paisiblement dormi, sauta de son lit, fit une brève toilette, et à pas furtifs, pour ne pas troubler le sommeil de Pauline, elle quitta la chambre ; personne, en bas encore, bien que la porte donnant à l'arrière sur le jardin fût largement ouverte. Le soleil paraissait maintenant, et ses rayons de chaude lumière arrivaient jusqu'à la jeune fille ; gagnée, celle-ci s'aventura alors à sortir, et à faire quelques pas dans les allées du jardin. Odette adorait la nature, et rien ne lui plaisait comme de se promener ainsi au gré de son caprice, en songeant à mille choses à la fois, ou même à rien du tout. Aujourd'hui, cependant, si elle ne pensait à rien de précis, si elle n'osait donner un trop libre cours à ses idées, il faut avouer qu'un visage s'imposait sans cesse à son esprit, un visage aux traits virils que si fréquemment jadis, elle avait contemplés avec amour.

Tout en marchant, Odette avait atteint un arbre gigantesque abritant un banc rustique : elle s'y laissa tomber machinalement, regardant autour d'elle un papillon noir et blanc qui folâtrait ici et là. Des pas crissant sur le sol lui firent brusquement retourner la tête. Une silhouette apparaissait au détour de l'allée, et avant qu'elle n'eût pu fuir, se dressait devant elle. Et Réal Gaudreau l'observant avec une étrange curiosité, et une note railleuse dans la voix, interrogeait :

— Eh ! bien, Mademoiselle Odette, le hasard impose parfois de fâcheuses rencontres, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit celle-ci d'un ton sec, et je pense que le premier vous devez beaucoup lui en vouloir, quant à moi...

— Quant à vous ? répéta-t-il, la regardant toujours.

— Quant à moi, je n'ai qu'à déplorer le réveil de souvenirs si pénibles.

— Pénibles, avez-vous dit, et pourtant... Il s'arrêta, laissant sa phrase inachevée, mais reprit aussitôt, d'un timbre tellement narquois qu'Odette tressaillit douloureusement.

— Auriez-vous maintenant quelques remords ? Ils seraient bien un peu tardifs, ne croyez-vous pas ?

La jeune fille leva vers lui des yeux si candideusement étonnés, que lui-même demeura désemparé.

— Mais, que voulez-vous dire ? Je vous assure que si l'une de nous a agi de façon à éprouver des regrets, ce n'est certes pas moi. Et énergiquement, avec précipitation, elle continua :

— Mais vous seul, qui avez failli à toutes vos promesses, vous qui n'avez pu m'être fidèle que l'espace de quelques semaines, et n'avez même pas eu la loyauté de m'avertir, mais opposé un lâche silence à mes lettres criant mon inquiétude, vous, enfin...

Il voulut l'interrompre, mais ne voulant rien entendre, elle poursuivit :

— ... Vous, enfin, qui après avoir juré de n'aimer que moi et pour la vie, changez subitement, de sentiments, pour les passer à une autre, que vous allez épouser, au loin, sans doute pour...

Cette fois, il l'arrêta criant : Odette ! d'une voix si indignée qu'elle n'osa le braver.

Alors, posant sa main sur son bras frémissant, il lui demanda, radouci.

— Odette, je vous en prie, quelles histoires me racontez-vous là ?

— Ce ne sont pas des histoires ! D'ailleurs, n'êtes-vous point marié comme c'était entendu ?

— Marié ! Mais nullement. Odette, il y a certainement eu de cruels malentendus entre nous. D'abord de qui tenez-vous tout ce que vous venez de me débiter ?

— De source sûre : de Lucette même, et puis, votre silence surtout. Non, hélas ! rien ne peut vous disculper.

— De Lucette ? s'écria-t-il avec stupeur. Ce n'est pas possible ! Ma foi, c'est à n'y pouvoir rien démêler.

Un moment, il demeura une main devant ses yeux, et réfléchit longuement. Puis, il força d'un geste doux, Odette à s'asseoir, et prit place à côté d'elle :

— Et si je vous disais, moi, ce que Lucette m'a fait croire, quels racontars, car maintenant tout s'éclaircit, quels racontars, oui, votre compagne m'a servi pour expliquer votre silence...

— Mon silence, mais je ne comprends rien ?

— Je suis demeuré des semaines dans une angoisse innommable, en voyant mes lettres demeurées sans réponse.

Le Samedi de Noël

EN VENTE LA SEMAINE PROCHAINE

Le Samedi

Publie pour Noël un magnifique numéro de luxe de 72 pages au prix ordinaire de 10 cents

COMME COUVERTURE, UN TABLEAU EN QUATRE COULEURS DU PEINTRE CANADIEN F. BAZIN

Un roman d'amour complet et un grand feuilleton intitulé :

L'INFAME

par

EMILE RICHEBOURG

De nombreuses illustrations en couleurs, des contes, des nouvelles sentimentales et une foule d'articles sur des sujets variés.

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE.
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES NOMS DES DIX GAGNANTS

Problème No 259

DIX JEUX DE CARTES

M. J. Adonis A. Parent, St-Chrysostôme, comté de Châteauguay, P. Q.; Mme Paul-E. Raymond, 344, rue Richardson, Québec, P. Q.; M. Roland Paillé, Casier 170, Trois-Rivières, P. Q.; Mlle Monique Feeney, 67, rue St-Jean, Laprairie, P. Q.; Mlle Charlotte Désaulniers, Pont-Rouge, comté de Portneuf, P. Q.; Mme Edmond Vincent, rue Legendre, Asbestos, P. Q.; Mme Arthur Gauthier, 5862, rue Denormandie, Montréal, P. Q.; Mme Georges-Edgar Girardin, Boite 3, Plessisville, comté de Mégantic, P. Q.; Mlle Margot Quintal, Contrecoeur, comté de Verchères, P. Q.; Mlle Rollande Richard, Boite Postale 28, Farnham, P. Q.

Solution du problème No 260

A	P	R	E	T	E	B	U	F	F	O	N
E	L	O	T	V	U	E	O	U	R	E	
P	L	A	T	A	N	E	L	O	U	R	D
I	O	N	T	E	N	D	O	I	R	A	R
T	I	T	I	O	T	I	T	E	A	L	E
R	O	N	T	E	T	E	A	P	I	P	
E	N	N	U	I	S	O	A	T	H	E	N
I	L	E	U	R	R	A	T	A	U		
P	L	A	I	N	E	E	R	I	S	C	L
H	A	N	S	A	M	E	S	I	R	D	
A	I	L	E	A	M	O	U	R	E	O	L
R	O	B	O	R	A	I	S	O	N	T	I
E	N	O	N	C	E	R	E	C	U	M	A
S	R	U	T	R	O	B	M	A	L	E	
E	G	L	I	S	E	E	V	A	S	E	E

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 261

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

NOM

ADRESSE

VILLE

PROVINCE

Atrezsez: LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

1. Homme dur en affaires (fam.). — Proclamation. — Poète celt.
2. Procédé pour déterminer la richesse en alcool des liqueurs.
3. Note. — Conduit d'appel d'air. — Fourneau. — Senior.
4. Peur. — Navigateur espagnol (1499-1542).
5. Disposition de cheveux en sens contraire. — Ce qui sert à supporter. — Qui marque l'étonnement.
6. Fils d'Isaac et de Rebecca. — Un des Juges d'Israël. — Peau tannée.
7. Pris prépositivement. — Herbe fauchée. — Anc. ville de Chaldée. — Préfixe qui signifie huit.
8. Négation (en anglais). — Sulfate double. — Membre. — Métal.
9. Qui indique l'intonation (mus.). — Pièce sur laquelle on pose des lampions. — Sorte de baldaquin. — Eclat de voix.
10. Partie d'une livre. — Affirmation. — Observa secrètement.
11. Durée de la vie. — Soustraire aux recherches de la justice. — Massif montagneux du Maroc.
12. Qui est à lui. — Qui est au bon air.
13. Règle double. — Terre argileuse. — Grand vase de métal à une anse. — Conjonction copulative.
14. Guérite de veille.
15. Ce qu'on expose dans une entreprise (fig.). — Dénué de jugement. — Donner de l'air.

VERTICALEMENT

1. Artère du cœur. — Jamais. — Corps céleste.
2. Science qui traite des reptiles.
3. Mot germanique qui signifie eau. — Etat agréable. — Prince troyen. — Pronom personnel (inv.).
4. Masse considérable. — Mariage.
5. Ancien bouclier. — Appelé vulgairement *gueule-de-loup*. — Tombé.
6. Calendrier ecclésiastique. — Qui marque le soulagement. — Alla ça et là.
7. Fourrure. — Petit homme. — Particule provençale. — Possédai.
8. Partie du jour (abr.). — Ville d'Angleterre, sur la Tamise. — Combat. — Sans obstacle.
9. Partie d'une église. — Article contracté (inv.). — Contrat. — Point où l'on vise.
10. Pièce du jeu d'échec. — Canton suisse. — Rivière de France.
11. Belle-fille. — Briser par compression. — Enleva.
12. Suite de notes composant un chant (pluriel). — Pièce légale.
13. Note. — Rivière des Etats-Unis. — Substance molle et jaunâtre. — Terminaison.
14. Genre d'oiseaux palmipèdes.
15. Pièce de métal en spirale. — Espèce de jeu d'homme. — Chômer.

— De moins en moins, je saisis, fit-elle en le regardant en face.

— Laissez-moi d'abord vous poser une question: jusqu'à quelle date m'avez-vous écrit, c'est-à-dire votre dernière lettre datait de quand?

— Attendez un peu. Nous avons quitté l'hôtel d'Ottawa à la mi-février, si j'ai bonne mémoire, et je vous ai écrit deux fois ensuite, chez M. Gladstone.

— Chez M. Gladstone? Mais, comment cela? Qui est ce M. Gladstone?

— Notre logeur. Vous savez bien, je vous avais dit dans une précédente missive que nous demeurerions chez lui, dorénavant.

— Je vous jure, Odette, qu'une telle lettre ne m'est jamais parvenue.

— Alors? Vous continuiez d'adresser votre correspondance à l'hôtel?

— Mais, certainement.

— Et nous ne lui avions point laissé notre future adresse pour faire suivre le courrier. Pourtant, mes lettres à moi.

— Je n'en recevais aucune.

Un doute vint alors à l'esprit de la jeune fille, qu'il comprenait avant qu'elle se fût décidé à l'exprimer, et tous deux ils prononcèrent ensemble: — Lucette! Elle interceptait les lettres!

Il avait été convenu, en effet, que celles-ci seraient envoyées au domicile de la jeune fille, car Rêal Gaudreau, qui logeait en chambre, répugnait à livrer son courrier entre les mains d'une étrangère. Et sur le conseil d'Odette, qui avait en sa compagnie, presque une amie, une confiance aveugle, il faisait adresser tous ces envois épistolaires chez elle. Il en avait été bien puni.

— Pourtant, je ne puis croire à une chose aussi odieuse. Nos soupçons ne sont peut-être pas fondés!

— Au contraire, ils le sont tellement. Tout s'explique maintenant. Lucette a voulu briser notre bonheur, pourquoi?

— Elle vous aimait peut-être! émit Odette.

— Moi pas, en tous cas. De toutes façons, elle nous a trahis tous deux. En interceptant d'abord le courrier, et puis suiviez-moi bien, en me racontant sur vous des choses auxquelles j'ai eu tort d'ajouter foi, mais que voulez-vous? votre mutisme incompréhensible ne pouvait que les ratifier.

— Ces choses, quelles étaient-elles au juste?

— Elle prétendait que là-bas, vous vous étiez liée sérieusement avec un certain type dont on lui avait parlé, je ne sais trop comment.

— Tout cela, pendant que je me désespérais d'être sans nouvelles de vous.

— Et moi, que de désespoir, je quittais la métropole pour un voyage sans but.

— Le voyage sans destination dont on me parlait en retour, c'était donc à cause de cela, à cause de moi?

L'émotion la gagnait visiblement comme une joie débordante se lisait sur le visage du jeune homme.

— Ma petite Odette! murmura-t-il en l'attirant contre sa poitrine, nous avons trop souffert longtemps, l'un pour l'autre involontairement, pour ne pas avoir acheté le bonheur pour toujours. Je n'ai jamais cessé de vous adorer, moi, je n'ai jamais pu en dépit des plus grands efforts. Votre image me poursuivait partout, sans trêve, et aucune autre femme ne pouvait vous remplacer dans mon cœur, vous partie, je devais me résoudre à vivre solitaire et malheureux...

— Combien de temps? demanda-t-elle avec un grain de malice.

— Vilaine!

Il contempla les yeux bruns où il plongeait les siens avides de tendresse, pendant qu'elle disait à son tour: — Moi non plus. Rêal, je ne pouvais goûter un seul instant de bonheur, séparée de vous. Ah! vous ne pouvez imaginer quel courage j'ai dû déployer pour continuer à vivre, pour ne pas sottement en finir avec l'existence qui me décevait à ce point.

Il reprit avec ferveur:

— Nous nous aimions trop, voilà, et la vie un peu jalouse a tenté de nous faire le plus de mal possible.

— Elle a bien réussi, je pense.

— Mais, il faut lui pardonner, puisque malgré tout, elle nous a remis sur le même chemin. Sans ce hasard d'hier qui sait si nous nous serions jamais revus.

Elle approuva d'un signe de tête, chuchotant ensuite:

— Grâce à une panne, alors?

Il eut un sourire léger en disant:

— Heureuse panne, n'est-ce pas?

Odette passa ses mains autour du cou de Rêal, et câlinement, en un mouvement qui autrefois lui était familier, en leur tête-à-tête, elle attira vers elle la tête aimée, et émus, leurs lèvres se retrouvèrent en un baiser d'amour reconquis.

— Nous ne nous quitterons plus maintenant? interrogea ensuite le jeune homme, en la gardant appuyée sur son épaule.

— Jamais plus! lui dit-elle, et reprenant soudain le sens de la réalité: on doit s'inquiéter de notre absence, là-bas, remarqua-t-elle en indiquant la maison.

— Retournons alors, répondit Rêal. Et tout bas, à son oreille: Ma chère aimée, nous repartirons ensemble, tu sais, car je ne consentirai jamais à ne pas vous suivre.

— Ou bien, je resterai avec... toi d'ici ton départ, si par hasard M. Lemire refuse de te laisser partir immédiatement.

Elle lui prit le bras et l'entraîna vers la maison.

— Qu'allons-nous leur dire, mon grand? Ils seront surpris de nous voir surgir ainsi tous les deux.

— Nous leur dirons que nous étions deux fiancés séparés l'un de l'autre, qu'une panne vient de réunir merveilleusement.

Ils revinrent à leur domicile « temporaire », comme midi tintait au clocher du village, et brûlait sans considération leurs visages éblouis.

En les apercevant, Pauline eut un sourire de compréhension, et courant au devant de son amie, qui s'empressait à demander:

— Tu étais inquiète?

— Pas une « miette », lui répondit-elle, en constatant votre absence simultanée, qui se prolongeait plus que de raison, j'ai alors tout de suite compris. Eh! bien tant mieux, Odette, je suis ravie pour toi, tu sais.

La jeune fille embrassa son amie, pour seule réponse, et comme celle-ci annonçait que l'auto ne serait totalement réparée que pour le soir, elle riposta d'un ton joyeux:

— Ça n'a plus d'importance pour moi maintenant, va!

Rêal lui sourit et lui étreignant amoureusement la main:

— L'important, c'est d'être ensemble toujours.

— Et seuls! envoya en boutade, Pauline, qui s'enfuit malgré leurs protestations.

JEANNETTE LAPOINTE

Une heure près de vous...

ROSE COMÈTE



Née à Montréal, en 1911, du mariage de M. Amédée Comète, « Capitaine », et de Madame Mélina Leblanc, artiste-peintre, réputée, tant par son riche caractère que par ses talents, Mlle Rose Comète vécut dans une ambiance artistique, et dès son bas âge, la musique vocale et instrumentale l'impressionna vivement, et lui inculqua le respect le plus grand d'un art pour lequel tout annonçait une réelle prédestination. Elle fit ses études chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame. Son professeur de piano fut M. Bernard Brien de Repentigny, organiste à l'église du St-Nom-de-Jésus. Mlle Comète fit ses études de solfège et d'harmonie sous la direction de M. Georges-Émile Tanguay, bien connu au Canada français. Puis, quelques années plus tard, elle confia sa voix aux excellents professeurs que sont Mlle Marier et M. Victor Brault, de Montréal. Ses activités musicales remontent vers 1928, au théâtre Saint-Denis, avec l'Opéra de Montréal, sous l'habile direction de M. G. Montcourtiois de Vallières, de Paris, où elle débuta en public.

Elle débute à la radio vers 1933, au poste CKAC, dans les émissions régulières du programme du Foyer, dirigé par Giulio Romano.

Par la suite, elle fut l'artiste invitée au poste CKAC dans un programme spécial organisé par Phil Savage, organiste. Peu de temps après ce con-

cert, une importante maison canadienne-française, qui nous fait honneur, ne tarda pas à lui donner un engagement à ses émissions régulières de chaque semaine. C'est alors qu'elle devint la vedette tant admirée de la *Living Room Furniture*.

Dans l'intervalle, notre artiste se distingua dans de nombreux concerts, ainsi qu'à l'Heure Provinciale. Elle se fit remarquer au programme fort typique, organisé par M. Yvon Boursassa, et qui s'intitulait : le programme des Artistes Montréalais.

Elle a remporté un vif succès à la Société Canadienne d'Opérette sous le pseudonyme de Rose Marty. Elle s'est aussi signalée dans le trio « Les Midinettes ».

N'oublions pas de mentionner qu'actuellement elle chante avec les sœurs Evans. Ce dernier trio donna une série de concerts avec M. François Brunet, ténor, et Harry Clark, pianiste, à Radio Canada, CRCM, au cours de l'hiver dernier.

Nous espérons qu'ils nous reviendront cette année.

Mlle Comète a tout un monde de bonheur dans ses yeux d'un noir incomparable; ses regards sont d'une chaude et franche sympathie, en un mot tout son art se reflète dans le miroir de cette âme... de cette grande âme d'artiste. Le charme de notre artiste possède un je ne sais quoi de mystérieux qui ferait le rêve de plus d'un poète.

Quel est celui ou celle QUI N'APPRECIERAIT PAS un tel Cadeau de Noël

Ce joli PHILCO apportera joie
et gaiété pour Noël



\$39.95

COMPLET

\$1.00

PAR SEMAINE

PHILCO

toutes-ondes 1937

FAITES PARTIE DU
CLUB DE NOËL
ET PROFITEZ DE SES 12 PRIVILÈGES



COMPAGNIE
P.T. LEGARÉ
LIMITÉE

1200 Amherst 3734 Notre-Dame O. 4150 Wellington
6960 St. Hubert 1278 Mt. Royal E. 3906 Ontario E.
2651 Masson, Rosemont 1480 Ontario E.

LES ROMANS

DE

“La Revue Populaire”

● Nous recevons tous les mois, de nombreux lecteurs et lectrices, des lettres très flatteuses que nous serions heureux de pouvoir reproduire, sur la tenue de notre revue, le choix de ses articles, la beauté de ses dessins et de ses photos. On nous félicite encore tout particulièrement de l'intérêt que présentent nos romans.

● En décembre, nous vous offrons un autre roman inédit d'Edouard de Keyser :

Le Plus Beau Rôle

que vous lirez avec autant de plaisir que vous en avez eu à lire le roman du mois dernier.

● Le directeur de *La Revue Populaire* prend la liberté de vous répéter ici ce qu'il vous disait le mois dernier : Nous faisons notre part, faites la vôtre. Aux parents et amis qui vous empruntent régulièrement votre numéro, conseillez-leur poliment d'acheter le leur. Ainsi, vous conserverez propres et intacts les numéros de *La Revue Populaire* qui vous intéressent et vous contribuerez à l'augmentation du chiffre de nos ventes. Retenez chaque mois votre numéro chez le dépositaire de votre quartier ou abonnez-vous en utilisant l'un des coupons d'abonnement que vous trouverez dans chacun de nos numéros.



Par des procédés scientifiques très délicats, on est arrivé à découvrir que le corps humain dégage des ondes qui prennent la forme très distincte d'une auréole autour de la tête. Cette auréole est d'autant plus marquée que la personnalité de l'individu est plus forte. L'auréole des femmes serait plus prononcée que celle des hommes.

Il y a 200 ans, cette année, que La Condamine, au cours de son voyage pour mesurer un degré à l'équateur, a introduit le caoutchouc en Europe.

Des restes de tortues et des oiseaux fossiles, appelés *Ptérodictyles*, âgés de 150 millions d'années, ont été découverts dans les montagnes de Kara Tau, dans le Turkestan russe.

Une proposition de mariage vient d'être faite entre un jeune homme de New-York et une jeune fille de Londres, par voie de câble sous-marin. Le coût de cette conversation amoureuse a été de trois cents dollars.

Un nommé Robert Lloyd, de Southbank, Angleterre, possède un alligator qui a fort bon caractère. Ce saurien, qui a maintenant près de six pieds de longueur et possède une mâchoire impressionnante est cependant d'un naturel doux et paisible. Il aime à se promener autour de la maison et à prêter son corps comme tabouret à son propriétaire.

Un jardinier demeurant près de St-Omer, en France, a récolté un champignon comestible pesant plus de deux livres et ayant une circonférence de trente pouces.

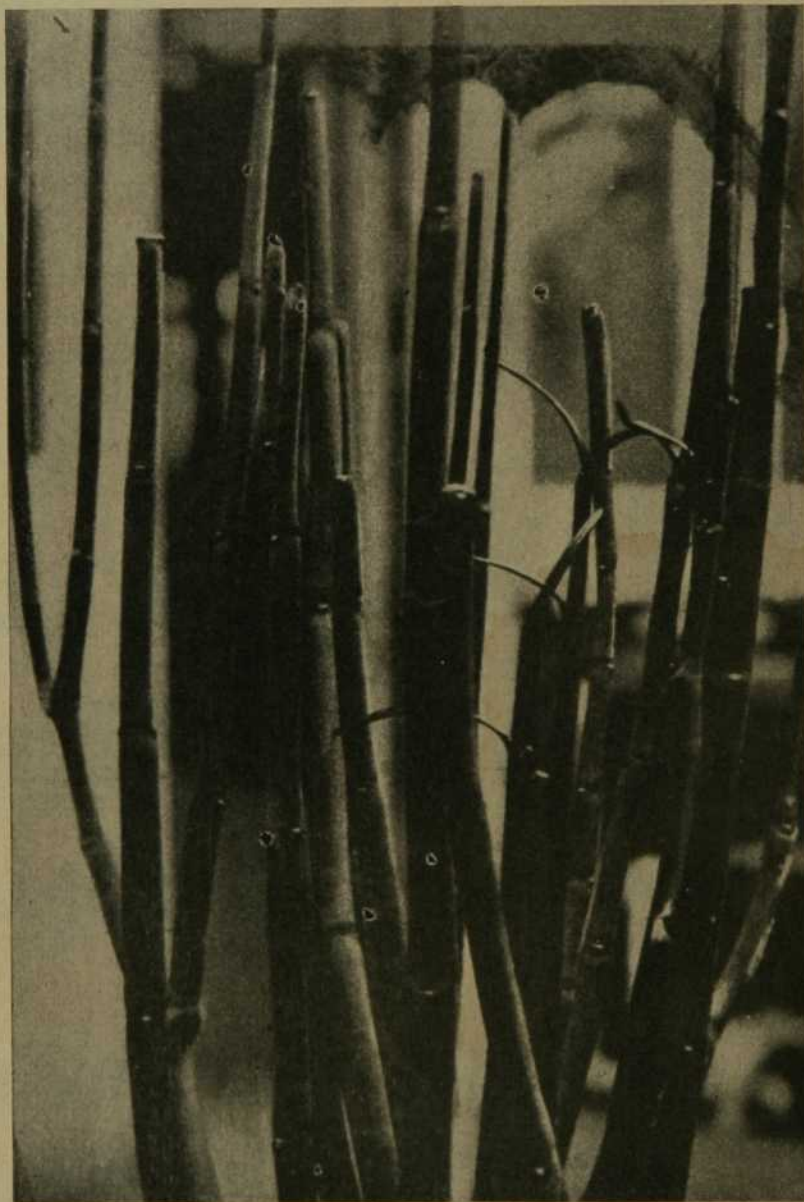
Un paysan de la Bosnie a fabriqué une machine à écrire tout en bois; il avait déjà construit une horloge, en bois également, et qui fonctionne parfaitement.

En Malaisie, la sorcellerie a toujours une grande influence et les sorciers ont à dire leur mot dans à peu près toutes les circonstances de la vie. C'est ainsi qu'il n'est même pas possible de semer du riz sans que le sorcier ne vienne auparavant brûler une sorte d'encens dans la rizière. Naturellement, il se fait payer pour tous ses services.

La largeur des voies de chemins de fer n'est certainement plus en rapport avec les exigences des grands voyages modernes, dortoirs, salles à manger, cuisines, etc. Or, cette largeur de voie a été fixée par les ingénieurs du début au même écartement que les roues des anciennes diligences, soit à peu près la largeur de deux croupes de chevaux. C'est naturellement insuffisant aujourd'hui, mais refaire complètement les voies de chemins de fer et tout le matériel est chose à laquelle il ne faut guère songer.

En Egypte, les scorpions tuent environ douze cents personnes chaque année.

Notes Encyclopédiques



Cette plante, la "*Ceropogia dicotoma*" pousse dans les déserts où elle a parfois sauvé la vie à des voyageurs; ses longues feuilles tubulaires conservent en effet, en permanence, une réserve d'eau extraite du sol par la plante elle-même.

Un physiologiste anglais, le docteur Collingwood, prétend que l'indigestion et l'obésité sont également un danger public, l'une et l'autre ayant pour effet d'affecter l'activité humaine, parce que, dans les deux cas, c'est l'excès de nourriture qui déséquilibre les fonctions de la nutrition et est cause des troubles qui influent défavorablement sur le tempérament des individus. Aussi considère-t-il l'indigestion, tout d'abord, comme un délit qui devrait être puni par les lois. Quant aux gens affectés d'une exubérance de graisse, ils ne méritent aucune pitié. « Qu'on les envoie travailler dans les ports, demande le docteur Collingwood, qu'ils déchargent des navires, et si cela ne suffit pas, il ne faudrait pas hésiter à les mettre aux travaux forcés ! »

Au-dessus de la porte d'une villa des environs de Rome, on peut lire ces mots : « Pour mes amis. » Et à deux pas de là, sur le même mur, au-dessus d'une autre porte : « Pour les ennemis. » Seulement, la seconde porte n'est que peinte. Dans les mêmes parages, on a écrit, sur un pressoir à raisin : « Quand je pleure, mon maître rit. » Cela rappelle ce qu'un meunier disait en songeant à son moulin à eau : « Quand j'ai de l'eau, je bois du vin. » C'est-à-dire, quand l'eau fait fonctionner mon moulin, je gagne de quoi acheter du vin.

Près de certaines côtes de l'Arabie, les poissons sont quelquefois si abondants qu'on les prend à la main sans le secours d'aucun engin de pêche; la qualité comestible de ces poissons n'est toutefois pas équivalente à leur quantité.

On attribue généralement à Franklin l'invention du paratonnerre, mais en réalité c'est le français Jacques de Romas qui, le premier en eut l'idée et fit, en 1759, des expériences à ce sujet. Une plaque commémorative apposée sur sa maison le rappelle en ces termes : « A Jacques de Romas, précurseur de l'école de Franklin : 1713-1776. »

Les trois plus grandes églises sont en Italie; ce sont Saint-Pierre de Rome qui peut contenir quarante-cinq mille personnes; le dôme de Milan, trente-six mille et Saint-Paul de Rome, trente-deux mille. Viennent ensuite la cathédrale de Cologne avec 30.000 personnes, St. Paul de Londres, 25.000; et Notre-Dame de Paris, 21.000.

La fabrication de l'automobile atteint aujourd'hui une précision qui aurait semblé impossible il y a quelques années seulement. Sait-on que certains engrenages sont réglés avec une précision allant jusqu'au vingt-cinq millièmes de pouce ?

D'après l'ensemble des plus récentes statistiques, chaque année il mourrait sur le globe 33 millions d'individus. Ce qui fait une mortalité quotidienne de 91.534 personnes, soit : 3.730 par heure et 62 par minute.

La durée moyenne de la vie humaine est de 38 ans environ. Un quart de la population meurt avant d'avoir atteint la septième année et la moitié avant la dix-septième. Sur 100.000 personnes, il n'y en a qu'une qui vit cent ans.

Pour 1.000 personnes qui atteignent l'âge de 70 ans, 43 appartiennent au clergé, 40 à l'agriculture, 33 sont des ouvriers, 32 des soldats, 29 des avocats ou des ingénieurs, 26 des professeurs et 24 seulement des médecins.

Fumez ! Buvez ! Et vous serez centenaires. Le docteur Raymond Pearl, de Baltimore, après avoir étudié à fond la vie d'un certain nombre d'hommes et de femmes très âgés, conclut que l'usage de l'alcool et du tabac n'est nullement incompatible avec la longévité. Cinquante-quatre pour cent des sujets étudiés par le docteur Pearl boivent en effet de l'alcool, et la moyenne de l'âge atteint par ceux qui en boivent est de 92 ans. D'ailleurs, d'une façon générale, le docteur Pearl a établi que les buveurs d'alcool modérés vivaient plus longtemps que les buveurs d'eau. Et un habitant de Brooklyn, M. James H. Enthill, qui vient de célébrer son 90e anniversaire, a déclaré qu'il prenait un cocktail chaque jour, depuis soixante-dix ans, ce qui fait 25.550 cocktails.

Bonne Nouvelle!

La MAISON POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE, est
heureuse d'annoncer ce qui suit :

NOS lecteurs et lectrices savent déjà qu'ils peuvent maintenant s'abonner à nos trois publications *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film* pour cinq dollars par année, au lieu de six. Nous ne pouvons malheureusement pas faire profiter de ce privilège nos lecteurs des Etats-Unis.

A y bien penser, ce n'est pas beaucoup qu'un billet de cinq dollars pour s'assurer toute une année de lecture agréable, divertissante et instructive à la fois.

Dans les cinquante-deux numéros du *Samedi*, dans les douze numéros de *La Revue Populaire* et dans les douze numéros du *Film* vous avez à lire 80 romans complets par année — tous intéressants, la plupart inédits et choisis expressément pour vous.

Songez un peu à ce que vous coûteraient, en librairie, quatre-vingts romans du même genre, si vous deviez les acheter un à un.

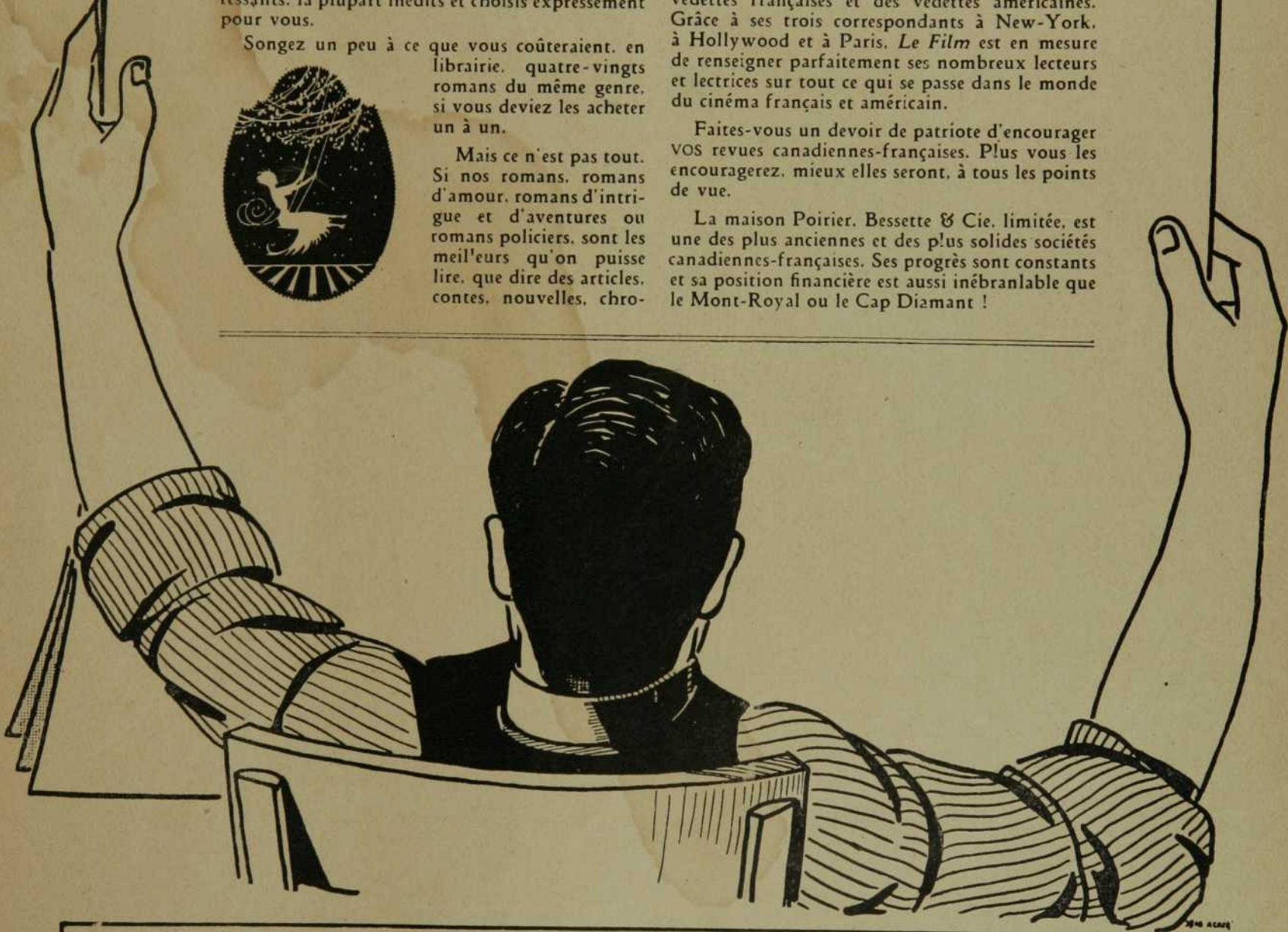
Mais ce n'est pas tout. Si nos romans, romans d'amour, romans d'intrigue et d'aventures ou romans policiers, sont les meilleurs qu'on puisse lire, que dire des articles, contes, nouvelles, chro-

niques qui font du *Samedi* et de *La Revue Populaire* les magazines les plus complets et les plus variés qui soient? Que dire encore des illustrations, dessins d'artistes canadiens ou photos d'art, qui décorent et animent toutes les pages de nos populaires magazines?

Quant au *Film*, vous savez tous que c'est la première et la plus grande revue de cinéma canadienne-française. On y traite également des vedettes françaises et des vedettes américaines. Grâce à ses trois correspondants à New-York, à Hollywood et à Paris, *Le Film* est en mesure de renseigner parfaitement ses nombreux lecteurs et lectrices sur tout ce qui se passe dans le monde du cinéma français et américain.

Faites-vous un devoir de patriote d'encourager vos revues canadiennes-françaises. Plus vous les encouragerez, mieux elles seront, à tous les points de vue.

La maison Poirier, Bessette & Cie, limitée, est une des plus anciennes et des plus solides sociétés canadiennes-françaises. Ses progrès sont constants et sa position financière est aussi inébranlable que le Mont-Royal ou le Cap Diamant!



LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Can.
Tél. : PLateau 9638*

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

N'oubliez pas!

Le Samedi de NOËL

**sera en vente partout
le 12 décembre 1936**

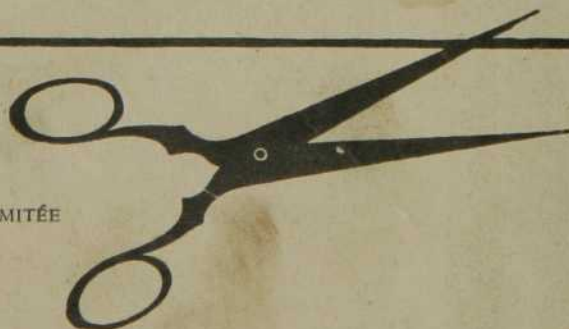
C'est dans ce numéro que nous commencerons
la publication du chef-d'œuvre de Richebourg :

L'INFÂMIE

le plus émouvant drame
d'amour jamais publié.

OFFRIR A QUELQU'UN, EN CADEAU, UN ABONNEMENT
AU "SAMEDI", C'EST LUI PROUVER VOTRE ESTIME !...

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE
975, rue de Bullion
Montréal, P. Q.



COUPON D'ABONNEMENT "LE SAMEDI"

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (États-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada